ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS

ou

Collection des ouvrages dramatiques
les plus remarquables
depuis les Mystères jusqu'à Corneille

Publié avec des notes et éclaircissements

par

VIOLLET LE DUC

TOME I

Librairie Plon
1854

ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS



INTRODUCTION.

La littérature dramatique françoise, depuis son origine jusqu'à Corneille, appartient à deux époques bien distinctes, le Moyen âge et la Renaissance. Dans la première période, qui s'étend jusqu'au milieu du seizième siècle, cette littérature est spontanée, primesautière, exclusivement nationale. Dans la seconde période, elle a totalement perdu ce caractère. Les auteurs traduisent ou imitent les Grecs, les Latins, les Italiens et les Espagnols. La forme antique doit triompher, mais après un siècle de tâtonnements.

Dès l'origine, la littérature dramatique se divise en deux genres : elle est sacrée ou profane.

La littérature sacrée comprend les *Mystères* et les *Miracles*; la littérature profane, les *Farces, Moralités, Sotties, Sermons joyeux.*

Le drame sacré prend sa naissance dans les cérémonies du culte. Le goût des spectacles, inné dans l'homme, étoit très vif chez nos aïeux. Nous pourrions rechercher quels étoient leurs amusements avant la domination romaine, puis passer en revue les jeux du cirque, importés chez nous par les vainqueurs. Mais tout cela n'a qu'un rapport éloigné avec la littérature dramatique, et n'est point de notre ressort. Il suffira de dire que, dès la fin du sixième siècle, les jeux païens, frappés de réprobation par les prêtres chrétiens, étoient à peu près complètement abandonnés. Le peuple se portoit en foule dans les églises, où l'appeloient la pompe des cérémonies du culte et le désir de faire son salut. Les prêtres chrétiens cherchèrent à faire tourner au profit de la religion ce goût pour les spectacles dont nous avons parlé, et peu à peu l'on vit s'introduire dans les cérémonies religieuses certaines parties destinées autant au moins à l'amusement des fidèles qu'à leur édification. Telle fut l'origine des *Epîtres farcies*, des *Mystères* et des *Miracles*.

Les *Epîtres farcies* (*Epistolæ farsitæ*) étoient des chants généralement relatifs à la passion de saint Etienne, partie en latin et partie en langue vulgaire; les plus anciennes ne remontent pas au delà du onzième siècle. Nous avouons qu'elles ne nous paroissent présenter que bien imparfaitement le caractère d'ouvrages dramatiques; mais dès la même époque il existoit des ouvrages auxquels ce caractère ne sauroit être contesté. Il s'est conservé, en effet, divers *Mystères* qui datent également du onzième siècle. Ces mystères sont tous écrits en latin, à l'exception d'un seul, le *Mystère des vierges sages et des vierges folles*, dans lequel le latin, le provençal et le françois sont employés simultanément.

Les *Mystères* n'étoient généralement qu'une longue paraphrase dialoguée de l'Écriture Sainte ou des Légendes. Ils ne comprenoient d'abord qu'une action déterminée, l'*Incarnation*, la *Résurrection*, etc.; mais, par la suite, ils embrassèrent une foule d'actions consécutives, et prirent un développement effrayant; quelques uns se composoient de quatre-vingt mille vers, et leur représentation duroit plusieurs jours.

Les *Miracles*, qui rouloient principalement

sur le martyre des saints, se renfermoient dans des limites plus modestes.

Il ne faut pas s'attendre, du reste, à trouver une rigoureuse observation des genres dans les pièces du Moyen âge. Mystères et Miracles se confondent souvent, et, sous ces titres pieux, les auteurs traitent volontiers des sujets profanes, et parfois d'une manière peu édifiante.

Cette dernière observation fourniroit au besoin la preuve d'un fait aujourd'hui incontestable : c'est que le clergé ne conserva pas long-temps le privilége exclusif de composer et de représenter les Mystères et les Miracles. Dès le treizième siècle, les confréries laïques, établies dans le siècle précédent, s'émancipoient au point de jouer des Mystères sur la place publique. Peu à peu le clergé se vit dépossédé par ses concurrents. Les *Confrères de la Passion*, qui fondèrent, en 1398, à Saint-Maur-des-Fossés, un théâtre régulier, obtinrent de Charles VI le privilége de transférer leur théâtre à Paris et d'y jouer des mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament et des saints et saintes.

Munis de ce privilége, les confrères de la Passion, qui nous paroissent avoir été animés par des

motifs beaucoup moins pieux que ceux qu'on leur attribue généralement, établirent leur théâtre dans une salle de l'hôpital de la Trinité, situé en dehors de la porte Saint-Denis, qui leur fut louée à cet effet par les religieux d'Hermières. Leurs représentations, qui avaient lieu régulièrement les dimanches et les jours de fêtes, jouirent d'abord d'une telle faveur, que l'heure de vêpres fut avancée dans plusieurs églises afin de laisser au peuple le temps d'assister aux Mystères. Peu à peu, cependant, l'empressement du public se ralentit, et les confrères furent obligés, pour le rappeler, de joindre à la représentation des Mystères celle des *Sotties*, mises en vogue par d'autres acteurs dont nous parlerons plus loin.

Les confrères de la Passion soutinrent ainsi leur théâtre pendant près d'un siècle et demi; obligés d'abandonner l'hôpital de la Trinité vers 1539, ils s'installèrent à l'hôtel de Flandre, qu'ils durent quitter en 1543. A cette époque ils achetèrent une portion de l'hôtel de Bourgogne, situé rue Mauconseil, où ils firent construire un théâtre. Mais, lorsqu'ils demandèrent au Parlement la permission de recommencer leurs spectacles, la cour, en leur accordant, par arrêt du 7 novembre 1548, le pri-

vilége de représenter des pièces dans Paris et la banlieue, leur enjoignit de ne donner que des sujets profanes, licites et honnêtes, avec défense de représenter aucun mystère de la Passion, ni autres mystères sacrés. Les confrères de la Passion restèrent long-temps encore à la tête de leur théâtre, ainsi que nous le verrons plus tard, mais ils durent renoncer absolument à la représentation des pièces religieuses. Le public avoit singulièrement perdu de sa naïveté, et la manière dont les mystères de la religion étoient représentés sur la scène excitait toute autre chose que sa piété. En présence des progrès de la réformation, il parut prudent d'enlever au peuple les sujets de réflexions peu édifiantes que lui fournissoient ces représentations. Interdits à Paris, les Mystères furent encore joués pendant quelque temps dans diverses provinces; mais la littérature profane finit par régner sans rivale sur tous les théâtres.

Il convient de donner ici quelques détails sur la disposition des théâtres sur lesquels on jouoit les mystères. « Ce théâtre étoit, sur le devant, » de la même forme que ceux d'aujourd'hui; mais » le fond étoit différent. Plusieurs échafauds,

» qu'on nommoit *établies*, le remplissoient. Le » plus élevé représentoit le Paradis ; celui de des- » sous, l'endroit le plus éloigné du lieu où la scène » se passoit ; le troisième en descendant, le palais » d'Hérode, la maison de Pilate, etc. Ainsi des » autres jusqu'au dernier, suivant le mystère » qu'on représentoit.

» Sur les côtés de ce même théâtre étoient des es- » pèces de gradins, en forme de chaises, sur lesquels » les acteurs s'asseyoient lorsqu'ils avoient joué » leur scène (car on ne peut pas autrement nom- » mer chaque action de ces pièces pieuses) ou qu'ils » attendoient leur tour à parler, et jamais ils ne » disparoissoient aux yeux des spectateurs qu'ils » n'eussent achevé leurs rôles. Ainsi, lorsque le » Mystère commençoit, les spectateurs voyoient » tous ceux qui devoient y jouer. Les auteurs ni » les acteurs n'y entendoient pas plus de finesse, » et les derniers étoient censés absens lorsqu'ils » étoient assis.

» A l'endroit où l'on place à présent une trappe » pour descendre sous le théâtre, l'enfer étoit re- » présenté par la gueule d'un dragon, qui s'ou- » vroit ou se fermoit lorsque les diables en sor- » toient ou y entroient.

» Une espèce de niche, avec des rideaux de-
» vant, formoit une chambre, et cette chambre
» servoit à cacher aux spectateurs certains détails
» qu'on ne pouvoit leur présenter, tels que l'ac-
» couchement de sainte Anne, de la Vierge, etc.»
(*Histoire du théâtre françois* [par les frères Parfaict], t. I, p. 51.)

A côté du drame religieux se développoit la littérature dramatique profane. Il est difficile de déterminer auquel des deux genres appartient la priorité. Si, des ouvrages dramatiques qui nous sont parvenus, les plus anciens appartiennent à la littérature religieuse, il n'en faut pas conclure qu'il n'existoit pas, dès la même époque, des ouvrages profanes. On pourroit supposer qu'ils se sont perdus. On sera porté à admettre cette supposition si l'on réfléchit que nous ne connoissons qu'une très faible partie des *Farces, Sotties* et *Moralités* composées à une époque beaucoup plus rapprochée de nous.

Parmi les différents genres d'ouvrages dramatiques profanes, les *Farces* l'emportent par le nombre, la franchise d'allures, la verve, et probablement aussi par l'ancienneté. Quant à leur valeur littéraire, elle est souvent remarquable,

plus souvent encore, il faut le dire, nulle ou insignifiante La variété des sujets est infinie : un conte populaire, un ancien fabliau, une aventure contemporaine, tout est bon pour les faiseurs de Farces. Souvent l'action est nulle, et l'intention de l'auteur difficile à saisir.

Le nombre et la variété des Farces et la différence de valeur de l'une à l'autre s'expliquent par la qualité des acteurs qui les représentoient. Tout porte à croire que, dans l'origine, ce furent les bateleurs. Les *clercs de la Bazoche*, dont l'institution remonte à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle, s'emparèrent de la représentation des Farces, et composèrent sans doute les meilleures, celles qu'on peut lire encore aujourd'hui avec plaisir, parcequ'on y trouve la source vive qui devoit produire Molière et la comédie françoise.

A côté des *Farces*, les Bazochiens représentoient des *Moralités*, pièces dans lesquelles ils introduisoient tantôt des personnages réels, tantôt des personnages allégoriques, tels que Bon advis, Instruction, Discipline, Luxure, etc. Il paroît même qu'ils avoient obtenu une sorte de privilége pour la représentation de ces deux genres

d'ouvrages, car ils accordèrent aux *Enfans sans souci* la permission de jouer des Farces, à la condition de pouvoir eux-mêmes représenter des Sotties, dont ceux-ci avoient le privivilége.

La carrière dramatique des Bazochiens fut assez longue. Forcés, par un arrêt du Parlement, d'interrompre leurs jeux en 1476, ils les reprirent en 1497, et les continuèrent jusque vers la fin du règne de François Ier.

Vers le commencement du règne de Charles VI, il se forma à Paris une société de jeunes gens instruits et de bonne humeur, qui prirent le titre d'*Enfans sans souci*, et se donnèrent un chef appelé le *Prince des Sots*. Cette société produisit et représenta un grand nombre de satires dramatiques appelées *Sotties*. Malgré l'apparente monotonie qui règne dans ces pièces, plusieurs ont du mérite et justifient la faveur dont jouirent pendant long-temps les *Enfans sans souci*. Nous avons dit que, par suite d'un arrangement avec les clercs de la Bazoche, ils avoient pu joindre la représentation des Farces à celle des Sotties. Ils formèrent ainsi un spectacle attrayant, et se maintinrent jusqu'au milieu du seizième siècle. Ils purent même venir au secours des confrères de la

Passion, et leur ramener le public en jouant des Sotties sur leur théâtre.

Nous voyons donc, jusqu'au milieu du seizième siècle, trois sociétés dramatiques régulières se disputer la faveur du public. Nous ne dirons rien des histrions, des bateleurs, des troupes de comédiens ambulants, qui parurent quelquefois à Paris, non plus que des confréries d'arts et métiers qui jouoient accidentellement. Les jeux muets qui figuroient dans les réjouissances publiques, les processions et cérémonies de quelques sociétés burlesques établies à Rouen, à Dijon et dans d'autres villes, nous éloigneroient trop de notre sujet.

A l'époque où nous sommes arrivé, c'est-à-dire vers le milieu du seizième siècle, une révolution complète s'opère dans la littérature dramatique. La représentation des Mystères est interdite. Les jeux des Bazochiens sont supprimés. Les Enfans sans souci ont disparu. Le moyen âge a pris fin. La Renaissance commence. Jodelle joue ses pièces devant le roi et sa cour, et son succès engage une foule de poètes à suivre la voie qu'il a tracée. Le public ne veut plus que des tragédies et des comédies à l'antique, et s'il fait une exception, c'est en faveur des Farces, qui, jouées comme *le-*

ver de rideau, pour nous servir de l'expression usitée de nos jours, continuent long-temps encore à jouir de sa faveur.

Nous ne suivrons pas maintenant notre littérature dramatique dans la nouvelle phase qui s'ouvre pour elle. Nos remarques seront placées avec plus d'opportunité en tête du quatrième volume, qui ouvrira la série consacrée au théâtre de la Renaissance. Nous allons clore ce que nous avions à dire sur la première époque.

Notre littérature dramatique du moyen âge a été, dans ces derniers temps, l'objet de diverses publications, et l'on trouve dans les bibliothèques publiques des ouvrages encore inédits. Nous aurions pu commencer notre collection d'*Ancien Théâtre françois* par un choix des pièces récemment imprimées et de celles qui ne l'ont pas encore été. Ce plan avoit ses avantages ; il avoit notamment celui de faire connoître quelques pièces inédites qui méritent d'être tirées de l'oubli. Il avoit aussi ses inconvénients, notamment celui de nous obliger à reproduire des pièces que les amateurs possèdent déjà ou peuvent se procurer assez facilement. Cette dernière considération nous a déterminé à prendre un autre parti.

Le *British Museum*, à Londres, a acquis en 1845 un volume devenu célèbre à juste titre. Ce volume, trouvé récemment dans un grenier en Allemagne, a la forme d'un agenda. Il est relié en parchemin, et contient soixante-quatre pièces (Farces, Moralités, Sotties, Sermons joyeux, Mystères) imprimées séparément, en caractères gothiques, vers le milieu du seizième siècle, à Paris, à Lyon et à Rouen. C'est évidemment quelque Allemand, amateur de théâtre, qui, venu en France vers 1550, à l'époque où la littérature du moyen âge étoit encore en faveur, a réuni ainsi en un volume les pièces qui se trouvoient chez les libraires qu'il a visités. Combien dut être considérable le nombre des pièces de ce genre qui furent composées, jouées et même imprimées, c'est ce qu'on peut conclure de l'existence de ce recueil. En effet, aucun bibliographe n'a connu, comme éditions, aucune des pièces qui le composent, et cinq ou six de ces pièces à peine étoient connues par des éditions différentes ou par des manuscrits.

C'est par la reproduction de ces pièces que nous commencerons notre recueil d'*Ancien Théâtre françois*, dont elles formeront les trois premiers

volumes. Cette reproduction étoit, selon nous, aussi urgente au moins que la publication des pièces inédites qui se trouvent dans nos bibliothèques.

Ce recueil offre un ensemble de pièces suffisant pour faire bien apprécier les divers genres de littérature dramatique du moyen âge. Par un heureux hasard, ou plutôt parceque les éditeurs du seizième siècle avoient consulté le goût du public, chaque genre y est représenté par un nombre de pièces en rapport avec l'intérêt qu'il nous paroît devoir inspirer. C'est ainsi que les *Farces*, si précieuses pour l'étude des mœurs et de l'origine de notre théâtre comique, y sont en grande majorité. Comme nombre, les *Moralités* occupent le second rang, les *Sotties* le troisième; puis viennent les *Sermons joyeux*, et, enfin, un seul *Mystère*.

Les pièces que nous reproduisons n'ont pas toutes un mérite égal; mais, si trois ou quatre sont médiocres, les autres sont pour la plupart très remarquables, et quelques unes sont de petits chefs-d'œuvre. Tout le monde lira avec plaisir la *Farce du Cuvier* (tome I, page 32), *Colin qui loue et despite Dieu* (I, 224), la *Farce du Gentilhomme* (I, 250), la *Farce de Calbain* (II,

140), la *Farce de Folle Bobance* (II, 264), et — pour abréger — presque tout le reste.

Nous reproduisons toutes les pièces dans l'ordre même qu'elles occupent dans le Recueil de Londres. Il eût été fort difficile d'établir un ordre chronologique, bien que la composition de plusieurs de ces pièces soit de beaucoup antérieure à l'époque de l'impression.

Nous nous sommes attaché à reproduire exactement l'édition ancienne. Nous en avons respecté l'orthographe souvent irrégulière ; nous n'avons corrigé que les fautes provenant évidemment du fait des imprimeurs. Mais nous avons cru devoir ramener à une coupure régulière beaucoup de vers défigurés. Soit pour reconstruire certains vers, soit pour rétablir le sens de certains passages, nous avons souvent proposé de retrancher des mots que nous avons placés entre parenthèses ( ), ou d'en ajouter d'autres que nous avons placés entre crochets [ ]. Enfin, nous avons fait quelques changements qui nous ont paru nécessaires, mais en rétablissant, dans des notes au bas des pages, le texte de l'ancienne édition. Quelquefois aussi, tout en conservant des mots qui nous paroissoient mauvais, nous avons placé à la suite, entre cro-

chets et avec un point d'interrogation [...?], les mots qui nous sembloient devoir être substitués. Pour faciliter la lecture, nous avons employé le *j* et le *v*, l'apostrophe et les accents, qui n'étoient pas en usage dans l'impression gothique, et nous avons régularisé la ponctuation.





ANCIEN THÉATRE FRANÇOIS

LE CONSEIL AU NOUVEAU MARIÉ

A deux personnages, c'est assavoir :

LE MARY
ET LE DOCTEUR.

LE MARY *commence.*

Certes j'avoye grand desir
D'avoir femme à mon plaisir.
Or suis marié de certain ;
Je prie Dieu qu'il m'en doint gain.
Je doubte bien que, sans mentir,
Ne me convienne repentir ;
Et pour ce me vueil conseiller
Es clerz, lesquels sçavent donner
Conseil de bouche et d'escript.
Quant est de moy, sans nul respit
Je vueil aller pour mon honneur
Moy conseiller à ung docteur,
Comment je pourray mon courage
Bien gouverner en mariage.

Je ne sçay pas qu'il m'en dira,
Car par advanture il y a
En ung seul jour autant de peine
Com aura en une sepmaine.

(Il s'en va au docteur.)

Monseigneur, Dieu vous doint bon jour;
Je viens à vous sans nul sejour,
Qu'il vous plaise moy conseiller
Comment je me doy gouverner
Bien sagement en mariage.
Et sachez, sire doulx et sage,
Que très bien vous contenteray;
Et vecy, je vous bailleray
Quatre escus d'or pour vostre peine.

LE DOCTEUR.

Amy, Dieu te doint bonne estraine;
Certes je t'ay bien entendu
Puisque tost ne t'ay respondu.
Or me dy tout ton faict en somme;
Tu auras conseil de preudhomme,
Mais ne mens point à ma demande.

LE MARY.

Il convient que je vous responde.
Hier de beau jour je l'espousay
Au moustier où je la trouvay;
J'ay annuyt couché avec elle.

LE DOCTEUR.

Or me respond[s]. Est-elle belle?
Quans ans peult-elle bien avoir?

LE MARY.

Sire, je vous fais assavoir
Qu'elle a XVIII ans et non plus.

LE DOCTEUR.

En peril es d'estre cocquus
Ou tu seras de tous plus sage.
Or dy, affin que je le sache,
De quoy tu te veulx conseiller.

LE MARY.

Monseigneur, premier requier
Comment je me gouverneray
En mon hostel, quant g'y seray,
Toute la première sepmaine.

LE DOCTEUR.

Certes tu auras assés peine.
Emprès elle tu te tiendras
Et doulcement l'entretiendras
Tant qu'elle soit bien enseignée.

LE MARY.

Et le demourant de l'année,
Dictes-moy, sire, que feray.

LE DOCTEUR.

Entens ce que je te diray;
Prens-la telle qu'elle viendra.
Assés souffrir te conviendra :
Dieu te doint bonne patience!

LE MARY.

Cher sire remply de science,
Je doubte qu'elle soit fumeuse,
Ou qu'elle soit ung peu jalouse;
Adoncques que pourray-je faire?

LE DOCTEUR.

Mon beau compaignon debonnaire,
S'elle est jalouse par bon droict,

Mal t'en viendra, comment qu'il soit;
Car tu trouveras par escript,
Aussi l'Evangille le dit,
Que ceulx qui de glayve ferront
Pour certain de glayve mourront.
Or entens bien en cestuy point.

LE MARY.

Sire, je feray si à point,
Que cause n'aura par ma foy
D'estre en (1) rien jalouse de moy,
Si ce n'est fort à très grant tort.

LE DOCTEUR.

Je te veulx donner le confort
De chastier, et la manière :
A ung baston, c'est la première,
Et la seconde par parolle.
Or, advise en ton escolle
Duquel tu aymez mieulx user.

LE MARY.

Jamais ne la vouldroye frapper ;
Mais doulcement je la vouldroye
Traicter le mieulx que je pourroye
Et de parolle et de faict.

LE DOCTEUR.

Tu ne mourras jamais sans plaict.
Bien congnoys ta condition.
Si ta femme, contre raison,
Est jalouse encontre toy,
Je te conseille en bonne foy,
Contrefais fort le jaloux d'elle,
Et te courrouce de plus belle,

(1) Texte : D'en estre.

Quant à nul homme parlera;
Alors son grant tort congnoistra,
Et lairra ceste jalousie.

LE MARY.

C'est bien dit, par sainte Marie.
Aprés, sire, je vous demande,
S'elle boit trop ou est gormande,
Et voulentiers soir et matin
Elle soit surprinse de vin?
Conseillez-moy que g'y feray.

LE DOCTEUR.

Mon amy, sur ce te diray :
(Il) y a troys manières d'estre yvre,
Desquels on est pas tost delivre :
L'un se veult tousjours courroucer,
Et l'autre est gay et legier;
L'aultre vouldroit tousjours dormir.
Pource sachés bien sans mentir
Que les remèdes sont divers.
Et pour ce soyés bien espers
De porter les clefz du celier;
Car c'est la rente de premier
Et meilleur[e] contre l'yvresse.
Et se ta femme fort te presse
De boyre, prens, sans dire mot,
D'eau, et la metz dedans son pot.
Et s'il advient par adventure
Que yvre soit contre mesure,
Si la feras aller coucher,
Et, s'elle se veut courrousser,
Si t'en va. Mais je te conseille
Que tu ne luy creyes à l'oreille :
Car je te dis, sans nulle fable,

Que c'est maladie incurable
Qui regne fort en ce pays.

LE MARY.

Mon très cher sire et amys,
Et se ma femme est rioteuse
Et souventesfoys depiteuse,
Comment me doibs-je gouverner?

LE DOCTEUR.

Le dit de Cathon fault garder
Qui dit louange de la femme.
Souffre-la quant el est sans blasme,
Et la supporte patiemment.

LE MARY.

Et s'il advient aulcunement
Qu'elle rompist son mariage,
Dictes, mon sire doulx et sage,
Par vostre foy, que je feray,
Se hors du pays m'en iray
Ou se la rendray à son pere.

LE DOCTEUR.

Par la foy que doy à ma mere,
Si tu veulx mon conseil tenir,
Tu maintiendras, sans point faillir,
Que ta femme soit la meilleur
Qu'oncques forma Nostre Seigneur.
Contre elle point ne sercheras
Et jamais suspect n'en seras.
Et, se nul d'elle veult mesdire,
Tu doibs tenir celluy à pire
Que celluy qu'a juré ta mort;
Et si le desmens bien et fort.
Ainsi tu la feras coyser.

LE MARY.

Monseigneur, pour moy apaiser,
Je vouldroye, par saint Nicayse,
Mais je doubte qu'il vous desplayse,
Que vous me conseillez de vray
Comment gouverner me pourray
Avec ma femme doulcement,
Quant nous serons certainement
Couchez ensemble nu à nu.

LE DOCTEUR.

Mon amy, c'est belle vertu
De sçavoir de chascun mestier.
Il fault, quant te vouldras coucher,
Que ta femme soit jà au lict.
Puis fault que tousjours sans repit
Tu soyes devers son visaige :
Au monde n'a plus grand oultrage
Qu[e] à femme tourner le dos.
Et, se tu n'ez bien mortels folz,
Tu congnoistras bien clairement
Si ta femme a nul tallant.
Adonc garde bien que t'amye
N'ayt pas faulte de ta partie,
Ou tu t'en feras mespriser.

LE MARY.

Sire, vueillez moy deviser
Comment je pourray bien sçavoir.
Si ma femme m'ayme de voir,
De boñ cueur, ou se me veult mal.

LE DOCTEUR.

C'est une question royal.
Mais toutesfoys je te diray
La meilleur chose que sçauray :

Si la tiendras pour bien certaine.
Pour sçavoir se [ta] femme t'ayme,
Sçavoir te fault premierement
Cela qu'elle est plus desirant,
Et où elle prent son desir,
Et puis te convient à choisir
Que ly commandes le contraire,
En tant qu'el(le) te vouldra complaire.
Lors, s'elle te craint nullement
Et t'ayme bien parfaictement,
A toy elle obeyra.
Et sinon son plaisir fera :
Et sur ce point advise toy.

LE MARY.

Mais je ne sçay pas, quant à moy,
Que c'est que je luy pourray faire
Que je luy puisse bien complaire
Et qu'elle m'ayme bonnement;
Car je vouldroye joyeusement
Vivre sans noyse et sans débat.

LE DOCTEUR,

Quant le mary sa femme bat,
Jà ne faict chose qui luy plaise;
Et celuy qui tousjours la baise
L'anuyt et ne luy plaist point.
Et pour ce, note sur ce point
Qu'amour sans crainte ne vault rien :
Car sache que, s'on ayme bien,
On craint courroucer sa partie
Aussi cher qu'on ayme sa vie.
Parquoy, mon amy, je t'advise
Que la tiengnes de bonne guise
En crainte, non trop rudement,

Mais entre deux moyennement,
S'il n'y a trop cause pourquoy.
Et te doibs souvent tenir quoy,
Quant elle fault de peu de chose,
Pour paix avoir.

LE MARY.

Mais je suppose
Qu'elle ne me vueille cremir
Qu'i doys-je faire?

LE DOCTEUR.

Sans mentir,
J'entens que tu auras prou peine.
Garde-toy bien en bonne estreine
De toy mettre dessoubz ta femme,
Ou aultrement tu es infame.
Car saches, s'elle te chevauche,
Soit du pied droict ou du pied gauche,
Tout ton faict ira à rebours ;
Tu iras maintenant le cours,
Maintenant le trot et puis l'amble,
Et si seras, com il me semble,
Lassé au dos dessoubz la selle,
Et puis, se tu luy es(t) rebelle,
Les esperons font la raison :
Les brodequins sont de saison
Quant femmes chevauchent les hommes.

LE MARY.

Puisqu'en ce bon propos nous sommes,
Ces parolles que m'avez dit
Ont le trouvez-vous par escript?
Dictes le moy, je vous en prie.

LE DOCTEUR.

C'est bien raison que je le die.

J'en sçay plus par cueur que par lettre.
Mon estude me convient mettre
Tous les jours et mon entention,
Laisser droict civil et canon,
Et jour et nuyt au mariage
Me convient mettre mon usage.
Je pers toute la fantaisie;
Toujours suis en melancolie,
En pensement et en tristesse,
Et de penser jamais ne cesse
Comment pourray avoir chevance.
Si tu veulx prendre en patience
Le tourment et l'affliction
De mariage, par conclusion,
Tu seras homme plus martyr
Que sainct Laurens qu'on fit rostir.

LE MARY.

Je voy bien qu'il me fault souffrir
Et mon corps à tourment offrir,
Puisque suis en mariage.
Dieu me doint estre fort et sage
Pour supporter tous les tourmens.
Prenés en gré, très bonnes gens,
Se nous avons parlé folye.
Adieu toute la compaignie.

FINIS.

Cy fine le Conseil du Nouveau marié.
Imprimé nouvellement en la maison
de feu Barnabé Chaussard, près
Nostre Dame de Confort.
Mil cinq cens xlvii.



FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE DE

L'OBSTINATION DES FEMMES

A deux personnaiges, c'est assavoir :

LE MARY
ET LA FEMME.

RIFFLART, LE MARY, *commence.*

Gens mariez ont assez peine,
A bien considérer leur cas;
L'ung tracasse, l'autre pourmaine.
Gens mariez ont assez peine;
Par chascun jour de la sepmaine,
De nuyt, de jour, velà le cas :
Gens mariez ont assez peine,
A bien considerer leur cas,
  A besongner ne fauldray pas :
Car, se ma femme sourvenoit,
Certainement el me batroit.
Nuyct et jour n'y faict que hongner.
Il me fault aller besongner
Pour eviter son hault langaige.
Je vueil assouvir ceste caige :
Ce cera pour mettre une pie.

J'eusse pensé de faire mieulx;
Mais pour ennuict, se m'aist dieulx (1),
Il faudra que ayés patience.

LE PÈRE.

M'amye, nous avons assez;
Je ne mengera[i] meshuyt guères.

LA FILLE.

Dieu soit ceans. Bonjour mon père.

LE PÈRE.

Entre, tu soys la bien venue.

LA FILLE.

Comme vous portez-vous, ma mère?
Dieu soit ceans, bonjour mon père.

LA MÈRE.

Dieu, que tu fais piteuse chère;
Ton mary ne t'a pas batue?

LA FILLE.

Vous m'avez la plus mal pourveue
Que jamais fille sçauroit estre.
Que mauldit de Dieu puist-il estre,
Qui m'en donna la congnoissance;
J'estois si bien à ma plaisance!
Je suis bien de malheure née.

LA MÈRE.

Comment? je suis toute estonnée
De te veoir desjà en ce point.
Jusques à mardy il n'a point
Un moys que fustes espousez.

LA FILLE.

Ma mère, c'est du temps assez

(1) Texte : Se midieulx.

Pour endurer beaucoup de peine,
Et puis c'est chose bien certaine
Que oncq puis n'eus bien ne joye.

LE PÈRE.

Que ne t'ostes-tu de sa voye,
Quand tu voy qu'il se veult courcer,
Et, s'il est nuyt, t'aler coucher?
Mais nenny, tu es trop testue.

LA FILLE.

Mon père, il ne m'a point batue;
Ce n'est point le mal qui me tient.

LA MÈRE.

A-il quelque fille qu'il maintient,
Ou s'il est yvrongne ou joueur?

LA FILLE.

Ce qui me tient le plus au cueur,
Certainement la chose est telle
Que quand je partis de ceans.
Se mon corps estoit de fiens,
Il n'en tiendroit moins de compte.

LE PÈRE.

Va, va, tu deusses avoir honte.
Il fault qu'il commence tout beau.
Voicy venir le renouveau
Que ses pensées seront mondaines.

LA MÈRE.

Ils sont voz fi[è]vres cartaines;
Le diable vous fait parler.
Esse à vous à vous en mesler?
Ça-vous qu'il est? laissez m'en faire
S'il n'avoit de quoy luy bien faire,

Ma fille auroit beau songer.

LE PÈRE.

Dea, il n'y a point de danger
De l'advertir tout doulcement,
Sans vous courroucer tellement;
Se seroit mieulx fait, ma mye.

LA MÈRE.

Helas, elle n'est pas demye.
Elle est bien changée puis un peu;
Je vous jure et prometz ma foy
Qu'il en sera demain cité,
Et par surgiens visité
Pour veoir s'il a ce qu'il luy fault.

LA FILLE.

Pour Dieu, ne criés point si hault,
Il viendra bien tost, se me semble.

LA MÈRE.

Depuis que vous estes ensemble,
N'as tu point cest entendement
De t'aprocher tout doulcement,
Et le descouvrir à demy,
Et quant il est [bien] endormy,
(De) veoir s'il est parfait en nature.

LA FILLE.

J'en pris dimenche l'adventure.
Aussitost que fusmes couvers;
Il se couchoit droit à l'envers;
Or estoye en grant esmoy;
Je l'embrassay parmi les rains,
Et assis d'une de mes mains,

Et aussitost que luy euz mise,
(Il) l'envelopa de sa chemise,
Et se tourna au coing du lit.

LA MÈRE.

Voyla un homme bien mauldit.
Mais encore je ne puis croire
Qu'en ayes ton point advisé
Et sceu s'il est organisé
De ses membres; tu m'entens bien?

LA FILLE.

Non fais, (par) ma foy, je n'entens rien;
Jamais ne m'en donna loysir.

LA MÈRE.

Tant je porte de desplaisir
De t'avoir en ce point pourveue,
Par ma foy, je suis tant esmeue,
Que d'un mois ne seray remise.
Fist-il despouiller ta chemise
La première nuict qu'il t'espousa?

LA FILLE.

Nenny, car je croy qu'il n'osa.
De dormir je faisoy grand fainte;
J[e] estois en très grand[e] crainte,
Car je ne faisois qu[e] attendre
Sinon qu[e] il me vint surprendre,
Pour accomplir de bon courage
Le passe-temps de mariage;
Je ne l'eusse point escondit,
Car mes tantes me l'avoient dit.

LA MÈRE.

Voilà un homme bien mauldit.

Par Dieu, vous en departirez,
Ou il (se) changera de bien bref.
Comme vray Dieu, voicy un tref
Qui me prent quand m'en souvient;
Il m'est venu et si me frappe
D'une dague au travers du corps.

LE PÈRE.

Ne les mettez point en discordz;
Grant mal en pourroit advenir.

LA MÈRE.

Je vous prie, laissez-le venir;
Je ne luy fauldray, sur ma vie.

LE MARIÉ.

Dieu soit ceans, Dieu vous gard.

LE PÈRE.

Bien venu, le souper est prest.

LE MARIÉ

Ma mère, il vous est bien? n'est mye?

LA MÈRE.

Non est; par ma foy, je te nye;
Ta personne fort me desplaist.

LE MARIÉ.

Dieu soit ceans; Dieu vous benie.

LE PÈRE.

Bien venu, le souper est prest.

LA MÈRE.

Qu'une femme auroit grand acquest
A le loger plus d'une nuict.

LE MARIÉ.

Qui vous meut de faire ce bruit,
Que vous me semblez esperdue ?

LA MÈRE.

Qui me meut ? Ma fille est perdue.
Tu me donnes bien des courroux.

LE MARIÉ.

Et la voilà si près de vous.
Qu'avez-vous ? Ne me celez rien.

LA MÈRE.

Par ma foy, je te batrois bien,
Si pensois estre la plus forte.
Es-tu point d'une faulce sorte
De t'estre mis en mariage,
Pour abuser un personnage,
Ainsi que tu fais à ma fille ?
Elle est d'aage qu'on l'estrille ;
Tu n'y devrois rien espargner.

LE PÈRE.

Vous me ferez tant courroucer
Que de bien bref vous vous tairez.

LA MÈRE.

Par la croix (de) Dieu vous mentirez.
Fussiez-vous encore plus testu,
Jamais n'ira, tant que j'aye veu
S'il a ses cinq cens de nature.

LE MARIÉ.

On fait les bledz à l'adventure :
Les uns en ont par abundance ;
Les autres perdent leur croissance,

Tant leur survient d'adversité.

LA MÈRE.

Par Dieu, tu en seras cité.
Dea, je pourvoyeray à ton cas.
Se tu estois homme parfait,
Naturel comme tu dois estre,
Elle l'eust bien peu cognoistre;
Ses courroux seront convaincus;
S'il ne couste que dix escus,
Je les payeray bien tout contant.

LE MARIÉ.

Pleust à Dieu qu'en eussiez autant
Bien ataché entre deux yeulx,
Et que j'eusse congé en tous lieux,
De vous mener de ville en ville;
Ma vie seroit bien assignée.

LA MÈRE.

Fust ta teste encor plus subtille,
Et dix mille fois plus ferme,
Si ne suis-je point (si) estonnée
Que tu me sceusses abuser.
Mais qui te mena espouser?

LE MARIÉ.

Pourquoy?

LA MÈRE.

Tu n'as point de freros.

LE MARIÉ.

Par dieu, voicy beaulx binos.
Bien fust que vous [vous] fussiez tue.

LA FILLE.

Ce, c'est cause d'estre batue,

Gardez-vous bien de vous faindre.

LA MÈRE.

Tu n'as point cause de te plaindre !
Il ne t'a nuict ne jour foulée
Ne faict tumber la couverture.

LE MARIÉ.

Vistes-vous jamais creature
Plus affolée que ceste-cy.

LA MÈRE.

Regardez quel seigneur voicy,
Quel avortillon, quel coquart !
Il faisoit tant du loricquart,
Du temps qu'il estoit fiancé.
De la corne il avoit assez ;
La pluspart du temps il dansoit ;
Il vouloit lever le corset
Incessamment pour tout parfaire ;
Tout à force luy vouloit faire,
Et maintenant qu'il le peult bien,
Se trahistre cy ne luy fait rien.
Par Dieu, elle en departira.

LE PÈRE.

Thomasse, il advisera ;
C'est assez dit pour ceste foys.

LA MÈRE.

C'est trop atendre d'un moys.
Par la puissance Charlemaigne,
Se tu estois une sepmaine,
Voire trois jours, sans me le faire,
J'aurois le cueur de te deffaire,
S'il n'y avoit excusation.

LE PÈRE.

Il fault souper; c'est une leçon :
Taisés vous, il se changera.

LA MÈRE.

Il ne bevra ne mengera
Aujourd'huy à ceste maison.

LE MARIÉ.

Vous aurez en briefve saison
Autres nouvelles sur ma foy.
Qu'elle s'en reviengne avec moy :
Car j'avois autre empeschement.

LA MÈRE.

Fauldrés-vous point?

LE MARIÉ.

Nenny, vraiment.

LA MÈRE.

Or bien, tu t'en retourneras.
Second ce que tu trouveras,
Tu m'en viendras tost advertir;
Car je t'en ferois departir
S'il ne vouloit faire autre vie.
Dieu gard de mal la compagnie.

FIN.



FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE DE

L'OBSTINATION DES FEMMES

A deux personnaiges, c'est assavoir :

LE MARY
ET LA FEMME.

RIFFLART, LE MARY, *commence.*

Gens mariez ont assez peine,
A bien considérer leur cas;
L'ung tracasse, l'autre pourmaine.
Gens mariez ont assez peine;
Par chascun jour de la sepmaine,
De nuyt, de jour, velà le cas :
Gens mariez ont assez peine,
A bien considerer leur cas,
A besongner ne fauldray pas :
Car, se ma femme sourvenoit,
Certainement el me batroit.
Nuyct et jour n'y faict que hongner.
Il me fault aller besongner
Pour eviter son hault langaige.
Je vueil assouvir ceste caige :
Ce cera pour mettre une pie.

LA FEMME.

Que faict Rifflart?

RIFFLART.

Quoy dea, m'amye,
Je remetz à point ceste caige.

LA FEMME.

Esse tout? que ta malle raige
Te doint Dieu, villain malostru!
Or dy, comment gaigneras-tu
Ta vie? Tu ne veulx rien faire.
Du mal Monsieur sainct Aquaire
Puisses-tu estre tourmenté,
Et aussi que malle santé
Te doint celuy qui te forma.

RIFFLART.

Me maudissés-vous? Qu'esse là?
Dea, Finette, quant je me mis
En mesnage, tu me promis
Que feroys mon commandement,
Et tu me maulditz maintenant.
Faut-il qu'endure? Qu'esse cy?
Je feray cette caige cy,
Et deussés-vous vif enraiger.

LA FEMME.

Mais pourquoy faire?

RIFFLART.

Pour loger
Une pie; c'est un bel oyseau.

LA FEMME.

Et que dira elle?

RIFFLART.

« Macquereau,
» Va hors, va larron. »

LA FEMME.

Que vous estes.
Hé Dieu! qu'il est de sottes testes.

RIFFLART.

Je ne suis point macquereau, non.

LA FEMME.

Si la pie par vostre non
Vous appelle, vous l'orrés bien.

RIFFLART.

Je suis aussi homme de bien
Que homme qui soit dessus mes piedz.
Et, vueil bien que vous le sachez,
Puisque je l'ay mis à ma teste,
Ce ne sera pour autre beste
Que pour une pie; je le vueil.

LA FEMME.

Se vous en aviés plus grant dueil.
Et deussiez-vous vif enrager,
Et de malle rage manger,
Par la pasque Dieu, non sera.
Ung coqu on y boutera,
Entendez-vous bien?

RIFFLART.

Ung coqu!
J'aymeroye mieulx perdre ung escu.
Comment en serez-vous maistresse?
Je mourroye avant de destresse.
Une pie y sera mise.

LA FEMME.

Certes, j'en feray à ma guise,
Vueillez ou non.

RIFFLART.

Voyre, Finette,
Que jamais on ne me caquette.
G'y mettray une pie.

LA FEMME.

Vous, paillart?
Vueillez ou non, par Dieu, Rifflart,
Je mettray ung coqu dedans.

RIFFLART.

Vous en mentirez par les dens.
Par le sainct sang que Dieu (1) me fist,
Puisque je l'ay dit il suffist.
Finette, n'en caquettez plus,
Ou, foy que (je) doy au roy Jesus,
Ung coup aurez sur la narine,
Foy que doy saincte Katherine.

LA FEMME.

Vous ne le porterez pas loing.
Je vous bailleray sus le groing,
Entendez-vous, vilain jaloux?

RIFFLART.

Et, belle dame, taisez-vous;
Paix!

LA FEMME.

Pourquoy?

RIFFLART.

Taisez-vous meshuy.

(1) Texte : Bien.

LA FEMME.

Pour ung loudier, pour ung ivrongne.

RIFFLART.

Encores!

LA FEMME.

Fy, fy, (fy)!

RIFFLART.

C'est trop dit;

Paix!

LA FEMME.

Pour qui?

RIFFLART.

Taisez-vous meshuy.

LA FEMME.

Me tayrai-ge pour ung ivrongne?

RIFFLART.

Avoir pourriés sus vostre trongne.

LA FEMME.

De qui? de vous?

RIFFLART.

Et de qui doncques?

LA FEMME.

Faictes, faictes vostre besongne.

RIFFLART.

Avoir pourriés sus vostre trongne.

LA FEMME.

De qui? de vous?

RIFFLART.

Et de qui doncques?

LA FEMME.

Par Nostre Dame de Boulongne,
Je ne vous crains en rien quelconques.

RIFFLART.

Avoir pourriés sus vostre trongne.

LA FEMME.

De qui? de vous?

RIFFLART.

Et de qui doncques?
Par la mort bieu, je ne vis oncques
Femme qui eust telle caboche.
Mais que j'aye mis cy une broche,
Ma caige sera assouvie.

LA FEMME.

Et qu'i mettra l'en?

RIFFLART.

Une pie.

LA FEMME.

Mais ung coqu.

RIFFLART.

Mais ung estronc.
Laissez-moy faire.

LA FEMME.

Quel follie!
Mais qu'i mettra l'en?

RIFFLART.

Une pie.

Elle sera cointe et jolie
Et si sera à demy ront.

LA FEMME.

Mais qu'i mettra l'en?

RIFFLART.

Une pie.

LA FEMME.

Mais ung coqu.

RIFFLART.

Mais ung estronc.
Aussi tost que les gens l'orront
Appeller macquereau, siffler,
Par mon ame, ce sera faict,
Il n'en fault point parler du pris.

LA FEMME.

Ung coqu dedans sera mis,
Qui est ung oyseau de grant bien.

RIFFLART.

Par ma foy, je n'en feray rien,
Et ne m'en parlés plus, Finette;
Aussitost qu'elle sera faicte,
G'iray une pie achepter.

LA FEMME.

Pourquoy faire?

RIFFLART.

Pour y bouter.

LA FEMME.

Sainct Jehan, mais ung coqu jolis.

RIFFLART.

Se sur vous je gette mes gris,

Vous dirés une pie.

LA FEMME.

Feray?
Par Dieu, ennuyct ne me tairay.

RIFFLART.

Dictes pie; oués-vous?
La chair bieu, vous aurez des coups.
Tenés, dictes la pie; ferés.

LA FEMME.

Mais ung coqu.

RIFFLART.

Vous en aurés.

LA FEMME.

C'est pour neant; avant me tueriés.

RIFFLART.

Dictes une pie, je vous prie.

LA FEMME.

Non feray, par saincte Marie,
Mais ung coqu.

RIFFLART.

Vous en aurés
Plus de cent coups, n'en doubtés mye.
Cuidés-vous que (ce) soit mocquerie?
Il fault que je vous serre à bon.

LA FEMME.

Me turas-tu, traistre, larron,
Meseau pourry? que veulx-tu faire?
Je compteray tout ton affaire
Au mère de nostre village;

[Car] tu ne vis que de pillage.
Sanglant bougre d'ung vieil thoreau,
Je te donray sus le museau,
Se tu me frappes aujourd'huy.

RIFFLART.

Par Dieu, se vous parlés meshuy
De coqu ne de tel oyseau,
Je vous rompray tout le museau,
Tant vous douray des horions.
Taisez-vous et ne disons
Meshuy mot, et je vous empry.

LA FEMME.

Que me tayse? Je vous affi
Que c'est bien anvis, par ma foy.

RIFFLART.

Certes, Finette, je t'en croy.
Or dy doncques, et je t'en prie,
Que ma caige est pour une pie,
Car je l'ayme bien, entens-tu?

LA FEMME.

Et par Dieu c'est pour ung coqu;
Jamais ce propos ne lairray.

RIFFLART.

Au fort tout luy accorderay.
Je n'y voy point (de) meilleure voye;
Le sang bieu, avant la turoye
Qu'elle change cest oppinion.

LA FEMME.

Par sainct Jehan, ce ne feray mon,
Car la pie n'y sera mise.
J'en feray tout à ma devise.

Tu m'as tout rompu le cousté.
Ung coqu y sera bouté,
Et ne m'en tien plus de langaige,
Ou, en despit de ton visaige,
Le mettre y veulx contre [ton] dit.
Je la brusleray par despit;
Entens-tu (, Rifflart)?

RIFFLART.

Belle dame,
Je suis bien courcé, par mon ame,
Que vous avés si malle teste.
Les gens me tiendront pour beste
Ce n'estoye maistre à ma maison;
Aussi esse droict et raison,
Aultrement ne seroys pas saige.

LA FEMME.

Cela n'est pas à nostre usaige,
Et ne sert point à mon propos.
Femmes n'ont jamais le bec clos,
Et ce n'est pas de maintenant.
En ta caige certainement
Je mettray ung jolis coqu.
Or dy, me l'apporteras-tu,
Ou se je l'iray achepter?

RIFFLART.

J'ayme mieulx le vous apporter;
Car j'en trouveray mieulx que vous.

LA FEMME.

A quoy dea le congnoissez-vous
Ce il est masle ou fumelle?

RIFFLART.

Regarder luy fault soubz l'esselle.

Finette, là luy congnoist-on.

LA FEMME.

Bouter en Noël la saison,
Chantant l'iver soubz (la) cheminée,
C'est une chose esprouvée.

RIFFLART.

Or allons vous et moy cercher
Ce ung en pourriez trouver
Pour bouter dedans vostre caige.
Qui gouvernera le mesnaige
Tandis que irons au marché?
Bonnes gens, prenéz tout en gré,
Nous en allons par cy le pas,
Ung chascun selon son degré;
Vueillez prendre en gré noz esbas.

Cy fine la Farce de l'Obstination des Femmes. Imprimé nouvellement en la maison de feu Barnabé Chaussard, près Nostre Dame de Confort.



FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE

DU CUVIER

A troys personnages, c'est assavoir :

JAQUINOT.
SA FEMME.
ET LA MERE DE SA FEMME.

JAQUINOT *commence.*

Le grand dyable me mena bien
Qant je me mis en mariage ;
Ce n'est que tempeste et orage ,
On n'a que soucy et [que] peine.
Tousjours ma femme se demaine
Comme ung saillant, et puis sa mère
Affirme toujours la matière.
Je n'ay repos, heur, ne arreste ;
Je suis ploté et tourmenté
De gros cailloux sur ma servelle.
L'une crye, l'autre grumelle ;
L'une maudit, l'autre tempeste.
Soit jour ouvrier ou jour de feste,
Je n'ay point d'aultre passetemps ;
Je suis au renc des mal contens,
Car de rien ne fais mon proffit.
Mais par le sanc que Dieu me fist,

Je seray maistre en ma maison,
Se m'y maitz.

LA FEMME.

Dea, que de plaictz.
Taisez-vous; si ferez que saige.

LE MARI.

Qu'i a-il?

LA FEMME.

Quoy, et que sçay-je!
Il y a tousjours à refaire,
Et ne pense pas à l'affaire
De ce qu'il fault à la maison.

LA MÈRE.

Dea, il n'y a point de raison
Ne de propos; par Nostre Dame,
Il fault obeyr à sa femme,
Ainsy que doibt ung bon mary,
Se elle vous bat aulcunes fois,
Quant (vous) fauldrez.

JAQUINOT.

Hon, hon; toutesfois
Ce ne souffriray(-je) de ma vie.

LA MÈRE.

Non? Pourquoy? [Par] saincte-Marie,
Pensez-vous, se elle vous chastie
Et corrige en temps et en lieu,
Que ce soit par mal? Non, par bieu,
Ce n'est que signe d'amourette.

JAQUINOT.

C'est (très) bien dit, ma mère Jaquette;

Mais ce n'est rien dit à propos
De faire ainsi tant d'agios.
Qu'entendez-vous ? Voyla la glose.

LA MÈRE.

J'entens bien ; mais je me propose
Que ce n'est rien du premier an.
Entendez-vous, mon amy Jehan ?

JAQUINOT.

Jehan ! vertu sainct Pol, quest-ce à dire?
Vous me acoustrez bien en sire,
D'estre si tost Jehan devenu.
J'ay nom Jaquinot, mon droit nom.
L'ygnorez-vous ?

LA MÈRE.

Non, (non,) amy, non.
Mais vous estes Jehan marié.

JAQUINOT.

Par bieu, j'en suis bien plus harié.

LA MÈRE.

Certes Jaquinot, mon amy,
Vous estes homme abonny.

JAQUINOT.

Abonny ! vertu sainct George !
J'aymeroys mieulx qu'on me coupast la gor-
Abonny ! benoiste dame ! [ge.

LA FEMME.

Il fault faire au gré de sa femme ;
C'est cela, s'on le vous commande.

JAQUINOT.

Ha ! sainct Jehan, elle me commande

Trop de negoces en effaict.

LA MÈRE.

Pour vous mieulx souvenir du faict,
Il vous convient faire ung roullet,
Et mettre tout en ung fueillet
Ce qu'elle vous commandera.

JAQUINOT.

A cela point ne tiendra.
Commencer m'en voys à escripre.

LA FEMME.

Or escripvez qu'on (le) puisse lire.
Prenez que vous me obeyrez,
Ne jamais (me) desobeyrez,
De faire le vouloir mien.

JAQUINOT.

Le corps bieu, je n'en feray rien,
Sinon que chose de raison.

LA FEMME.

Or mettez là, sans long blason,
Pour eviter de me grever,
Qu'il vous fauldra tousjours lever
Premier pour faire la besongne.

JAQUINOT.

Par Nostre Dame de Boulongne,
A cest article je m'oppose.
Lever premier! (et) pour quelle chose?

LA FEMME.

Pour chauffer au feu ma chemise.

JAQUINOT.

Me dictes-vous que c'est la guise?

LA FEMME.

C'est la guise, aussi la façon.
Apprendre vous fault la leçon.

LA MÈRE.

Escripvez.

LA FEMME.

Mettez Jaquinot.

JAQUINOT.

Je suis (icy) encor au premier mot;
Vous me hastez tant que merveille.

LA MÈRE.

De nuit, se l'enfant se resveille,
Ainsi que faict en plusieurs lieux,
Il vous fauldra estre songneux
De vous lever pour le bercer,
Pourmener, porter, apprester,
Parmy la chambre, et fust minuict.

JAQUINOT.

Je ne sauroye prendre deduit;
Car il n'y a point d'aparence.

LA FEMME.

Escripvez.

JAQUINOT.

Par ma conscience,
Il est tout plain jusque(s) à la rive.
Mais que voulez-vous que j'escripve?

LA FEMME.

Mettez, ou vous serez frotté.

JAQUINOT.

Ce sera pour l'aultre costé.

LA MÈRE.

Après, Jaquinot, il vous faut
Boulenger, fournier et buer,

LA FEMME.

Bluter, laver, essanger,

LA MÈRE.

Aller, venir, troter, courir,
Peine avoir comme Lucifer,

LA FEMME.

Faire le pain, chauffer le four,

LA MÈRE.

Mener la mousture au moulin,

LA FEMME.

Faire le lict au plus matin,
Sur peine d'estre bien battu,

LA MÈRE.

Et puis mettre le pot au feu,
Et tenir la cuisine nette.

JAQUINOT.

Si faut que tout cela se mette,
Il faudra dire mot à mot.

LA MÈRE.

Or escripvez donc, Jaquinot:
Boulenger,

LA FEMME.

Fournier,

LA MÈRE.

Buer,

LA FEMME.

Bluter,

LA MÈRE.

Laver,

LA FEMME.

Et cuire.

JAQUINOT.

Laver quoy?

LA MÈRE.

Les potz et les platz.

JAQUINOT.

Attendez, ne vous hastez pas :
Les potz (et) les platz,

LA FEMME.

Et les escuelles.

JAQUINOT.

Et, par le sang bieu, sans cervelle,
(Je) ne sçaurois cela retenir.

LA FEMME.

Mettez (le) pour vous en souvenir,
Entendez-vous? car je le veulx.

JAQUINOT.

Bien lavés-le.

LA FEMME.

Drapeaulx breneux
De nostre enfant en la rivière.

JAQUINOT.

Je regny goy! la matier[e]
Ni les mots ne sont point honnestes.

LA FEMME.

Mettez[-le], hay, sotte beste ;
Avez-vous honte de cela ?

JAQUINOT.

Par le corps bieu, rien n'en sera,
Et mentirez, puis que j'en jure.

LA FEMME.

Il fault que je vous face injure ;
Je vous battray plus que plastre.

JAQUINOT.

Hélas ! plus [je] n'en veulx debatre.
Il y sera, n'en parlez plus.

LA FEMME.

Il ne reste, pour le surplus,
Que le mesnaige mettre en ordre,
Que present me ayderez à tordre
La lessive auprès du cuvier,
Habillé comme ung esprevier.
[Escripvez.]

JAQUINOT.

Il y est, hola !

LA MÈRE.

Et puis faire aussi cela
Aulcunesfois à l'eschappée.

JAQUINOT.

Vous en aurez une gouppée
En quinze jours ou en ung moys.

LA FEMME.

Mais tous les jours cinq à six fois ;
Je l'entens ainsi pour le moins.

JAQUINOT.

Rien n'en sera, par le (bon) Saulveur.
Cinq ou six fois! Vertu sainct George!
Cinq ou six fois! Ne deux, ne trois.
Par le corps bieu, rien n'en sera.

LA FEMME.

Qu'on ait du villain malle joye!
Rien ne vault ce lasche paillart.

JAQUINOT.

Corbieu, je suis bien coquillart
D'estre ainsi durement mené.
Il n'est ce jourd'huy homme nay
Qui sceut icy prendre repos.
Raison pourquoy? Car jour et nuict
Me fault recorder ma leçon.

LA MÈRE.

Il y sera, puisqu'il me plaist.
Depechez-vous et le signez.

JAQUINOT.

Le voilà signé; or tenez.
Gardez bien qu'il ne soit perdu.
Si je debvois estre pendu
Dès à ceste heure [j']ay proposé
Que je ne feray aultre chose
Que ce qui est à mon rolet.

LA MÈRE.

Or le gardez bien tel qu'il est.

LA FEMME.

Allez, ma mère, je vous commande à Dieu.

En parlant à Jaquinot.

Or sus tenez là, de par Dieu,

Et prenez un peu la suée,
Pour bien tendre nostre buée;
C'est un des pointz de nostre affaire.

JAQUINOT.

Point je n'entens que voullez faire.
Mais qu'esse qu'elle me commande?

LA FEMME.

Jouée te bailleray si grande!
Je parle du lever, follet!

JAQUINOT.

Cela n'est point à mon rollet.

LA FEMME.

Si est vrayment.

JAQUINOT.

Jehan, non est.

LA FEMME.

Non est? Si est, s[e] il te plaist;
Le voilà, qui te peusse ardre.

JAQUINOT.

Holà, holà, je le veulx bien;
C'est raison, vous avez dit vray;
Une aultre foys je y penseray.

LA FEMME.

Tenez ce bout là, tirez (et tirez) fort.

JAQUINOT.

Sang bieu, que ce linge est ort;
Il fleure bien le mux de couche.

LA FEMME.

Mais ung estronc en vostre bouche;

Faictes com(me) moy gentillement.

JAQUINOT.

La merde y est, par mon serment.
Voicy ung très piteux mesnage.

LA FEMME.

Je vous ruray tout au visage;
Ne cuidez pas que ce soit fable.

JAQUINOT.

Non ferez, non, de par le dyable.

LA FEMME.

Or sentez, maistre Quoquart.

JAQUINOT.

Dame, le grant dyable y ait part.
Vous m'avez gasté (tous) mes habis.

LA FEMME.

Faut-il tant d'alibis,
Quant convient faire la besongne.
Retenez(-le) que malle rongne
Vous puisse tenir par le col.

Elle chet en la cuve.

Mon Dieu, soyez de moy recorps,
Ayez pitié de ma pouvre ame;
Aydez-moy à sortir dehors,
Ou je mourray par grant diffame.
Jaquinot, secourez votre femme,
Tirez la hors de ce bacquet.

JAQUINOT.

Cela n'est pas à mon rolet.

LA FEMME.

Tant ce tonneau me presse,
J'en ay grant destresse;
Mon cueur est en presse.
Las, pour Dieu, que je soye ostée.

JAQUINOT.

La vieille vesse,
Tu n'es que une yvresse;
Retourne ta fesse
De l'aultre costé.

LA FEMME.

Mon bon mary, sauvez ma vie.
Je suis jà toute esvanouye.
Baillez la main ung tantinet.

JAQUINOT.

Cela n'est point à mon rollet;
Car en enfer il descendra.

LA FEMME.

Helas, qui à moy n'attendra,
La mort me viendra enlever.

Jaquinot lit son rollet.

JAQUINOT.

Boulenger, fournier et buer,
Bluter, laver et cuire.

LA FEMME.

Le sang m'est dejà tout mué;
Je suis sur le point de mourir.

JAQUINOT.

Baiser, acoller et fourbir.

LA FEMME.

Tost pensez de me secourir.

JAQUINOT.

Aller, venir, trotter, courir.

LA FEMME.

Jamais n'en passeray ce jour.

JAQUINOT.

Faire le pain, chauffer le four.

LA FEMME.

Sa, la main; je tire à ma fin.

JAQUINOT.

Mener la mousture au moulin.

LA FEMME.

Vous estes pis que chien mastin.

JAQUINOT.

Faire le lict au plus matin.

LA FEMME.

Las, il vous semble que soit jeu.

JAQUINOT.

Et puis mettre le pot au feu.

LA FEMME.

Las, où est ma mère Jacquette.

JAQUINOT.

Et tenir la cuisine nette.

LA FEMME.

Allez moy querir le curé.

JAQUINOT.

Tout mon papier est escuré;

Mais je vous prometz, sans long plet,
Que ce(la) n'est point à mon rolet.

LA FEMME.

Et pourquoy n'y est-il escript?

JAQUINOT.

Pour ce que ne l'avez pas dit.
Saulvez-vous comme vous vouldrez;
Car de par moy vous demourrez.

LA FEMME.

Cherchez doncques si vous voirrez
En la rue quelque varlet.

JAQUINOT.

Cela n'est point à mon roulet.

LA FEMME.

Et sà, la main, mon doulx amy,
Car de me lever ne suis forte.

JAQUINOT.

Amy! mais ton grant ennemy;
(Je) te vouldroye avoir baisé morte.

LA MÈRE.

Holà, hault.

JAQUINOT.

Qui heurte à la porte.

LA MÈRE.

Ce sont vos grans amys; (de) par Dieu,
Je suis arrivée en ce lieu
Pour sçavoir comme tout se porte.

JAQUINOT.

Très bien, puis que ma femme est morte.

Tout mon souhait est advenu ;
J'en suis plus riche devenu.

LA MÈRE.

Et est ma fille tuée ?

JAQUINOT.

Noyée est en la buée.

LA MÈRE.

Faulx meurdrier, qu'esse que tu dis ?

JAQUINOT.

Je prie à Dieu, (à Dieu) de paradis,
Et (à) monsieur sainct Denys de France
Que le dyable lui casse la pance
Avant que l'ame soit passée.

LA MÈRE.

Helas, ma fille est trespassée.

JAQUINOT.

En teurdant, elle s'est baissée ;
Puis la pongnée est eschappée
Et à l'envers est cheute là.

LA FEMME.

Mère, je suis morte, voyla,
Se ne secourez votre fille.

LA MÈRE.

En ce cas [je] seray habille.'
Jaquinot, la main, s'il vous plaist.

JAQUINOT.

Cela n'est point à mon roulet.

LA MÈRE.

Vous avez grant tort en effaict.

LA FEMME.

Las, aydez-moy.

LA MÈRE.

Meschant infame,
La laisserez-vous mourir là ?

JAQUINOT.

De par moy, elle y demourra;
Plus ne vueil estre son varlet.

LA FEMME.

Aydez-moy.

JAQUINOT.

Point n'est au rollet;
Impossible est de le trouver.

LA MÈRE.

Dea, Jaquinot, sans plus resver,
Ayde-moy à lever ta femme.

JAQUINOT.

Ce ne feray-je, sur mon âme,
Se premier il n'est promis
Que en possession seray mis
Desormais d[e] estre le maistre.

LA FEMME.

Si hors d'icy me voulez maistre,
Je le promectz de bon couraige.

JAQUINOT.

Et si ferez?

LA FEMME.

Tout le mesnaige
Sans jamais rien vous demander,

Ne quelque chose commander,
Se par grant besoing ne le fault.

JAQUINOT.

Or sus, doncques, lever la fault.
Mais, par tous les sainctz de la messe,
Je veulx que me tenez promesse,
Tout ainsi que [vous] l'avez dit.

LA FEMME.

Jamais n'y mettray contredit,
Mon amy, je vous le prometz.

JAQUINOT.

Je seray doncques désormais
Maistre, puisque ma femme l'accorde.

LA MÈRE.

Si en mesnaige y a discorde
On ne sçauroit fructifier.

JAQUINOT.

Aussi je veulx certifier
Que le cas est à femme laict
Faire (de) son maistre son varlet,
Tant soit[-il] sot ou mal aprins.

LA FEMME.

Aussi m'en est-il mal prins,
Comme on a veu cy en presence.
Mais desormais en diligence
Tout le mesnaige je feray;
Aussi la servante (je) seray,
Comme par droict il appartient.

JAQUINOT.

Heureux seray, se (le) marché tient;
Car je vivray sans [nul] soucy.

LA FEMME.

Je vous le tiendray sans soucy.
Je vous le prometz, c'est raison;
Maistre serez en la maison,
Maintenant bien (le) consideré.

JAQUINOT.

Par cela doncques je seray
Que plus ne vous seray divers.
Car retenez à motz couvers
Que par indicible follye
J'avoys le sens mis à l'envers.
Mais mesdisans sont recouvers
Quant ma femme si est rallie (1),
Qui a voulu en fantasie
Me mettre en subjection.
Adieu ; c'est pour conclusion.

(1) Texte : raillée.

Cy fine la Farce du Cuvier.
Imprimé nouvellement.



FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE

A troys personnages, c'est assavoir

JOLYET
LA FEMME
ET LE PÈRE

JOLYET *commence en chantant.*

Jolyet est marié, etc.
Se suis, mon Dieu en soit loué;
Si sçaura que serviteurs gaignent.
Je vouldroye, mais les gens ne [daignent,
Que chascun en fust aussi aise
Que moy, mais qu'il ne vous desplaise,
Car deffaire ne m'en sçauroye;
Dieu m'en doit joye, hoye, hoye,
Dea s'en est fauché, fenné;
On m'en a enfuclufé
Tout au long du poiel, ne me chaille.
Au moins je ne suis plus merdaille;
(Je) suis maintenant des gens de bien.
On ne (me) dira plus : « Vien ça, vien,
» Tien cy, baille ça », car (je) suis Vous,
Et puis maintenant, tous les coups,
Pescher au plat, me seoir en table,
Ainsi comme ung homme notable.

Par nostre Dame il n'y a tel.
Car, ainsi que je puis congnoistre,
La plus belle office, c'est maistre
De la maison, quoy qu'on en die.

LA FEMME.

Et puis, Jolyet?

JOLYET.

Ay m'amye,
Et comment vous est-il, ma rose?

LA FEMME.

Vous ne vous en souciez mye,
Bé, allez, allez.

JOLYET.

Ay m'amye,
Il y a plus d'heure et demye
Qu'en vous atendant me repose.

LA FEMME.

Et bonne estraine

JOLYET.

Ay m'amye,
Et comment vous est-il, ma rose?
Et que je manye vostre chose.
Est-il pas encore en sa place?

LA FEMME.

Allez, que vous estes lasche,
Tant vous avez grant voulenté.
Mais esse tout? Dieu vous bénie,
Vous ne parlez que de bagaige.

JOLYET.

Et sur meniques, je m'engaige

Que vous voulez bien que je die
Cela pour une raverdie.
M'aymés-vous pas bien, mon connin?

LA FEMME.

Aymer, par menimes, nenny;
Puis que vous parlez ainsi
Vous n'estes pas mon amyot.

JOLYET.

Dea, je suis plus gay qu'un pyot,
Et me donne trois brins de joye.
Toutesfoys il faut que vous voye
Aussi gentement deviser.
Au moins ne peut-on que viser;
Ça, de par Dieu, çà, la bouchette.

LA FEMME.

Laissez cela.

JOLYET.

Tant refuser.
Au moins ne peult on que baiser
L'une foys, l'autre [foys] choser.
Vous scavez bien la besongnette.
Çà, de par Dieu, çà la bouchette,
Mon petit tatin, ma doulcette,
Mon minoys, mon fatrin fatras,
Une autre foys en la couchette
Nous nous jouerons entre deux draps.

LA FEMME.

Laissez; vous me blecez les bras.
Voz mains sont trop rudes.

JOLYET.

Hognau.
Et ne suis-je mie aussi gras,

Qu'un veel? doy-je dire un veau?

LA FEMME.

Je suis enseincte de nouveau.

JOLYET.

Dieu met en mal an qui en ment.

LA FEMME.

Je suis enseincte voyrement.

JOLYET.

Enceinte? [sainct] Amand l'apostre,
Voici [ung] bon commencement;
Mais au moins n'est pas l'enfant nostre.

LA FEMME.

Tant vous estes sot; s'il est vostre!
Et à qui donc, sainte Marie?
Aussi vray que la patenostre,
Et ce seroit grand mocquerie.

JOLYET.

Ensaincte! Dieu! voicy faerie,
Si tost pour celer mes amours.

LA FEMME.

Incontinent qu'on se marie,
Ce sont tousjours les premiers jours.

JOLYET.

Quoy, il n'y a que quinze jours.
C'est bien tost ung enfant rendu.

LA FEMME.

Au bout d'un mois, selon le cours;
N'est-ce pas bien attendu?

JOLYET.

Comment ung mois attendu ?
Qu'il en faut! c'est un sanglant moins.

LA FEMME.

Toutesfois cherchez des parrains,
Mon bel amy doulx, car je crois
Que vous l'aurés au bout d'un moys.

JOLYET.

D'ung moys ?

LA FEMME.

Voire ; est-ce bien parlé ?

JOLYET.

Et comment? Je suis affollé
Qu'en ung moys j'ay faict ung enfant,
Et les aultres y mettent tant.
Suis-je bien aussi habile homme ?
Sainct Pierre, sainct Pierre de Romme,
Je seray père ou poupart.

LA FEMME.

Dea, oyez-vous, j'en ay faict ma part.

JOLYET.

Vostre part! voicy merveilles.
Aura il pieds, mains et oreilles,
Cul derrière, panse devant,
Comme ceulx où on met tant ?

LA FEMME.

Pourquoy non ? il est tou[t] fin faict.

JOLYET.

Je suis donc ung ouvrier parfait.
Je m'esbahy comme l'ay eu

C'est entendement d'avoir peu
Le faire en si peu ; je y pensoye ;
Bon ouvr[i]er, à ce que j'entens,
De le faire en si peu de temps ;
Ung moys ne sont pas XXX jours.

LA FEMME.

Voire mais, puis que sont cours,
Les nuytz allongnent beaucoup ;
Et puis il n'y fault que ung bon coup,
Ainsi qu'on dit communément.

JOLYET.

C'est ung très beau commencement.
Le diantre y soit ; c'est bien toussi
D'avoir pain, chair et pourceaulx,
Bendes, langes, beguins, drapeaulx,
Et n'eusse-je friche ne miche,
Et, qui plus est, une nourrice
Et d'aultre chose ung grant tas.
Suis-je bien? si n'y voyse pas,
Qu'il fust faict quelque gentillesse.
Le diable m'a bien chanté messe ;
Je n'ay besoing de Dieu prier.

LA FEMME.

Et qui vous faisoit marier (1)?

JOLYET.

Que bon gré [en ait] sainct Pellier ;
Vrayment, j'estoys bien Jolyet.
Mais venez çà, quant je m'avise.
En feroys-je bien toutesfoys,
Mesouen ung en chascun moys,

(1) Texte : Et qui vous fiansoit marier ainsi.

Puisque si subtille vous estes?
Je seroy bien à mes unettes.
O attendez: un, deux [et] troys;
S'en seroit, à ce que je croys,
Trois en trois moys, chascun an douze.
Et la forte fievre m'espouse
Si seray deux foys maryé;
Si j'en fais rien; c'est bien chié!
Ce serait, au bout de six ans
Tout droit LX douze enfans.
Et le gibet seroit fournir
A les élever et nourrir.
Tant avoir d'enfans! par saint Pierre,
Je vous rendray à vostre père;
Je ne veulx plus de femme au pris.

LA FEMME.

Qu'esse (ce) cy? comme il vous est pris
Soubdainement! ce est-ce par jeu?

JOLYET.

Par la foy que je doy à Dieu,
Je n'auray femme de la sorte,
Qui chascun an douze enfans porte.
Rien, rien, il souffiroit bien d'ung.
Il n'en fut parlé mot aucun,
Quant je vous prins en mariage.

LA FEMME.

Ennement, vous n'estes point saige.
Cuydez-vous que doresnavant
Par chascun moys j'en aye autant?

JOLYET.

Et que say-je moy? Peult bien estre.

Parquoy je ne veulx pas estre
En ce danger ; venez vous-en.
Par ma foy, je seray exempt.
Diligentez-vous ; c'est trop mis ;
Je vous rendray à voz amys ;
C'est le mieulx, comme je supose.

LA FEMME.

Haro, que vous faictes de choses.
Et bien, bien, je seray ouye.

JOLYET.

Dea, Dea, si vous estiez truye,
Et vous eussiez deux cens cochons
Chascun moys, pour telles façons,
Et vous les puissiez tous nourrir,
Se vous debviés céans pourrir,
Je ne vous mettroys pas dehors,
Pource, par l'ame de mon corps,
Qu'on vend cochons gros et menus :
Mais des enfans, on n'en vend nulz ;
Ils ne font que couster à père.

LA FEMME.

Regardez : sça-vous mieulx faire?
Attendez, je vous diray bien
Comment c'est.

JOLYET.

Je n'en feray rien.
Somme, je vous remeneray.
Hay, mon père! mon père, hay!
Respondez-vous point? Que de peine!

LE PÈRE.

Qu'est ce que j'oy ?

JOLYET.

Et je ne sçay.
Hay, mon père! mon père, hay!
C'est Jolyet, regardez moy,
Et vostre fille que j'amaine;
Hay, mon père! mon père, hay!
Respondez-vous point? Que de peine!

LA FEMME.

Dis bonsoir, dis, et bonne estraine (1).
Ay, Jolyet! et puis comment?

JOLYET.

Ainsi qu'ensi ou aultrement,
Je viens vers vous faire ma plainte.

LE PÈRE.

De quoy?

JOLYET.

Votre fille (qui) est enceinte
A catonner ce premier moys.

LE PÈRE.

Dieu soit loué, toutesfoys!
N'est-ce pas bon commencement?

JOLYET.

C'est le grant gibet! Et comment?
Par sainct Pol, je n'en feray rien.
S'elle continue, comptez bien,
Chascun an douze enfans de rante,
En deux ans et demy les trente.
Et cujus, cujus tout cela?
Vous sçavez bien qu'on n'en parla

(1) Texte : Et bonne estraine
Des bonsoir, des.

Mais en faisant le marché.

LE PÈRE.

Ha, rien, rien; je seray chargé
Du discord.

JOLYET.

Comment? Voicy raige.
Je n'eu d'elle en mariage
Que six vingz soubz en une bource,
Ung rebequet et une loure,
Ung bassin, ung pot, une poille,
Et comment esse qu'on appelle
Ung auge à paistrir Dieu devant;
Tout cela (ne) valoit pas autant
Comme (les) beguins pourroient couster.

LA FEMME.

Me voulez-vous point escouter?
Au moins que j'aye ma parlée.

JOLYET.

Non, vous estes trop affolée;
Je ne vueil plus de vostre corps.

LE PÈRE.

Je n'entens rien à voz discordz.
El(le) n'aura pas plus tost enfant
Que neuf moys. Que parlez-vous tant?
Entendez bien, vienne le bien.

JOLYET.

Sainct Jehan! il n'est donc pas mien?

LA FEMME.

Voire; à qui seroit-il doncques?
Vous sçavez que je n'aymay oncques
Autre que vous, en bonne foy.

JOLYET.

Ha vrayment, il est donc à moy?

LE PÈRE.

C'est mon, mais que [vous] l'avez faict,
Et qui vienne au terme en effaict
Accoustumé, comme je tien.

JOLYET.

Sainct Jehan! il n'est donc pas mien.

LA FEMME.

Point à vous? Qu'est-ce que vous feistes
La premiere nuyt? En et quoy?

JOLYET.

Ha vrayment! il est donc à moy?

LE PÈRE.

A cecy je ne sçay qu'entendre.
Nul homme (ne) me sçauroit aprendre
Qu'elle ait enfant si tost; rien, rien.

JOLYET.

Corbieu! il n'est donc pas mien.

LA FEMME.

Sauf vostre honneur, et ne le donne
Vrayment à nulle autre personne,
Agardez, vous sçavez bien poy.

JOLYET.

Ha! vrayment, il est donc à moi?
Puisque vous jurez vostre foy,
C'est bien raison qu'il me demeure;
Mais coupons la broche à ceste heure.
Qui l'a faict si n'en face plus.

LE PÈRE.

Et voulez dire?

JOLYET.

Je concludz,
Item, premierement, en somme,
Que je ne seray plus vostre homme,
Ne vous plus nostre mesnagere.
Vous estes grande hebergere
D'avoir tous les ans douze enfans;
J'aymeroye mieulx de estre sans
De femme, le temps advenir.
Pour ce je n'y sçauroye fornir;
Ils mangeroient trop largement.

LA FEMME.

Et allez, allez voirement,
Qu'estes-vous sot? Dieu vous bényе.
Cuydez-vous que je ne soye mie
L'autre foy de meilleure attente?
Se g'y renchez, je suis contente
Que vous me tencez.

LE PÈRE.

Autrement
Nous ferons cest apointement.
Mon filz Jolyet, par ainsi
Que vous nourirez cestuy cy.
Mais s'elle en a ne deux ne troys
Plus que [de] dix moys en dix moys,
Du moins que je puis avoir temps,
Je me submetz à mes despens
Les nourrir et [en] prens la charge.

JOLYET.

Sainct Pierre, je m'en descharge.

Mais vela; s'elle en a plus tot
Que dix moys, entendez ce mot,
Vous me promettez [de] les prendre.

LA FEMME.

Ainsi [vous] le devez entendre.

JOLYET.

Que j'en aye donc la cédulle.

LE PÈRE.

En parchemin, affin qu'el(le) dure
Plus longuement, il y fault mettre....

JOLYET.

Pour ung enfant, ne plus, ne moins.

LE PÈRE.

Or allez par escript le mettre.

JOLYET.

Ça donc [j'en auray belle lettre].

LA FEMME.

Ha, que vous estes ung fin maistre!

LE PÈRE.

Entreprenez-vous par les mains.

JOLYET.

Ça donc, j'en auray belle lettre;
Pour ung enfant, ne plus, ne moins.
Je m'en voys chercher des parrains.
Affin que trop ne vous ennuye,
Adieu toute la compaignie.

FINIS.



FARCE NOUVELLE

A CINQ PERSONNAIGES

DES FEMMES

Qui font refondre leurs maris

C'est assavoir

THIBAULT
COLLART
JENNETTE
PERNETTE
ET LE FONDEUR

THIBAULT *commence.*



Hau, Jennette!

JENNETTE.

Que voulez-vous?

THIBAULT.

Sus, aydez-moy à ma requeste.
Approchez-vous, mon fin cueur doulx.
Hau, Jennette!

JENNETTE.

Que voulez-vous?

THIBAULT.

J'ay une si horrible toux,
Qu'elle me rompt toute la teste.
Hau, Jennette!

JENNETTE.

Que voulez-vous?

THIBAULT.

Sus, aidez-moi à ma requeste.
Je veulx me faire ung peu honneste.
Boutez-moy ma robbe à point (1).

JENNETTE.

Et ne suis-je pas bien en point
D'estre femme d'ung tel vieillard,
Qui ne vault nom plus que vieil lart.
Mauldictz soient l'heure et le jour
Que oncques (je) le vis.

THIBAULT.

Ha dea, m'amour,
Que dictes-vous? que je l'entende,
Affin que remede vous rende
A vostre propos convenable.

JENNETTE.

Laissez-moy en paix, (de) par le diable;
On n'aura jà bien avec vous.
Qu'estranglé soit cestuy des loups
Qui nous mist une foys ensemble.

THIBAULT.

Vous vous courroucez, ce me semble,
A tort, sans cause et sans raison.
N'avons-nous pas belle maison,
Terres, prés, vignes à (grand) foison,
Tant qu'entour nous n'y a voysin
Qui en ait plus souffisamment.
Louer en debvons l'omnipotent.

(1) Texte : à point ma robbe.

JENNETTE.

Il ne tient pas là.

THIBAULT.

N'avez-vous pas vos vestemens,
Et plusieurs beaulx habillemens,
Et aussi vos beaulx tissus?

JENNETTE.

Il ne tient pas là.

THIBAULT.

Ne tiens-je pas, ma debonnaire,
Tous les jours bon ordinaire?
Biens ne nous failliront en piece,
Ça, dieu mercy.

JENNETTE.

Il ne tient pas là.

THIBAULT.

Je ne vous fais point de riotte;
Je ne vous touche ne courrouce;
Car oncques homme mieulx n'ayma
Sa femme que moy, (ce) m'est advis.

JENNETTE.

Il ne tient pas là.

THIBAULT.

N'allez-vous pas danser aux festes
Avec d'autres femmes honnestes?
Festoyer de çà et de là,
Où il vous plaist?

JENNETTE.

Il ne tient pas là.
Par ma foy, vous n'y estes mye.

THIBAULT.

A quoy tient-il doncques, m'amye?
Je vous requiers que je le saiche.
Je suis un peu pesant et lasche
Pour faire l'amoureulx desduict.
Je ne sçay si cela vous nuict.
Voulez-vous pas habille estre
En tel cas?

JENNETTE.

Il (se) pourroit bien estre.

THIBAULT.

Et pourquoy?

JENNETTE.

Nature le donne.

THIBAULT.

Ha, m'amye, qui ne peult ne peult;
Vous debvez prendre pacience.
Celluy mestier n'est pas science
Pous recouvrer de bien en mieulx;
Car, quant l'homme devient plus vieulx,
Il devient plus lasche à ouvrer :
Il n'est si vaillant laboureur
Qui ne s'ennuy de labourer.

JENNETTE.

Je ne cesseray nuyct ne jour
De muser ne d'estudier
S'on y pourroit remédier;
Car il me touche de trop près.

THIBAULT.

Où allez-vous?

JENNETTE.

[I]cy a[u]près
Je reviendray en bien peu d'heure.

COLLART.

Dieu, que ceste femme demeure !
Elle ne faict que babiller
Çà et là : c'est pour forcener,
Par quoy j'ay tousjours besoing d'elle.
Ho! Pernette.

PERNETTE.

Qu'esse qui m'appelle ?

COLLART.

C'est moy mesme. Dont venez-vous ?

PERNETTE.

J'estoys allée querir des chous
En nostre courtil pour disner.

COLLART.

Dame, on ne peut de vous finer (1)
Fors quant il vous plaist.

PERNETTE.

En faut-il faire tant de plaist ?
Je n'estoyes pas en maulvais lieu.

COLLART.

Je ne le ditz pas, de par Dieu ;
Mais vous savez que je ne puis
Rien employer si je ne suis
Secouru de vous ; c'est raison
Que servy soyes en ma maison
De vous mieulx que d'une estrangière.

(1) Texte : finer de vous.

PERNETTE.

Le dyable ayt part en la manière.
Tousjours il ne faict que grongner :
Tousjours ne cesse de tousser,
Cracher, niphler, souffler, ronfler.
Bel despesche soit du vieillard !

COLLART.

Dea, m'amye, Dieu y ayt part.
Vous vous courroucez, ce me semble ;
Dieu nous a-il pas mis ensemble
Par juste et loyal mariage ?
Et, se je ne suis q'ung folastre
Et vous en la fleur de jeunesse,
Me debvez-vous montrer rudesse
Et reproucher mes accidens ?
Quant vous veinstes icy dedans,
Je n'euz de vous, pour tout potaige,
Que vingt livres en mariage ;
J'en eusse trouvé largement
Qui en eussent plus eu de (dix) cent.
On doibt trestout considerer ;
On n'en peult fors que mieulx valloir.

PERNETTE.

Je veulx bien mettre à nonchaloir
Voz accidens ; n'en doubtez point ;
Mais il y a ung aultre point
Qui me faict mourir de destresse.

COLLART.

Et quoy, ma très belle maistresse ?
Dea, si vous avez maladie
Ou quelque douleur, qu'on le dye ;
Car ung medecin bel et bon

Manderay querir.

PERNETTE.

Nenny, non.

COLLART.

Y a il nul en voysinaige
Qui vous a faict ou dict oultraige ?
J'en feray la pugnission
Tant qu'il souffira.

PERNETTE.

Nenny, non.

COLLART.

Et avez-vous faulte de rien ?
De boire ou menger ? je scay bien
Qu[e] on ne vous dist jamais non
De chose (qui soit) ceans.

PERNETTE.

Nenny, non.

COLLART.

Avez-vous faulte aucunement
De quelque bel habillement
Ou de tissus, de la façon
Qu'on porte à present (1) ?

PERNETTE.

Nenny, non.

COLLART.

Vous ay-je jamais menassée,
Bastue, ferue ou frappée,
Ne dire pis que vostre nom,
Quoy que vous fissiez.

(1) Texte : Qu'on les porte pour le present.

PERNETTE.

Nenny, non.

COLLART.

Dea, si vous avez sus le cueur
Melencolye ou rancueur (1),
Dictes le moy ; je y purvoyray.

PERNETTE.

Certes non feray.

COLLART.

Non ferez ?
Ce sont donc(ques) merveilleux labours
Esse point donc(ques) du jeu d'amours,
Ou que faistes journées petites.

PERNETTE.

Vous le dictes.
Ce n'est pas moy qui vous accuse.

COLLART.

Qui faict ce qu'il peult(, il) est excuse.
Car il convient qu'on se repose,
Quant on ne peult faire aultre chose.
Prenez le temps paciemment
Ainsi qu'il vient.

PERNETTE.

C'est maulgré moy,
Il m'en desplaist quant à ma part.

COLLART.

Vous avez bon temps d'aultre part.
De celluy mestier ne vous chaille.

PERNETTE.

Il n'y a bon temps qui rien vaille

(1) Texte : rancune.

Ne de quoy donnasse ung baston.

COLLART.

N'y pensez plus.

PERNETTE.

Il m'est bien force.
Je ne m[e] en sçauroy tenir.

COLLART.

Femme de bien doibt maintenir
Chasteté; la vertu est belle.

PERNETTE.

Soyt belle ou layde, j'en appelle;
Car j'ay le cueur en la besongne.
Je m'en voys filler ma quenoille,
Passer le temps sus ma commère.

COLLART.

Or allez; [et] se mon compère
Veult venir souper avec nous,
Si l'amenez avec[ques] vous,
Et nous ferons très bonne chère.

LE FONDEUR DE CLOCHES.

Ho, chaulderons vieilz, chauderons vieilz!
Or ça, ça, qui ne sçait manière
Trouver aujourd'huy de gaigner,
Et d'amasser et d'espargnier,
Il est tenu pour une beste.
J'ay science belle et honneste
Et prouffitable en plusieurs lieux.
Or escoutez, jeunes et vieulx,
Et entendez bien ma parolle.
Saichez que je viens d'une escolle
Où j'ay aprins mainte(s) science(s),

Dont en verrons l'experience
En ce pays, par mons, par vaulx,
Car j[e sç]ay de divers metaulx,
Comme d'or, d'argent ou d'acier,
Fondre cloche, s'il est mestier
Pour trouver maniere de vivre.
De fer, de layton et de cuivre,
Sçay faire de divers ouvrages,
Comme chaudièrez, poilles pour menaiges,
En la maison et residence.
Mais sur tous j'ay une science
Propice au pays où nous sommes ;
Je sçay bien refondre les hommes
Et affiner selon le temps ;
Car ung vieillard de quarante ans
Sçay retourner et mettre en aage
De vingt ans, habille et saige,
Bien besongnant du bas mestier.
S'il y a nul qui ait mestier
De moy, ceans me trouvera.

PERNETTE.

Ho, ma commère.

JENNETTE.

Qui esse là ?

PERNETTE.

Et ce suis-je ma cher[e] tenue.

JENNETTE.

Vous soyez la très bien venue,
Ma commère; quel vent vous maine ?
Ne comment avez prins la peine
De icy venir, par vostre foy ?

PERNETTE.

Je vous diroye je ne sçay quoy,
Moult voulentiers; mais c'est secret;
Me firay-je en vous?

JENNETTE.

Dieu le sçait.
Mais qu'esse (1) donc, belle commère?

PERNETTE.

J'ay une douleur si amère
Au cueur que j'en suis au mourir.

JENNETTE.

Ne vous pourroit-on secourir?
On doibt tout dire à ses amys
Et à ses amyes aussi.

PERNETTE.

Je n'ose dire.

JENNETTE.

Et qu'i a-il?

PERNETTE.

De mon mary, qui est si vieil
Que ne me faict ne froit ne chault (2).

JENNETTE.

De faire cela?

PERNETTE.

Ne luy chault;
Car sa vigueur est amortie.

JENNETTE.

Tout en ce point suis-je assortie;
Plus malheureuse ne fust oncque.

(1) Texte : qui.
(2) Texte : ne chault ne froict.

PERNETTE.

N'en fait-il nul semblant ?

JENNETTE.

Quelconque

PERNETTE.

Foy que doys à Dieu, ils ont (grant) tort.
Sistost qu'ilz sont couchés, il dort
Depuis le soir.

JENNETTE.

Jusque(s) au matin
Com(me) pourceaulx, par ma conscience.

PERNETTE.

C'est mal pensé de la besongne.

JENNETTE.

En vieillart matin (*sic*).
J'entens bien que vous voulez dire
Quel remède ?

PERNETTE.

A nostre matière?
Par mon âme, (je) ne say que dire.

JENNETTE.

Il est arrivé de nouveau
Ung mesgnen d'estrange pays,
Qui faict les gens tous esbahys
De la grant science qu'il sçayt,
Et tout le monde l'entent jà.

PERNETTE.

Que sçait-il faire ?

JENNETTE.

Quoy ? refondre
Les hommes qui ont trop vescu.

PERNETTE.

Par la Croix bieu, j'ay ung escu
Que je mettray à l'adventure.

JENNETTE.

Comment! il fault qu'on s'aventure;
Car telz qu'ilz sont, vous sçavez bien,
Qu'ilz ne nous vauldront jamais rien.
Je y empl[o]iray deux ducatz.

PERNETTE.

Il fault premier parler du cas,
A eulx pour sçavoir qu'ilz diront.

JENNETTE.

Voulentiers y consentiront,
Mais qu'on les saiche ung peu flater.

PERNETTE.

Or vous allez doncques haster;
Je m'en voys convertir le mien.

COLLART.

Mais dont venez-vous?

PERNETTE.

Dont je vien?
De proposer ung nouveau art.
Car, par ma foy, mon bel Collart,
Nous sommes sus une praticque
Très merveilleuse et ententicque,
Mais que y voulliez entendre.

COLLART.

Qu'esse?

PERNETTE.

Nous voulons entreprendre

De vous getter hors de vieillesse,
Et de retourner en jeunesse
Jusques en l'aage de vingt ans.

COLLART.

Je croy qu'on y perdra son temps
Et l'argent qu'on y despendroit.

PERNETTE.

Et, par mon serment, non feroit;
Le maistre est logé en la ville
Qui en a jà refondu (dix) mille,
Et retournent beaulx et plaisans.

COLLART.

S'il me debvoit couster cent frans,
Je vouldroye qu'il fut desjà faict.
Allons-y.

PERNETTE.

Bon besoing en avez,
Dieu mercy, car vous en avez
Quarante plus que moy.

JENNETTE.

Thibault, vous ne sçavez?

THIBAULT.

Et quoy?

JENNETTE.

Vous estes fort cassé et vieulx,
Il me semble qu'il vauldroit mieulx
Qu'on eust trouvé certain remede
De vous renouveller. Je vous (en) prie.

THIBAULT.

Mais comment ce pourroit-il faire?

JENNETTE.

Très bien, car je sçay le repaire
Où nous devons trouver l'ouvrier.

THIBAULT.

Il nous faudroit doncques refondre
D'une matière moult alluitée.

JENNETTE.

Rien, rien, mais de belle fondure;
Sur tous les aultres c'est le père.

THIBAULT.

Allons (donc).

JENNETTE.

Thibault, vostre compère,
Se veult mettre avec[ques] vous.

THIBAULT.

Hé Dieu, qu'il en a bien besoing,
Il a bien vingt ans plus que moy.

JENNETTE.

Il a beaucoup de temps;
En brief parler, il s'i doibt mettre.

THIBAULT.

Compère, allons veoir ce maistre.
Que vous semble de ceste affaire?
Que sçay-je? s'il se pourroit faire,
Oncques si bien ne nous advint;
De soixante ans tourner à vingt,
Ce seroit ung souverain bien.
Allons vers luy.

COLLART.

Je le veulx bien,

Et voyons un peu la fasson.

PERNETTE.

Il refondit hier un masson
De quarante ans ou de bien près;
Mais il le fist si jeune et frais
Que ses amis s'en sont seignez.

THIBAULT.

Dieu vous garde, maistre [fondeur]!

LE FONDEUR.

Vous soyez (le) bien venu, Seigneur.
Que voulez-vous dire de bon?

COLLART.

Estes-vous fourny de charbon
Et de vouge à l'avantaige;
Nous voulons retourner en l'aage,
De vingt ans, s'il se peult bien faire.

LE FONDEUR.

Il est fort à faire.

JENNETTE.

Nous vous voulons bien satisfaire,
Nostre maistre, car il nous touche.

LE FONDEUR.

Il n'est si vieil, soit borgne ou louche,
Que (je) ne face jeune à mon aise
Par la vertu de ma fournaise;
Ne s'i mette qui ne vouldra.

THIBAULT.

Or ça, combien nous coustera?
Et vous ferez bien la besongne.

LE FONDEUR.

Chascun cent escus.

COLLART.

C'est vergongne
De demander (à chascun) si grosse somme.

LE FONDEUR.

Cinquante escus pour [chascun] homme(1),
Ou je n'y mettray jà la main.

PERNETTE.

N'attendez pas jusqu'à demain,
Pour somme d'argent qu'il nous couste.

THIBAULT.

Nous sommes contens.

LE FONDEUR.

En bonne heure.
Mais il me fault premierement
Sçavoir le pourquoy et comment
Vos femmes y consentent,
Affin que, s'elles se repentent,
Qu'elles ne m'en demand[ass]ent rien.
Je croy qu'il vauldroit mieulx garder
Voz marys en l'aage qu'ilz sont.

PERNETTE.

Ha, rien, rien.

LE FONDEUR.

Que vous coustent-ils de costé vous,
Vieil, chanu, la barbe florye?
Vous demandez grande folye.
Vous les menez et pourmenez;
Par vous sont du tout gouvernez;

(1) Texte : pour l'homme.

Vous estes dames et maistresses ;
Quant vous voulez faire largesses ,
Leurs biens ne vous sont deffandus.

JENNETTE.

Pour Dieu, qu'ilz soyent reffondus
Pour les affiner ung petit.

LE FONDEUR.

Je les feray à vostre appétit ;
Mais ils me semblent bien ainsi.
D'où estes-vous ?

THIBAULT.

Nous sommes de la ville de devant nous ;
Tous deulx sommes nez et nourris
De la ville.

LE FONDEUR.

Et comment ne par quel raison
Les voulez-vous cy affiner ?
Par bieu , on ne sçauroit trouver
De plus fins d'icy (à) Vaulgirart.
Le capitaine Jean Peullart
N'en sçauroit finer de plus fins.

JENNETTE.

Saincte Marie , si feroit.

LE FONDEUR.

Quelle simplesse !
Je ne sçay à quoy vous tirez ;
Mais vous [vous] en repentirez ,
Avant qu'il soit jamès ung moys.

JENNETTE.

Ne vous en chaille.

LE FONDEUR.

Je m'en rapporte bien à vous.

COLLART.

Sus, sus, maistre, despeschez-vous,
Car nous y vouldrions dejà estre.

PERNETTE.

Refondez les tost, nostre maistre,
Et vienne qu'en peult advenir.

JENNETTE.

Jamais n'en pourroit mal venir.

LE FONDEUR.

C'est maulgré mes dentz.
Sus, de par Dieu, entrez dedans,
A celle fin qu'à moy ne tienne;
Mais le cueur ne me le dit pas. ..

THIBAULT.

Maistre, besongnez par compas,
Que nous n'y soyons confondus.

PERNETTE.

Par bieu, vous serez refondus,
Vieillars radocteurs que vous estes.

LE FONDEUR.

Or faictes à Dieu vostre requeste
Que je les vous rendes jeunes et saiges;
Car, ainsi comme ilz changent d'aage,
Ilz changeront de condition.

JENNETTE.

C'est tout ce que nous demandon,
Affin qu'ilz changent leurs manières.

LE FONDEUR.

Et s'il y avoit tant de matières,
En les fondant d'un cueur joyeulx,
Que pour ung homme en viennent deux,
Quant l'ouvraige dehors sera (1),
Que dictes-vous?

PERNETTE.

Tant mieulx vauldra;
Mais qu'ilz soyent bons laboureurs.
L'ung sera pour les jours ouvriers,
Et l'aultre pour les bonnes festes.

LE FONDEUR.

Puisque de si grand vouloir estes,
Affin qu'ils soyent plus fort rouges,
Il vous fauldroit mener les vouges
Et souffler à toute puissance.

JENNETTE.

Très voulentiers.

LE FONDEUR.

De ma naissance
Ne trouvay femmes si hastives;
Se sont les plus superlatives
Que soyent d'icy à Senlis.

PERNETTE.

Comment se portent noz marys?
Maistre, pensé[s] de nous respondre.

LE FONDEUR.

Ilz commencent très fort à fondre;
Je ne sçay quelle fin ilz feront.

(1) Texte : sera dehors.

JENNETTE,

Je cuide que (fort) s'eschaufferont,
Tant souffleray par cy endroit.

PERNETTE.

Le mien estoit tousjours si froit
Qui n'y avoit chaleur quelconques.

JENNETTE.

Se fondent-ilz, maistre?

LE FONDEUR.

Quoy doncques?
Vostre fonderie fort s'approche.
Soufflez, soufflez; nous aurons cloche,
Car la matière prent très bien.

PERNETTE.

Par mon âme, j'ay veu le mien,
Ce m'est advis, à mon semblant.

JENNETTE.

Mais que j'aye ung jeune gallant,
Il ne m'en chault, quoy qu'il me couste.

LE FONDEUR.

Avant qu'il soit la Penthecouste,
Elle est bien chaulde et soubdaine;
Vouldroit avoir fièvre quartaine
Avec le cueur bien marry,
Et elle eust son premier mary.
Mais il ne fault plus sonner mot.

PERNETTE.

Sus, esse faict?

LE FONDEUR.

Tantost, tantost.

Ayez ung peu [de] patience,
Et cuidez-vous que la science.
Se publie en si peu d'heure?

JENNETTE.

Il y a desjà plus d'une heure
Qu'il[z] sont dedans vostre fournaise.

LE FONDEUR.

(Je) sçay bien que feray à mon ayse
Pour mieulx contregarder le faict.
Se le vostre estoit contrefaict,
Boyteux, bossu, borgne ou louche,
Vous en seriés trop mal contente.

PERNETTE.

Il est trop cler.

LE FONDEUR.

Ung peu attendre;
Nous ferons bien nostre besongne.

JENNETTE.

On vous payera en beaulx ducatz;
Nous mesmes les avons en garde.

PERNETTE.

Esse faict, (maistre)?

LE FONDEUR.

Regardez icy:
La matière est presque coullée.
Soufflez encore une soufflée
Pour les coulourer à devis.

JENNETTE.

J'ay bien soufflé, ce m'est advis.
Dieu vueille que le mien soit (tout) fin.

PERNETTE.

Je demande le mien sanguin ;
Je n'ay cure d'un flegmatique.

JENNETTE.

Et je veulx le mien colloricque,
Hardy, motif et esveillé.

LE FONDEUR.

Ilz seront trop fins ;
Car, quant ilz sont d'estoffe fine,
Et les refondeurs les affine,
La matière les rent plus a gré [aigre ?].

JENNETTE.

Tant chascun sera plus alaigre.
Que vault ung homme, si n'est fin ?
On le tient pour ung babouin,
Ung homme simple comme (une) femme.
Il me faisoit estre homme et femme,
Tant estoit à la bonne foy.

PERNETTE.

Le mien se rapportoit à moy
De tout quant que je voulloye faire.

LE FONDEUR.

Vous trouverez tout le contraire
A ceste heure, se je ne faulx.

JENNETTE.

Je croy qu'ilz sont de gros metaulx,
Et de matière bien espesse.

LE FONDEUR.

Ilz estoyent durcis en vieillesse,
Qui m'a donné beaucoup de peine.

JENNETTE.

Je suis jà à la grosse alaine,
Par mon serment, tant ay soufflé.

LE FONDEUR.

Holà, ho, tout est formé.
Ilz ne sont borgnes ne camus.
Chantez Te Deum laudamus.
Voicy voz marys beaulx et gent.

JENNETTE.

Par mon serment ilz sont jolys;
Je ne vouldroye pour grant chose
Qu'il fust à faire.

LE FONDEUR.

Je supose
Que j'ai bien gaigné mon sallaire.
Mais qu'il ne vous vueille desplaire,
Chascun recongnoisse le sien.

JENNETTE.

Je cuide que voicy le mien.
Avez-vous point à nom Thibault?

THIBAULT.

Ouy vrayement, hardys et baus,
Qui estoyes dous et courtoys,
Et vous estes ma mesnagière.
Mais il fauldroit changer manière;
Je veulx gouverner à mon tour.

PERNETTE.

Mon amy, Dieu vous doint bonjour.
Estes-vous point maistre Collart?

COLLART.

Ouy vrayement, franc et gaillart,

Qui estoys doulx et courtoys.
Mais plus ne suis comme j'estoy(e)s;
Je vous garderay bien de rire.

PERNETTE.

Helas, commère, qu'esse à dire?
Mon mary est du tout changé.

JENNETTE.

Et le mien est si estrangé
Qui m'a jà menassé à battre.

THIBAULT.

Tenez, maistre, sans rien rabattre,
Voyla cinquante escus comptez
A vostre bon congié,
Nous sommes de vous bien contentés.

COLLART.

Nous vous commanderons à Dieu.

LE FONDEUR.

Allez à la garde de Dieu,
Messieurs, et mes jouvencelles (1).

JENNETTE.

Dieu, que noz marys sont rebelles
Devenuz et mal gracieulx.

PERNETTE.

Le mien est si mal gracieulx,
Que je ne luy ose respondre.

THIBAULT.

Puis que m'avez voulu refondre
Et changer ma complexion,
Car je seray seigneur et maistre,

(1) Texte : jouvenceaulx.

Or pensez bien de me remettre
Toutes les clefz de la maison.

JENNETTE.

Non feray.

THIBAULT.

Dictes-vous que non?
Ha, par la mort, si [le] ferez.

JENNETTE.

Pour Dieu, mercy (je vous requiers).

THIBAULT.

Compte rendez
Du mien de tout le temps passé,
Et, se vous m'avez cabassé,
Jusque(s) à la valeur d'ung denier,
Vous le comperrez.

COLLART.

Venez, damoyselle, rendre compte:
Car je veulx sçavoir combien monte
Mon ordinaire justement,
Jusque à ung denier.

PERNETTE.

Et comment?
Nous vous avons faict refondre:
Je m'y oppose, quant à moi.

COLLART.

Tais-toy; je monstreray de quoy,
Voicy vostre opposition.

PERNETTE.

Qu'esse à dire?

COLLART.

D'ung gros baston

Au millieu du dos bien assis.

PERNETTE.

Esse cela?

COLLART.

Voyre et bien pis.
Brief, vous passerez par là.

PERNETTE.

Hau, commère!

JENNETTE.

Qui esse là?

PERNETTE.

C'est moy; [la] malle fortunée.

JENNETTE.

Et comment?

PERNETTE.

(Ha) la malle journée
Quant nous feismes telle entreprise!

JENNETTE.

Bien follement fusmes mal conseillez,
Dont grandement nous est mescheu.

PERNETTE.

Commère, qui n'y pourvoyeroit,
Autant nous vauldroit estre à naistre.

JENNETTE.

Il fault retourner vers le maistre,
Et que tant vers luy fassion
Qu'il trouve manière et façon
De les remettre au premier aage.

PERNETTE.

J'ay encore ung beau ducat,
Qu'il aura, s'il y veult entendre.

JENNETTE.

Se je debvoyes bien despendre
Tous les plus beaulx tissus que j'aye,
Il fault que sa science essaye,
Et il nous le fault rappeler.

PERNETTE.

Mais que il y vueille travailler,
Nous luy payerons bien ses peines.

JENNETTE.

Maistre, nous sommes retournées;
Payer voulons nostre venue.

LE FONDEUR.

Vous soyez les très bien venues.
Qui vous amène par deçà?
Comment ce porte nostre faict?

PERNETTE.

Très mal, [monseigneur, en effect,]
Nous avons le cueur marrys
D'avoir refondu nos marys.
Le mien m'a jà voulu tuer.

JENNETTE.

Le mien m'a voulu ruer
Ung pot d'estain parmy la teste.

LE FONDEUR.

Dea, c'est commencement de feste.
Quant une femme est à son aise,
Elle est de nature maulvaise

S'elle ne le peult endurer.

PERNETTE.

Las, on doibt bien considerer
Qu'entre nous femmes par usaiges
Que nous ne sommes pas si saiges,
Comme(nt) il nous seroit de mestier.

LE FONDEUR.

Besoing n'aviez de ce mestier ;
Car vous aviez deux bons preudhommes.

PERNETTE.

Helas, monseigneur, perdus sommes,
Se n'y estendez vostre grace.

LE FONDEUR.

Que voulez-vous que je y face.
Commandez-moy, je suis tout vostre.

JENNETTE.

Nous voulons largement du nostre
Despendre, et qu'on treuve l'adresse
De les retourner en vieillesse.
Nous n'eusmes oncques telle joye.

LE FONDEUR.

Est-il vray ?

JENNETTE.

N'en faictes doubte ;
Car tout nous passoit par les mains.

LE FONDEUR.

Se vous venez de peu en moins,
Il ne s'en fault pas esbahir ;
Mais je ne vous vueil point mentir.

C'est que, ce (vous) donniez cent escus,
Je ne les refondroye jà plus.
Et aussi sçay bien qu'ilz diroyent
Que jamais n'y consentiroyent;
Car ce seroit grande follye.
Passez vostre melencolye
Le plus doulcement que pourrez.
Prenez patience et souffrez,
Puisque n'avez voulu rien croyre,
Et tout cela considerez.
Ne pensez plus au temps passé,
Mais à celuy qui est advenir.

JENNETTE.

Las, que pourrons-nous devenir;
Oncques n'eusmes douleur si grande.

PERNETTE.

Autant nous vauldroit estre mortes
Que de languir en tel(le) destresse.

JENNETTE.

Las nous ne serons plus maistresses.
Dea, bien je me ose vanter;
Plus n'aurons joye ne lyesses,
Mais douleurs grand(e)s et vehementes.

LE FONDEUR.

Dea, ne soyez deplaisantes.
Les hommes ont telle puissance
Que tous leur rendent obeissance;
Gouverner doibvent par raison.
Allez chascun en voz mayson,
Et laissez en paix ces mestiers.
Entre voz aultres mesnagiers
Maintenez-vous en voz esbatz

Pour eviter aultres perilz,
Et [bien] vous gardez haut et bas
De refondre voz bons marys.

FINIS.

Cy fine la Farce des Femmes
qui font refondre
leurs marys.





FARCE NOUVELLE

ET FORT JOYEUSE

DU PECT

A quatre personnages, c'est assavoir

HUBERT — LE JUGE
LA FEMME — ET LE PROCUREUR

HUBERT *commence.*


ehannette!

LA FEMME.

Hubert!

HUBERT.

Esse-tout?
Est-il point heure de disner?

LA FEMME.

Attendez.

HUBERT.

Tout le sang me boult.
Jehannette!

[LA FEMME.

Hubert!

HUBERT.]

Esse-tout?
Est-il point heure de disner?

LA FEMME.

Aydez-moi [donc] à destourner
Ce fardeau, pour la table mettre.

HUBERT.

Sus donc! O que ay-je ouy sonner?

LA FEMME.

Je ne sçay. Peult-estre
De vous baisser une esguillette
Est rompue, ou quelque lasset.

HUBERT.

Par le sang de bieu, c'est ung pet.
Je ne scay dont il peut venir.

LA FEMME.

Vous me feriez bien deviner
Qui l'a faict.

HUBERT.

Vous.

LA FEMME.

Il n'en est rien.

HUBERT.

Par le sang (de) bieu, je le sçay bien.
Bon gré en ayt sainct Roytellet

LA FEMME.

Qui premier l'a sentu l'a faict.
Je n'en ay faict ne sentu nulz.

HUBERT.

Non vous.

LA FEMME.

Et qui donc?

HUBERT.

Vostre culs.

Prenez qu'il vous soit eschappé.

LA FEMME.

Que au gibet soit celuy bouté
Celuy qui fist pect, ne demy,
Ne qui l'a veu ne apperceu,
Ny sentu en quelque manière.

HUBERT.

Aussi venoit-il par derriere;
Tu n'avois garde de le veoir.

LA FEMME.

Il est des gens fort à servir;
Or c'est qu'il en peult de cela.

HUBERT.

Toutesfoys il passe par là,
Et si l'ay doulcement senty.

LA FEMME.

Parbieu, vous en avez menty,
Puisqu'il fault tant de langaige,
Car je suis de meilleur lignaige
Et plus nette que vous ne dictes.

HUBERT.

Parbieu, vous le feistes
Le pect, saichez.

LA FEMME.

Je vous le nye.

HUBERT.

Comment! son cul elle regnie.

LA FEMME.

Tu diras ce que tu vouldras,
Mais par bieu tu l'amenderas

Le deshonneur par justice.
Tu ne me tiendras pas si nice
Que je doibve endurer (de) cela.

LE PROCUREUR.

J'entends ; ung differend il a
Entre ces gens ; il fault sçavoir
Se gaignage y pourroye avoir
En leur debast.

LA FEMME.

Je soye morte,
Ou que le diable m'emporte,
Se jamais [un] jour de ta vie
Tu feis plus grande follie,
Puisqu'il fault que je t'advise.

HUBERT.

Se je te faictz citer d'office,
Le pect sera bien debattu.

LA FEMME.

Et par qui le prouveras-tu ?

HUBERT.

Je m'en croiray en ton serement.

LA FEMME.

Bref, je entreray en jugement,
Affin que j'en aye justice.

HUBERT.

Et pleust à Dieu que je t'y tinsse,
Pour voir quelle honte je te feroys.

LA FEMME.

Et de quoy ?

HUBERT.

Et quant je diray
Que tu as faict ung si gros pect.

LA FEMME.

Et je diray que tu l'as faict,
(Et) en feray (grant) serment au majeur.

HUBERT.

Que n'y a-il (icy) un procureur?
Il sçauroit le faict advenir.

LA FEMME.

Et pleust à Dieu qu'il fust (jà) venu.

LE PROCUREUR.

Il est grant temps de me monstrer.
Çà, qui veult en procès entrer
Se vienne vers moy droicte voye.

LA FEMME.

A! Monsieur, je vous queroye,
Puis que (vous) sçavés que ce faict monte.

HUBERT.

Et, (Monsieur,) que je vous compte mon cas.

LA FEMME.

Et parlez à moy, s'il vous plaist.

LE PROCUREUR.

A! voluntiers; dictes que c'est.
Que l'un commence.

HUBERT.

Je me plains.

LA FEMME.

Aussi fais-je, par ces deux mains.

LE PROCUREUR.

Et de quoy?

LA FEMME.

(Et) entendez (à) moy, sire.

LE PROCUREUR.

Je croy que vous me bavez.

HUBERT.

Pour quelque cause...

LE PROCUREUR.

Vous ne sçavez
Dire l'ung pour l'autre vostre faict.

HUBERT.

Il est vray que ma femme a faict...

LA FEMME.

Non est; vous en avez menty.

LE PROCUREUR.

Laissez-le dire,
Et puis après je vous orray.
L'ung et l'autre bien serviray.

LA FEMME.

Se sera faict d'ung homme saige.

HUBERT.

Sire, nous avons en mesnaige,
Ma femme et moi, ung differend,
Sans plus, pour ung peu de vend
Que j'ay sentu, dont m'en desplaist.

LE PROCUREUR.

Tous deux ensemble.

HUBERT.

C'est ung pet.

Saichez, sire, et machez le cas.

LE PROCUREUR.

Dont vient-il?

LA FEMME.

Mon mary l'a faict.

LE PROCUREUR.

Et quelle chose esse?

HUBERT.

C'est ung pet.

LE PROCUREUR.

Dont vient-il?

LA FEMME.

Mon mary l'a faict.

HUBERT.

Il vient d'elle.

LA FEMME.

Et par bieu, non faict.

LE PROCUREUR.

Et quelle chose esse?

HUBERT.

C'est ung pet.
Sachez, sire, et machez le cas.

LE PROCUREUR.

Il fauldroit bien des advocatz
Pour la matière disputer.
Sa, femme, vueillez moy compter
En ce lieu (i)cy, secretement,
La façon, manière et comment
Le cas est advenu.

LA FEMME.

Ha, monsieur, je n'oseroye;
Tout le monde s'en moquera.

LE PROCUREUR.

Jamais homme ne le sçaura;
Tousjours secret je le tiendray.
Comment fusse-se?

LA FEMME.

Je vous le diray:
En chargeant ung fardeau de draps,
Mon mary si fort me hasta,
Je me baissay ung peu trop bas;
Adonc quelque chose m'eschapa
Se Dieu me garde de péril.

LE PROCUREUR.

Et vostre mary vous dist-il
Que chargissiez le fais adonc?

LA FEMME.

Ouy, certes.

LE PROCUREUR.

Il a tort donc.
Car c'est peine extraordinaire;
Si tost qu'on plaide à l'ordinaire
Tous tels cas ilz sont condampnez.

LA FEMME.

Se ma querelle (bien) soustenez,
Je le vous mettray (*sic*) sans faille.

LE PROCUREUR.

Or taisez-vous, et ne vous chaille,
Et ne dites motz ne demys.

Or ça, après, vous, mon amys,
Dictes verité, par vostre ame.

HUBERT.

Sire, il est vray que ma femme
Fist vramy (*sic*) ung pet
Auprès de moy : dont j'eus si peur
Que encores le cul me hallette.
Et moy, qui veulx ma maison nette,
Sans y souffrir aucune ordure,
Je vueil qu'il (me) répare l'injure,
Que m'a faict[e] en ma maison.
Voilà tout.

LE PROCUREUR.

Vous avez raison.
Quoy que le cas advient souvent,
S'elle a lasché icelluy vent,
Supposez que à vous soit donnée,
Bref elle en sera condampnée,
Comme en pourrez veoir l'affaire.

HUBERT.

Et parlez (bien) à monsieur le maire
Pour moy; vous aurez au surplus
Demy escus.

LE PROCUREUR.

N'en parlons plus;
Allons parfaire nostre faict.

LE FEMME.

(Et) dictes que c'est luy qui l'a faict,
Pour Dieu, sire.

LE PROCUREUR.

Or paix de cecy;

Tenez-vous là, et vous aussi,
Et vous orrez que ce sera.
A Monsieur *bona vita.*

LE JUGE.

Vous soyez les bienvenus tous;
Çà, messieurs, que dictes-vous?

LA FEMME.

Ha! monsieur saint Nicolas,
Soyez moy (à) ce jour secourable.

LE PROCUREUR.

Et taisez-vous, de par le dyable!
Le cas est tel comme il appert.
Comment est vostre nom?

HUBERT.

(J'ay nom) Hubert.

LA FEMME.

Et moy Jehannette Huberte,
A (la) cause de mon mary.

LE PROCUREUR.

Merde!
Taisez-vous, bon gré sainct Remy!
Voicy Hubert qui dict ainsi:
Que lui, estant dans sa maison,
A tort, sans cause et sans raison,
Lui qui desire d'estre en paix...

LA FEMME.

Ce fust par le nez [lever?] trop grant fais.

HUBERT.

(Non, non,) il n'en est rien.

LE PROCUREUR.

Ne sonnez mot.

LE JUGE.

Abregez-vous, procureur, tost.

LE PROCUREUR.

Hubert dit qu'il ouyt ung pet.

HUBERT.

Ne vous desplaise, Monsieur.

LE PROCUREUR.

Paix, Hubert.

LE JUGE.

Parlez, procureur.

LE PROCUREUR.

Hubert s'en (com)plaint formellement;
Car il vint si subtilement,
Qu'il en tressaillit de grand peur.
Secondement, dit que l'odeur
Luy empuentit sa maison,
Et si luy dit que par raison
Il n'apartient point à sa femme
De jeter quelque ordure infame
En la maison de son mary.

LE JUGE.

Que dit Jehannette sur cecy?

LE PROCUREUR.

Elle dit touchant au parfait
Que, se ainsi advenu estoit,
Toute la charge en donneroit
A son mary.

LE JUGE.

Voire ; et comment ?

LE PROCUREUR.

Pource que, au commandement
De son mary, ung fais leva,
Parquoy le vent qui se leva
Vint par peine extraordinaire.

HUBERT.

Il n'en est rien.

LE PROCUREUR.

Vueillez vous taire.

LA FEMME.

Si est que le (grant) diable y ait part.

LE JUGE.

Entre vous tirez-vous à part,
Et vostre sentence attendez.
Procureur, ung peu entendez :
Comment ferons-nous ?

LE PROCUREUR.

(Sire,) c'est raison
De non souffrir en sa maison
Par aultruy faire aucune ordure.

LE JUGE.

Et si faut-il que l'homme endure
Toute l'odeur et puanteur
De sa femme.

LE PROCUREUR.

Dea, monsieur,
Hubert [ne a] nulle doubtance
Que ce n'est que une (mesme) substance

De eulx deux ; il entend bien cecy.
Mais s'(i) elle a peté ou vecy,
D'y avoir part il s'i oppose.

LE JUGE.

Puis que c'est une mesme chose,
Hubert doit entendre et sçavoir
Qu'en tout il doit sa part avoir.
Quant il la print, il la print toute.

LE PROCUREUR.

Voicy qu'en sa deffence il boute :
Il dit qu'il n'est prouvé de nul
Que jamais espousa le cul
De sa femme ; si mect en effect
Que, si le cul ordu[r]e faict,
Avoir n'y doibt, comme(nt) il appert,
Quelque part.

LE JUGE.

Venez ça, Hubert.
Levez la main, et vous aussi.
N'espousaste-vous ceste cy
Et prise alors tout[e] pour femme?

HUBERT.

Nenny, sire, par mon baptesme ;
Je ne l'espousay, ne pris lors
En mariage que son corps ;
Mais d'espouser son cul, arriere !

LE JUGE.

Et s'elle eust esté sans derriere
L'eussiez-vous prinse ?

HUBERT.

Je ne sçay.

LA FEMME.

Monsieur, je vous prouveray
Que, si tost que fuz espousée,
Toute la premiere journée
Que avecques luy je fus couchée,
Ou toute vive on me despièce,
Mon cul fut la premiere pièce
Par ou il me print, somme toute.

HUBERT.

Aussi n'y veoit-on goutte.
Croy que, s'il eust esté jour,
J'eusse bien tourné à l'entour
Avant que t'avoir prins par là.

LE JUGE.

Il suffit. Cà, boutez-vous là.
Puisque le cul qui fit le pet
Est vostre, il fault que l'ayez faict;
Cela est tout cler et notoire.
Ce qu'il brasse il le fault boire;
Et si fault (pour), en fin de procès,
Que de l'avoir fait congnoissés.
C'est ma sentence.

HUBERT.

Je m'y oppose.

LE JUGE.

N'esse pas une mesme chose
Que la femme et son mary?
Entendez-vous[, Hubert]?

HUBERT.

Ouy.

LE JUGE.

Des biens que Dieu vous a espars,
Chascun en doibt avoir sa part;
Ne faict pas?

HUBERT.

Il est verité.

LE JUGE.

Si l'homme est en mendicité,
La femme ne l'ayde-elle pas?

HUBERT.

Ouy, sire.

LA FEMME.

Et aussy d'aultre cas.

LE JUGE.

Si vous avez rien qu'il luy faille,
Et elle en veult?

HUBERT.

Je luy en baille
Quant elle en a necessité.

LE JUGE.

Et, si elle a peté ou vescy,
Ou que du cul luy soit sorty
Ung peu de vent, vous, son mary,
Nous voulez-vous cy faire accroire
Que vostre part n'en debvez boyre,
Soyt en secret ou en commun?
S'il est sorty du cul de l'ung,
Quoy que le pied ou main n'y touche,
S'il entre au nez ou à la bouche
De l'autre, par ma conscience,

Prendre le fault en patience.

LE PROCUREUR.

Hubert, mon amy, congnoissez
Que le pet dont plaidez
L'avoir fait sans quelque deffaut.

HUBERT.

Par mon créateur...

LE PROCUREUR.

Dieu, il le fault,
Supposé que pas ne le feistes.

HUBERT.

Or, se je le feis,
Je prends sur Dieu et sur mon ame
Que ce fut par le cul (de) ma femme,
Car il ne sortit pas du myen.

LA FEMME.

Tu, par sainct Jean, vous deistes bien.

HUBERT.

Et faictz tes fiebvres quartaines.

LE JUGE.

Vous certifiez que l'alayne
Est en effect
Le pect que plaidoye l'avez faict,
Et en confessez la manière?

HUBERT.

Ouy bien, moyennant son derrière.
Regardez comment (vous) ordonnez.

LE JUGE.

J'ordonne que tous mariez
Qui doresnavant pectz feront,

Tous ensemble les bevront
Et partiront esgallement
A portion du sentement;
Se l'ung en destourne la face,
L'autre lui dira : prou vous face.
Faictes tost la sentence escripre.

LA FEMME.

A ! monsieur, Dieu vous le myre !
Voilà bien jugé, sur mon ame.

HUBERT.

Voir[e] à ton profit, ma femme;
Mais du myen, Dieu sçait comment.

LE JUGE.

Que dictes-vous?

HUBERT.

Certainement.
Je dictz que c'est jugé à droict
Et bien entendu selon droict.

LE JUGE.

Accordez les nez et les culz
Ensemble à tous sentemens.
Seigneurs, qui estes ici presens,
Prenez en gré le jugement.

FINIS.



FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE

DES FEMMES

Qui demandent les arrerages de leurs maris
et les font obliger par nisi

A cinq personnages, c'est assavoir

LE MARY
LA DAME
LA CHAMBRIÈRE
LE SERGENT
ET LE VOYSIN

LE MARI *commence une chanson à plaisir.*

J'ay fait amye nouvellement
Qui porte un assez beau maintient;
Elle m'ayme parfaitement.
J'ay faict amye nouvellement.
Son petit cas tout bellement,
Le mieulx que je peus, j'entretient.
J'ay faict amye nouvellement
Qui porte un assez beau maintient.

LA DAME.

Ne te le disois-je pas bien
Qu'il ne te tiendroit point promesse?

LA CHAMBRIÈRE.

Quantes fois il a rendu?

LA DAME.

Rien.
Ne te le disois-je pas bien?

LA CHAMBRIÈRE.

Il est plus parjure qu'un chien.
Et, mon doulx Sauveur, quel homme esse?

LA DAME.

Ne te le disois-je pas bien,
Qu'il ne te tiendroit point promesse?
Je te pry, faisons luy finesse,
En nom de la saincte bonté.

LA CHAMBRIÈRE.

C'est un homme trop eshonté;
Il ne fait doubte de plaider.
Je feray tant, pour vous ayder,
Qu'il se viendra renger des noz.
Faictes luy citer *contra nos*,
Et vous le ferez plus honteux,
Plus esbahy, plus marmiteux,
Qu'i[l] fust oncques jour de sa vie.

LA DAME.

Collette, je n'ay nulle envie
D'aller plaider en court d'eglise.

LA CHAMBRIÈRE.

Et pourquoy?

LA DAME.

Ilz ont une guise,
Autant au soir comme au matin,
Qu'il ne parlent rien que latin,
Où je n'entendz pas une goute.

LA CHAMBRIÈRE.

A bien dire, cela degoute.
Neanmoins qu'il soient gens de bien;
Mais au jeu où l'on n'entent rien,
Les femmes n'y sçavent que mordre.
En court laye il y a plus d'ordre;
Je le dis sans blasmer nul[luy],
Il fault qu[e] il soit assailly.
Ne portez-vous pas sa cedulle?

LA DAME.

Ouy dea.

LA CHAMBRIÈRE.

Or bien, sans faulte nulle,
Vous le debvez faire adjourner
A demain, sans plus séjourner.
Fermement tenez bonne mine,
Et qu'il recognoisse son signe;
C'est une suite rigoureuse.

LA DAME.

Et tant une femme est heureuse
D'avoir mary selon sa sorte.

LA CHAMBRIÈRE.

Elle est reputée plus forte.

LA DAME.

Du mien je n'ay ne bien ne joye.
Mais le senglent pis que je voye
Je n'oses en son lieu commettre.

LA CHAMBRIÈRE.

Par ma foy, j'ay servi un maistre
Qui [le] faisoit tousjours sans cesse,
Puis à moy, puis à ma maistresse,

Baiser, acoller à desir.

LA DAME.

Helas ! c'estoit un grand plaisir.

LA CHAMBRIÈRE.

Quand (il) venoit, du premier assault
Il me faisoit monter en hault,
Et puis s'esbatoit à loysir.

LA DAME.

Helas ! c'estoit un beau plaisir.

LA CHAMBRIÈRE.

Mais, tant la sceut-il faire paindre,
Je ne l'ouys oncques plaindre.
Rien ne prenoit à desplaisir.

LA DAME.

Helas ! tant c'est un grand plaisir.
Du mien je (ne) luy donne reproche ;
Quand il fault que vers moy s'aproche,
Par ma foy je l'ose bien dire,
Il luy semble que l'en lui tire
Faucille du cul tous les coups.
J'en suis au mourir.

LA CHAMBRIÈRE.

Dictes-vous ?

LA DAME.

Et s'il convient que je me serre
Près de luy, il me fait la guerre,
Et me donne plus de cent coups.
J'en suis au mourir.

LA CHAMBRIÈRE.

Dictes-vous ?

LA DAME.

Il m'est procedé une toux
Par un vent qui me serre et lance,
Et puis me prent une faillance.
Je ne sens point mon amarris.

LA CHAMBRIÈRE.

Tant est-il de mauvais maris!

LA DAME.

Mais que dictes-vous d'un tel homme.
C'est, comme esse qu'on le nomme,
Un monsieur si terrible sire.

LA CHAMBRIÈRE.

Je sçay bien que vous voulez dire.
C'est un tres honneste seigneur.

LA DAME.

Je crois que c'est un bon payeur,
A le veoir marcher par la voye.

LA CHAMBRIÈRE.

Il ne luy chault à qui il paye,
Mais qu'ilz soient quitz.

LA DAME.

Midieux, non.
Ce n'est point une morte paye;
Il ne luy chault à qui il paye.

LA CHAMBRIÈRE.

Ha, quel bon payeur, saincte Avoye!

LA DAME.

Au moins en a-il le renom.

LA CHAMBRIÈRE.

Il ne luy chault à qui il paye,
Mais qu'il soit quite.

LA DAME.

Midieulx, non.
Laisson cela et revenon
A nostre homme ; le cas me touche.
Faison luy un tas d'escarmouche.
Qui pourra sergent recouvrer?

LA CHAMBRIÈRE.

Il est bien besoing de y ouvrer
Et le poursuyvre chauldement.

LA DAME.

Oncques puis nostre apoinctement,
Par ma foy, je n'euz bien ne ayse.

LE SERGENT.

Dieu soit ceans ; ne vous desplaise,
J'entre privément.

LA DAME.

Dieu vous gard,
Je ne vy huy qui tant me (des)plaise.

LE SERGENT.

Dieu soit céans, ne vous desplaise.
Voicy très beau lieu, par sainct Blaise.

LA CHAMBRIÈRE.

C'est mon, et un très beau regard.

LE SERGENT.

J'entre privément

LA DAME.

Dieu vous gard.

Bien soyez venu ceste part.
J'ay grandement de vous affaire.
Fustes vous pas présent à faire
Nostre appoinctement tout conclus?

LE SERGENT.

Nennin, il ne m'en souvient plus.

LA DAME.

Bien peu s'en fault que je n'enrages.
C'est pour cinq années d'arrérages,
Que mon bon mary me devoit
Du tribut, que promis m'avoit.
Il vous en fict tant de soupplects.

LE SERGENT.

A ouy dea, j'en fis les exploictz.
De cela j'en suis souvenant.
Car ce fut par tel convenant
Que vous eustes de luy pitié
Et fust quicte pour la moitié
Par tel si qu'il devoit songer
Tant jours ouvrables que les festes.

LA CHAMBRIÈRE.

Je prens sur ma foy, vous y estes.
C'est bien recordé le marché.
Je vous ay tant de foys cherché,
Pour avoir conseil sur ce pas.

LE SERGENT.

Et comment cela? n'a-il pas
Satisfait en lieu et temps?

LA DAME.

Ce fut autant de temps perdu.
Que j'en ays la fin, somme toute.

LE SERGENT.

A-il rien fait?

LA DAME.

Pas une goute.

LE SERGENT.

De cela je m'esbahis fort.
Or dictes, que je vous escoute,
A-il rien fait?

LA DAME.

Pas une goute.
Se j'en approche, il me déboute.

LA CHAMBRIÈRE.

Je vous prometz qu'il a grand tort.

LE SERGENT.

A-il rien fait?

LA DAME.

Pas une goute.

LE SERGENT.

De cela je m'esbahis fort.

LA DAME.

Je ne doubte plus que la mort
Sans cause et sans ocasion.

LA CHAMBRIÈRE.

Monsieur, faictes luy raison;
Il luy a fait beaucoup d'excès.

LE SERGENT.

De les tenir en long procès,
Ce luy seroit un trop grand soin.

LA DAME.

Hélas ! moy je n'ay pas besoing
D'atendre, ce(la) me feroit gref.

LA CHAMBRIÈRE.

Mais, se vous preniez un bref
Tel que fist ma bonne voysine.

LE SERGENT.

Quel?

LA CHAMBRIÈRE.

De nouvelle dessaisine.
Ressasie serois sur ce pas.

LE SERGENT.

Ce bref là ne gist pas au cas,
Ainsi que dire ay ouy.

LA CHAMBRIÈRE.

Pourquoy ?

LE SERGENT.

Et n'en a pas jouy
Un seul jour la derniere année.
C'est de quoy elle est si tencée;
Cela en rien ne la soulage.

LA DAME.

Si je mettoye un plege gage (1).

LE SERGENT.

Il est, j'en ay bien memoire,
Propri[e]taire et possessoire ;
Mais il demourroit tout confus
Se une femme n'estoit dessus,
Joinct d[e] estre mis à l'acul ;

(1) Texte : gage plege.

Et puis luy avoir sus le cul
Vostre clame. Sans fiction,
Gardez vostre possession.
Par après nul Sanson hardy
Tant soit[-il] fol ou estourdy
Qui vous os(s)ast desposseder.
Il ne vous fauldra point plaider,
S'il ne vient aucun qui s'oppose.

LA CHAMBRIÈRE.

Sur ma foy, velà bonne chose.

LA DAME.

Par rigueur [vous] ne l'aurez point.

LA CHAMBRIÈRE.

Enseignez-luy quelque bon tour.

LE SERGENT.

Il le fault avoir par amour.

LA DAME.

Pourchassez donc [ques] cest affaire.

LE SERGENT.

Je m'y en vois; en ceste affaire,
J'ay vostre cas recommandé.

LE MARY *et* LE VOYSIN *entrent en chantant.*

Celle qui m'a demandé, etc.

LE MARY.

Jamais ne l'abandonneray,
Fust-elle cent fois plus haultaine.

LE VOYSIN.

Je la laisserois.

LE MARY.

Non feray ;
Jamais ne l'abandonneray.

LE VOYSIN.

La raison ?

LE MARY.

Je la vous diray.
J'ay plaisir à luy faire peine.
Jamais ne l'habandonneray,
Fust-elle cent foys plus haultaine.

LE VOYSIN.

Vous vous pleignez de teste seigne.
Je ne faictz doubte, par mon ame,
Qu'il n'est point de meilleure femme
Au monde.

LE MARY.

Bien je vous en croys.

LE VOYSIN.

Je le dys la premiere foys
Que vous appointactes à elle.

LE MARY.

Que fist-el, la bonne fumelle ?

LE VOYSIN.

El vous quicta pour peu de chose,
Et, aussi comme je suppose,
Vous en avez fait votre effect.

LE MARY.

En bonne foy, je n'ay rien fait ;
Il fault bien qu'elle ayt patience.

LE VOYSIN.

Craignez-vous point vostre conscience?
Vous rendrez compte et reliqua;
Car Dieu mariage applicqua
Pour à l'un et (à) l'autre complaire.

LE MARY.

Si vous ne me voulez desplaire,
Ne m'en venez plus tant prescher.
Quand je m'en vouldray empescher,
Je tiens la clef et le moyen
Par lequel j'en cheviray bien.

LE VOYSIN.

Elle vous en fait action.

LE MARY.

[Et] je luy feray cession.
Esse pas le dernier reffuge?

LE VOYSIN.

Sainct Jehan, je ne scay se le juge
Vous vouldra à ce recevoir.

LE MARY.

Pourquoy non?

LE VOYSIN.

Vous devez sçavoir,
Quand cession est prétendue
Pour une debte qui est deue,
Se la debte est privilegée,
La matière est bien abregée,
Et s'en va comme une chandelle,
Ou quand on y voit la cautelle,
Aussi qu'elle est au cas présent.

LE SERGENT.

Puis que je vous trouve présent,
C'est force que je m'appareille
De vous dire un mot à l'oreille,
Et n'en desplaise à votre bende.

LE MARY.

Dictes tout hault que je l'entende.
Je le sçay bien ; c'est ma dame.

LE SERGENT.

Je le croy bien, c'est vostre femme
Qui m'a prié vous adjourner
A demain sans plus retourner,
Et là vous orrés son libelle.

LE MARY.

Oho, je voys parler à elle.
Voysin, allons-y, vous et moi,
Et je vous prometz [sur] ma foy
De bien parler à son sibi.

LE SERGENT.

Elle est clere comme un ruby :
C'est dommage qu'el(le) n'est troublée.

LE VOYSIN.

Se elle estoit plus souvent houblée,
Elle (re)luyroit comme une ymage.
O mon voysin, monstrez-vous sage,
Et, se conscience vous remort,
Cognoissez que vous avez tort.
Dolent serois amèrement.

LE MARY.

Avoir tort, j'ay tort voyrement.

Aussi je ne suis pas si fol (1)
De luy toucher, vertu sainct Pol.
Mais je crois qu'elle aura grant joie,
Quand il fauldra qu'elle me voye.
Certes je vous aymeroy bien
Si vous povez trouver moyen
Que j'aye acord avec elle.
Je la voy. Dieu vous gard, ma belle;
Vers vous je viens, par grand aceptz,
Affin d'eviter à procès.
Vous me aurez donc pour excusé.

LA DAME.

Hélas, tant vous estes rusé,
Si vous [vous] mocquez, si le dictes.

LE MARY.

La raison veult que je m'aquites;
Aussi c'est mon intention.

LA CHAMBRIÈRE.

Tant vela bonne invention;
Il est plain de grand charité.

LE SERGENT.

Vrayement il vous (a) dit verité.
C'est pour cela que je l'amaine (2).

LA DAME.

Je vous remercie de la peine
Que vous prenez; mais je sçay bien
Qu'il ne s'aquitera de rien.
Lisez : Promettre et rien tenir.

(1) Texte : sot.
(2) Texte : ayme.

LE VOYSIN.

La fièvre la puisse tenir
Si vous n'estes tous deux contens !

LE MARY.

Voicy le karesme et bon temps
Que avec vous me vueil resjouyr.

LA DAME.

Sainct Jehan, Dieu vous en vueille ouïr.

LE VOYSIN.

Il sera plus doux que miel.

LA CHAMBRIÈRE.

Ma dame n'a point de fiel :
On la peult de peu contenter.

LE VOYSIN.

Esse à toy de t'en dementer
Du discord de l'homme et (de) la femme ?

LE MARY.

Il est temps de nous esventer.

LE VOYSIN.

Esse à toi de te dementer ?

LA DAME.

Allons l'un l'autre contenter,
Nous n'y (1) pourrons avoir [de] blasme.

LE VOYSIN.

Esse à toy de te dementer
Du discord de l'homme et (de) la femme ?

LA CHAMBRIÈRE.

Et qu'esse qu'il te fault, infame ?
Je parleray.

(1) Texte : N'y nous.

LE VOYSIN.

Tu mentiras.

LA CHAMBRIÈRE.

Tu te tairas.

LE VOYSIN.

Si feras-tu.

LA CHAMBRIÈRE.

Sainct Jehan, tu t'en repentiras.
Je parleray.

LE VOYSIN.

Tu mentiras.

LA CHAMBRIÈRE.

Regarde bien que tu feras.

LE VOYSIN.

Et aussi pourquoy me bas-tu?

LA CHAMBRIÈRE.

Je parleray.

LE VOYSIN.

Tu mentiras.

LA CHAMBRIÈRE.

Tu te tairas.

LE VOYSIN.

Si feras[-tu].

LE SERGENT.

Le tout ne vaut pas ung festu.
Ils [se] sont ensemble remis.
Fol est qui se mesle d'amis
Et d'enfans: c'est abusion;

A gens de bien n'est point promis.
Fol est qui se mesle d'amis.

LE VOYSIN.

Allons après ; c'est le loup pris ;
C'est pour toute conclusion.

LA CHAMBRIÈRE.

Fol est qui se mesle d'amis
Et d'enfans ; c'est abusion.

LE SERGENT.

Pour oster la d[i]vision,
Chantons une chanson ensemble.

LE VOYSIN.

C'est le meilleur, comme il me semble.

FIN.

NOTA. — Cette pièce se trouve, avec des différences considérables, dans le *Recueil de plusieurs farces tant anciennes que modernes*, Paris, Nicolas Rousset, 1612, in-12. Ce recueil a été reproduit, vers l'année 1800, par les soins de Caron.





FARCE NOUVELLE
D'UNG MARY JALOUX

Qui veult esprouver sa femme

A quatre personnages, c'est assavoir

COLINET
LA TANTE
LE MARY
ET SA FEMME

COLINET *commence, et est habillé en badin.*

Par le sang bieu, quand je m'advise,
Je ne vouldrois pas estre mort;
Car je sçay bien, s'il vient au fort,
Que je seray homme notable,
Ou seneschal, ou connestable,
Ou gouverneur d'ung grant pays.

Puis LA TANTE *commence, qui est abillée en femme de village.*

Et puis, Colinet, mon doulx filz,
Comment va, mon très cher enfant?
Je vous cuydoie avoir perdu.

COLINET.

Perdu, voire, c'est bien perdu.
Je serois en brief temps pourveu

Se nully ne m'osast desdire ;
On me puist damner ou mauldire
Se je n'estois pape de Romme.

LA TANTE.

En vous n'auroit rien à redire,
Se nul n'y povoit contredire ;
Vous tiendriez estat...

COLINET.

Comme ung homme
Qui par son povoir tout consomme
Et fait du rumina grobis.
Vous auriez escus par grant somme,
Je le vous prometz par sainct Cosme,
Et de bien fringotieux habitz.

LA TANTE.

Je dirois : Arriere, pain bis!

COLINET.

Se feriez, par Nostre-Dame,
Et seroient les genoulx fourbis,
Que vous avez euz encourbis,
A vous faire honneur.

LA TANTE.

Sus mon ame,
Autant qu'a homme du royaulme
Vous appartient bien tel honneur.

COLINET.

Une fois seray grand seigneur.
Je l'ay songé, par Nostre-Dame ;
Je sçay du latin pleine game,
Et suis hardy comme ung gendarme.
N'esse riens ?

LA TANTE.

Mais bien grant couleur
Pour estre un jour un tel seigneur
Qui chascun partout fera craindre.

COLINET.

A, j'en despite le meilleur
Qui sceust à ma science attaindre.

LA TANTE.

Aussy mon bien n'ay voulu plaindre
A vous tenir en bonne escolle.

COLINET.

En mon palais vous feray paindre,
Par la vertu goy, sans me faindre,
Si Fortune une fois j'accolle.

LA TANTE.

Quant de Fortune me récolle,
Elle est, par Dieu, maulvaise beste;
Car tant souvent roulle et bricolle
Qu'il semble quel(le) soit une folle

COLINET.

Cela ne treuve point honneste;
C'est ce qui me ronge la teste
Et qui me saboulle au cerveau.

LA TANTE.

Elle est tousjours active et preste
Semondre malheur en sa feste;
Se jeu ne me semble point beau.

COLINET.

Ne parlons que du temps nouveau;
Et laissons Fortune en sa roue :

Car je tiens pour fol qui se joue
A vouloir (sur) ces faitz contredire.

LA TANTE.

Mon nepveu, il vous fault pretendre
Desormais quelque estat tenir,
Pour vous et moy entretenir
Et vivre au monde sans reproche.

COLINET.

J'ay bonne main pour tenir croce
Et teste assez pour porter mittre :
Il ne reste plus que le tiltre.
Je tiendray estat, ne vous chaille.

LA TANTE.

Plus mittre ne croce on ne baille
A nully, sans couster grant somme;
Aultre estat vous fault prendre en somme;
Cestuy la ne vous est (point) propice.

COLINET.

Si je pouvoye avoir office
De recepvoir de tous coqus
Tous les mois deux ou trois escus,
[Ce] seroit pour faire gros rost.

LA TANTE.

Pour parvenir au bien, et tost,
Sans du vostre beaucoup despendre,
Premierement vous fault apprendre
A tenir termes.

COLINET.

Dictes-vous?

LA TANTE.

Si vous le sçavez bien comprendre,

Nul ne vous osera reprendre,
Et vous ferez la barbe à tous.

COLINET.

Je marcheray donc à tous bous,
Gros et large?

LA TANTE.

C'est très bien dit.
N'y aura si fier, ne rebours,
Que ne faciez devenir doulx,
Maulgré mesdisans.

COLINET.

Interdit
Puisse estre de Dieu et mauldit,
Si je ne tiens manière haulte.

LE MARY *entre et dict :*

Pourroit-il estre vray ou fainte
Que ma femme m'ayt faict Jenin?
Je ne sçay ouy [ne] nenny;
Mais elle m'est loyalle ou faulce.
Je luy feroys estrange saulce
Si je sçavois qu'elle eust mesprins.
El n'a pas tel chemin aprins;
Je ne sçay; il pourroit bien estre.
Se m'est difficile à congnoistre;
C'est ce qui me mect en doubtance.

LA FEMME *commence et dit en entrant :*

Et elle est ta malle meschance,
Villain coquin, villain jaloux,
Que je prie à Dieu que les poulx
Te puissent devorer les os.

LE MARY.

Vertu de ma vie, quelz motz!
Ne sça-vous point d'aultre chanson?

LA FEMME.

Et, villain, esse la façon
De mescroire ainsi que sa femme
Soit si malheureuse ou infame
De faire son mary coqu ?

LE MARY.

Pleust à Dieu que pour ung escu
Je sceusse comment il en va.

LA FEMME.

Oncques pie ne te couva
Qui fust en bon paille trouvée.

LE MARY.

Si esse une chose approuvée,
Que souvent tu as [eu] devise
Au chappellain de nostre esglise.
Je ne sçay pas pour quoy c'est faire.

LA FEMME.

N'es-tu pas de maulvais affaire
De penser que ce soit pour mal?

LE MARY.

Si dist-on, à mont et à val,
Par bieu, que c'est ton amoureux.

LA FEMME.

Sainct Jehan, tu es bien malheureux
De controuver si ort langaige.

LE MARY.

Souvent tu lui as tins langaige
De matin et de la seirant.

LA FEMME.

Tu as menty, villain meschant,
Par ton fort puant museau.

LE MARY.

Cependant que le jeu est beau,
Laissons toy et moy ceste hongne,
Et chascun face sa besongne
Pour gaigner ung petit à vivre.

LA FEMME.

Tu monstres bien que tu es yvre
De penser sur moy en cela.

LE MARY.

Tout quoy, n'en parlons plus; holà!
Il est de besongner saison.
Prenez bien garde à la maison,
Je m'en voys ung peu sur les champs,
Parler à ne sçay quelz marchans
Pour rapporter aulcun ouvraige.

LA FEMME.

Allez, que la sénglante raige
Vous puisse enserrer les boyaulx.

LE MARY.

Voylà tout des plus beaulx joyaulx
De quoy pour parer ma feste.
Brief, en effect, j'ay en ma teste
Qu'elle m'a faict souvent faulx bon.
Mais je ne sçay qu'il seroit bon
Ou utile pour l'en garder.

A cela me fault regarder,
Ou je n'auray jamais repos.
Qui vouldroit croire en ces propos,
On la tiendroit sur toute rien,
Par bieu, la plus femme de bien
Qui soit en la cité de Romme.
Toutefois coqu je me nomme;
Je le suis, ou je suis deceu;
Aulcunes fois l'ay apperceu;
Par le sang bieu, il est ainsi.

COLINET.

Cet homme est en grand soucy.
Je m'en vois sçavoir qu'il veult dire.
Mon amy, hau!

LE MARY.

Hen, plaist-il, sire?
Point (je) ne vous avoye advisé.

COLINET.

Vous estiez-vous pas devisé
A present de melencolie?

LE MARY.

Et c'est je ne sçay quel folye
Qui à la fin le sang me ronge.

COLINET.

Par la foy de mon corps, j'ay songe
Que vous pensez ung coqu estre.

LE MARY.

A quoy le povez-vous congnoistre,
Jamais je ne parlay à vous?

COLINET.

N'est-il pas ainsi?

LE MARY.

Tous les coups.

COLINET.

Ha, je l'avoye bien deviné.

LE MARY.

Souvent a mon esprit nommé
Ceste très lourde fantasie.
Vous me feriez grant courtoysie,
Si vous m'en povyez alleger.

COLINET.

L'affaire n'est pas trop leger;
Mais il [y] convient regarder.

LE MARY.

Helas! si vous povez garder
Ma femme d'aller en guarrouage,
Vous feriez le plus grant ouvraige
Qu'oncques feistes, en ma conscience.

COLINET.

Je n'ay pas petite science,
Affin qu'averty en soyez;
Car je suis, tel que me voyez,
Je passe maistre à ce qu'on veult.

LE MARY.

Dictes-moy donc, monsieur, s'on peult
Corriger sa maulvaise femme;
Puisqu'à tous vous sçavez la gamme,
Dictes-moy que je pourray faire.

COLINET.

Voicy que vous avez à faire.
Il est permis par les marys,

Qu'on faict maintenant à Paris
De gardeculz, qu'on mect aux femmes
Pour oster tous les menus blasmes
Qu'on pourroit d'eulx dire en commun.
Il vous en fault achepter ung
Que ferez porter à la vostre.

LE MARY.

Point n'entens ceste patenostre.
Concluez-vous que gardeculz
Les préservent d'estre coquz?
Je ne le puis pas bien comprendre.

COLINET.

Ainsi le vous fault-il entendre;
Car si n'estoit pour le proffit,
Mestier ne seroit qu'on en fist;
Cela est à chascun notoire.

LE MARY.

Il me fault donc fermement croire
Que gardeculz, qu'on fait present,
Font chascun mary estre exempt
D'estre cocu.

COLINET.

Il est ainsy.

LE MARY.

Je m'osteray hors de soucy,
Puisqu'ainsi va, je vous promets.
Et si ne cesseray jamais
Tant qu'en auray ung achepté.

COLINET.

Tant en hyver comme en esté,
On les peult porter; c'est la guyse;

Oster quant on va à l'esglise,
Car jamais mal on n'y présume.

LE MARY.

Si apprendray-je la coustume
A ma femme de le porter,
Qui que n'en vueille desporter;
Car c'est où j'ay ma fantasie.
Monsieur, de vostre courtoysie,
Qui m'avez [tel] conseil donné
Dieu, qui tous biens a ordonné,
Le vous rende au corps et à l'âme.
Mais dictes; de peur que ma femme
Ne face de son corps dommaige,
Pendant que feray ce voyaige
Près vous tiendrez de ma maison.
Contenté serez par raison;
Je [le] vous prometz et à plain.
Aussi, si nostre chappelain
Y vient, soit pour mal ou pour bien,
Je vous supplie, n'espargnez rien.
Qu'i[l] soit batu à bon proffit;
Je le vous rendray, par ma foy.

COLINET.

Je vous entends bien; il suffit.

LE MARY.

Qu'il soit battu à bon proffit.

COLINET.

Par tous les biens que Dieu me fist,
S'il vient, il parlera à moy.

LE MARY.

Qu'il soit battu à bon proffit,
Je le vous rendray, par ma foy.

COLINET.

Allez, je me tiendray tout quoy
Près vostre logis en embusche.
Si quelqu'un y tabourde ou huche,
Je pense qu'il sera escoux.

LE MARY.

Monsieur, je m'en raporte à vous.
Je m'en vais le cas exploicter.
On ne me sçauroit plus haicter
Que du conseil qu'ai eu nouveau.
J'auray ung gardecul si beau
Qu'il n'y fauldra rien rechanger.

COLINET.

Allez et vous vueillez haster.
Pendant diray une chanson,
Que garderay vostre maison
De paour de scandalle encourir.

Le mary s'en va et Colinet chante.

LA TANTE.

Hau, voysin, qu'alez-vous querir?
Dictes-moy, qui vous faict chanter?

LE MARY.

Je ne puis présent arrester;
Je vois achepter quelque chose.

LA TANTE.

Et esse lettre si fort close,
Que on ne le pourroit savoir.

LE MARY.

Soubdainement me fault avoir
Ung gardeculz, oyez-vous, dame?

Que feray porter à ma femme,
Pour eviter d'estre cocu.
Et, deust-il couster ung escu,
J'en auray ung; voilà le point.

LA TANTE.

Dea, voisin, ne vous hastez point.
Cuideriez-vous que ma commère
Vous fist coqu; c'est chose clère
Qu'el ne daigneroit; taisez-vous.

LE MARY.

J'en suis pourtant bien fort jaloux,
Et croy que ce n'est point à tort.

LA TANTE.

On croit aulcunesfois bien fort,
Dont le contraire est tout à plain.

LE MARY.

Par ma foy, nostre chappellain
Jouyt de ma femme, en effect.

LA TANTE.

Jamais ne croyez en ce faict,
Car point ne se vouldroit meffaire.
Mais sçavez-vous qu'il vous fault faire
Pour en sçavoir la verité?
N'a pas longtemps qu'ay herité
D'ung mien oncle qui fut d'eglise.
Tous les habis faictz à la guyse
Sont ceans; vous en vestirez
L'ung d'iceulx, puis vous en irez
En vostre logis sur le soir.
Mais vueillez vostre voix rassoir
De peur qu'on ne vous puisse entendre.

LE MARY.

A quelle fin voulez-vous tendre?
Expediez vostre propos.

LA TANTE.

Si vous voulez avoir repos,
Il vous fault faire ce passage;
Car, si ma commère a d'usage
D'ouvrir au chappelain son huys,
Elle vous l'ouvrira, et puis
Par ce point vous pourrez noter
Qu'el se fait à luy fringoter.
Entendez ce que je veulx dire.

LE MARY.

Holà, sans plus y contredire,
Que je veste ung de vos habitz;
Puis m'en iray, soit blanc ou bis,
Vistement faire ceste epreuve.
Mais si surprinse je la treuve,
Son vivant ne fut en tel feste.

LA TANTE.

Or vestez cest habit honneste,
Et faictes bien du *domine*.

LE MARY.

Il n'est pas fort examiné;
Il est encores tout entier.

LA TANTE.

Voysin, il vous est de mestier
Fort contrefaire l'amoureux.

LE MARY.

Suis-je bien?

LA TANTE.

Vous ne pourriez mieulx.
Voicy ung camail et ung livre;
Affulez le à vostre goust.

LE MARY.

Ne vous chaille; je rendray tout
Devant qu'il soit longue saison.

LA FEMME.

Je m'esbahis qu'en la maison
Ne revient mon sot de mary.
Tousjours est chagrin et marry;
Je ne vis jamais ung tel homme.
Je jure tous les sainctz de Romme
Que je vouldrois qu'il fust en terre.

COLINET.

Voicy ung prebstre; par sainct Pierre
C'est le chappelain qu'on m'a dict.
Or je soys donc de Dieu mauldit
S'il n'a tantost sur la cornette.

LE MARY.

Ouvrez l'huys, ma doulce brunette;
C'est le chappelain; venez tost.

COLINET.

Par sainct Jehan, vous aurez du rost:
Puisque je vous tiens, ribault prestre
Est-il maintenant heure à estre
Sur les renes à telz gens que vous?

LE MARY.

Je suis de cest hostel le maistre,
Mon doulx amy, cessez vos coups

LA FEMME.

Est-il maintenant heure à estre
Sur les rencs à gens telz que vous?

LE MARY.

Voicy bien malheureux bissestre
Pour le peché d'estre jaloux,
Qui me vient cy river mes cloux,
Frappant à dextre et à senestre.

COLINET.

Je cuide que le bas vous blesse
Où vostre dos est eschauffé.

LA FEMME.

Sainct Jehan, vous en serez frotté,
Pour le [vous] donner à congnoistre
A celle fin que en cest estre
Vous souvienne d'y retourner.

LE MARY.

Le diable m'a faict adviser
De me abiller ainsy en prebstre,
Et, par le Dieu qui me fist naistre,
Jamais ne sceuz mot de latin.
Parlez à moy, maistre Colin;
Je viens de là où m'avez dit.

COLINET.

Que de Dieu soyez-vous mauldit!
Vous fault-il ainsi desguiser?

LE MARY.

J'avois enpensé esprouver
De ma femme la chasteté;
Mais present l'ay bien achepté
Et croy que c'est par mon peché.

LA FEMME.

Et, villain, t'es-tu empesché
D'esprouver quel(le) femme j'estois?

LE MARY.

De vous grandement je doubtois,
Mais je vous en requiers pardon;
Faictes tout à vostre abandon,
Comme il vous plaira desormais.

LA FEMME.

Or, va, que mille charretées
De dyables te puissent emporter.
Et quoy, te vas-tu empescher
D'esprouver quel(le) femme j'estois.

LE MARY.

De vous grandement je doubtois,
Mais je vous en requiers pardon;
Faictes tout à vostre [a]bandon,
Comme il vous plaira desormais :
Car je ne vous diray jamais
Que sur vous il y ait deffault.

COLINET.

C'est dict, Michault.
Nous, concluons, tant bas que hault,
Que c'est trop grande fantasie
De s'arrester en jalousie,
Comment on peult appercevoir.
Et ainsi vous debvez sçavoir,
Se femme est à mal abandonnée,
Jà n'en lai(sse)ra sa destinée,
Et luy deust la mort advenir.
Adieu, jusques au revenir.

FINIS.



FARCE MORALISÉE

A quatre personnaiges, c'est assavoir

DEUX HOMMES
ET LEURS DEUX FEMMES

Dont l'une a malle teste et l'autre est tendre du cul.

LE PREMIER MARY *commence.*

Qui n'a jamais en sa maison
De plaisir une seule dragme
Que veut-il avoir?

LE SECOND MARY.

Sur mon ame,
Mal temps en chascune (1) saison;
Dont te vient ce mal?

LE PREMIER MARY.

De tensons.

LE SECOND MARY.

Voire; mais de qui?

LE PREMIER MARY.

De ma femme,
Qui n'a jamais en sa maison
De plaisir une seule dragme.

LE SECOND MARY.

La mienne est d'aultre façon.

(1) Texte : toute.

El(le) devise et chante; c'est basme.

LE PREMIER MARY

La mienne crye, tempeste et blasme;
Par quoy demande en ma raison :
Qui n'a jamais en sa maison
De plaisir une seule dragme,
Que peut-il avoir ?

LE SECOND MARY.

Sur mon ame,
Mal temps en chascune saison.

LE PREMIER MARY.

Si je voulois recorder ta leçon,
Laissons la là, car c'est pis que des mors
Verset de dueil et respons de tenson.
Son bec d'aspic gette par marrisson
Son œil sourdant, dont tous les jours suis mors,
Mors ay esté et je m'y suis a mors,
Mort souhaitant plus que joye et soulas.
Lassé en suis, car ay reçu le mors [helas.
Mordant en bouche, dont souvent (je) dis

LE SECOND MARY.

De la mienne jamais je n'en fus las.

LE PREMIER MARY.

Et la raison?

LE SECOND MARY.

Tout mon plaisir accorde.

LE PREMIER MARY.

Corps de moy Dieu, tenu je suis ès latz
De la mère de haine et de discorde;
Oncques corde qui le larron encorde

Encores de l'an ne sera si diverse
Envers celuy qu'elle estrangle ou encorde ;
Recorde toy que ma femme est perverse.

LE SECOND MARY.

Elle est preude.

LE PREMIER MARY.

Je le confesse,
Et si suis tout seur et certain
Qu'el(le) n'est paillarde ne putain.
Mais velà : elle est magistralle
De soy mesme et n'est si malle
A ce propos que bien luy semble
Qu'il n'y a nul qui luy ressemble.
Incessamment el(le) m'y fretelle :
Voire dea, je ne suis point celle
Qui ayt faict cecy, qui ayt faict cela.
Somme, il n'y a ne *sol* ne *la*,
Tant s'effroye en ses riottes,
Qu'elle excédera de troys nottes ;
C'est horreur de l'ouyr tencer.

LE SECOND MARY.

Impossible est de penser
Le plaisir qu'ay avec la mienne.
Car, de quelque part que je viengne,
Je luy porteray ce regnom,
Jamais ne me dira, sinon :
« Mon ami, bien soyez vegnu. »
Et puis je suis entretenu,
Scez-tu comment? impossible est
De le sçavoir dire, car c'est
Ung vray paradis que d'y estre.

LE PREMIER MARY.

Ergo, doncques tu es le maistre.
En ta maison.

LE SECOND MARY.

En doubtez-vous?

LE PREMIER MARY.

Mais en parlant (i)cy entre nous,
Te feroit-elle point janin
Ta femme?

LE SECOND MARY.

Par bieu, nenny [nennin?].

LE PREMIER MARY.

Dictes, compère,
Il n'y auroit pas trop affaire.
A femme qui faict bonne chère
A son mary, gard le derrière.
Qu'en dictes-vous?

LE SECOND MARY.

A-il (jà) un bien.
Mauldit soit-il qui en scet rien;
Aussi je n'en veulx rien sçavoir.

LE PREMIER MARY.

Voire, mais tu pourroyes avoir
Reproche, quant il seroit ainsi.

LE SECOND MARY.

Mauldit soit(-il) qui en a soulcy.
Quant à moy, car il y a un poinct:
De son faict je ne m'enquiers point.

LE PREMIER MARY.

Et pourquoy?

LE SECOND MARY.

Que dyable ay-je affaire
De cercher ce qui m'est contraire
Et ce que ne vouldroys (point) trouver.

LE PREMIER MARY.

Par bieu, si fault-il esprouver
Tout secretement se ma femme
Est point à cela.

LE SECOND MARY.

Sur mon ame,
Il me semble que ton espreuve
C'est ung grant mal. Si tu la treuves
Que feras-tu ?

LE PREMIER MARY.

Que je feray ?
Pas le sang bieu, je la tuerai.

LE SECOND MARY.

Si tu le fais, tu es perdu.

LE PREMIER MARY.

Et pourquoy ?

LE SECOND MARY.

Tu seras pendu.

LE PREMIER MARY.

Je feray donc[ques] aultrement :
Je la battray.

LE SECOND MARY.

[Et] comment ?
La bonne à battre s'empire,
Et la maulvaise en devient pire.

Scez-tu point que dit un proverbe
Que à battre la maulvaise gerbe
Se pert la peine du villain.
Oultre, se tu es inhumain,
Et que à battre tu l'assaille,
Trop souvent (tu) gasteras la paille,
Que encores pourroit profiter.

LE PREMIER MARY.

Quel remède donc?

LE SECOND MARY.

Ne toucher
A ta femme en nulle manière.
Mais qu'el(le) te face bonne chère,
C'est le plus fort.

LE PREMIER MARY.

Je n'ay pas peur
De la mienne, j'en suis trop seur.

LE SECOND MARY.

Que dyable crains-tu donc?

LE PREMIER MARY.

Sa teste.
Car je n'ay que bruyt et tempeste
En la maison, dont que je vienne.

LE SECOND MARY.

Et je crains le cul de la mienne.

LE PREMIER MARY.

Le cul! quoy?

LE SECOND MARY.

On m'a faict entendre,
Puis ung peu qu'elle a le cul tendre.

LE PREMIER MARY.

Le cul tendre! Tu me faictz rire.
Pleust à Dieu, le souverain sire,
Que test et teste de la mienne
Ressemblast le cul de la tienne.
Conseille-moy sus cest affaire.

LE SECOND MARY.

Il luy fault prendre ung [bon] clystère
Pour luy alleger le cerveau.

LE PREMIER MARY.

De vray?

LE SECOND MARY.

Pour la bien faire taire,
Il luy fault prendre ung bon clystère.

LE PREMIER MARY.

Et si el(le) veult crier et braire,
Comme toujours?

LE SECOND MARY.

Sans larme Dieu
Il luy fault prendre ung bon clystère,
Pour lui alleiger le cerveau.

LE PREMIER MARY.

Mais encore?

LE SECOND MARY.

Il n'est rien si beau.
(Comme te dis,)
Pour la chaleur et la tempeste
Et la maulvaistié de sa teste,
S'el(le) prent medicine par bas,
Jamais tu n'auras nulz debas.

Il fault que le bas soit ouvert,
Aultrement la teste se pert;
Car, voys-tu, la chaleur qu'elle a,
S'esvacuera par ce lieu-là
Incontinent et sans arrest.

LE PREMIER MARY.

Le dyable m'emport si n'est
Bonne chose, s'il est ainsi.
Et de la tienne, Dieu mercy,
Que tu dis qui a [le] cul tendre,
Que feras-tu?

LE SECOND MARY.

Il lui fault prendre
Ung restraintif, entens-tu bien?

LE PREMIER MARY.

Corbieu! et vous n'y sçavez rien.
Tu dis que le hault se pert
Se le bas n'est toujours ouvert,
Et puis tu dis qu'il luy fault prendre
Ung restrainctif; tu doys entendre
Que la fumée retournera
Au cerveau, qui la te fera
Incessamment [crier et] braire.

LE SECOND MARY.

J'ayme mieux qu'elle ayt ung clystere.

LE PREMIER MARY.

Esse tout?

LE SECOND MARY.

Oüy sur mon ame.

LE PREMIER MARY.

Ergo, tu conclus qu'il n'est femme

Qui n'ayt mal cul ou malle teste.

LE SECOND MARY.

Sans amoindrir en rien leur fame,
Ici nous disons qu'il n'est femme
Qui ne crie, tempeste ou blasme,
Ou à quelcun le bas ne preste.

LE PREMIER MARY.

Icy concluons qu'il n'est femme
Qu'il n'ayt mal cul ou malle teste.

LA PREMIERE FEMME.

Commère, me conseillez-vous
Que j'endure?

LA SECONDE FEMME.

Parbieu non.

LA PREMIÈRE FEMME.

Mais, parlant icy entre nous,
Commère, me conseillez-vous?
Considerez, mes amys tous,
Sans reproche et mon bon regnom;
Commère, me conseillez-vous
Que j'endure?

LA SECONDE FEMME.

Parbieu non.
Car vous estes femme de nom
Plus qu'il n'est et de meilleur lieu
Qu'il n'est dea.

LA PREMIÈRE FEMME.

Je faictz veu à Dieu
Et à tous les sainctz, ma commère.
Le filz monsieur la Haultivière

Me fist demander cinq cent foys
A mon père.

LA SECONDE FEMME.

Je vous en croys.
Mais certes, m'amye, il failloit
Que vous l'eussiez, car Dieu vouloit
Le vous donner de telle sorte.

LA PREMIÈRE FEMME.

Mais le grant dyable qui m'emporte ;
Car jamais Dieu ne s'en mesla.

LA SECONDE FEMME.

Communement on dit cela,
Tant soit à Paris comme à Rome :
A femme de bien ung fol homme,
Et à quelque meschante femme
Ung bon homme ; sur mon ame
Jamais n'en veit aultre chose.

LA PREMIÈRE FEMME.

Mauldit soye se je repose
Une heure en paix avecques luy.
Je en ay le cueur si triffailly,
Quant je y pense.

Plorando.

LA SECONDE FEMME.

Estes vous folle ?

LA PREMIÈRE FEMME.

Aultresfoys m'a mis en tel(le) colle
Que je n'eusse point faict de compte
D'avoir faict. Ec.

LA SECONDE FEMME.

N'avez vous (point de) honte ?

Sainct Pierre, vous n'estes pas saige.

LA PREMIÈRE FEMME.

Par bieu, si j'eusse eu le couraige
D'aulcunes, je ne nommes rien,
Je eusse fait, vous m'entendez bien;
Mais prie à Dieu qui me confonde
Si jamais à homme du monde
De riens me voulus consentir.
Et si vous veulx bien advertir
Que j'ay esté autant requise
De gens de court et gens d'église
Que femme qui soit en la ville.

LA SECONDE FEMME.

Que grand dyable vous failloit-ille?

LA PREMIÈRE FEMME.

(Voy là.)
J'ay tousjours vescu jusque(s) icy
Sans reproche, las! Dieu mercy;
Et feray tant que je vivray.

LA SECONDE FEMME.

Et par sainct Jacques, je feray
A gens de bien, ainsi l'entens,
Plaisir tant qui seront contens;
Mais qu'il soit faict secretement,
Ce n'est que honneur.

LA PREMIÈRE FEMME.

Par mon serment,
Commère, vous n'estes pas saige.

LA SECONDE FEMME.

Taisez-vous; ce n'est que l'usage.
Pensez-vous pas que quelque jour

Vous ne tombez à vostre tour ;
A, par bieu, vous n'estes pas quitte.

LA PREMIÈRE FEMME.

Premier(e) je soys de Dieu mauldite
Et mengié de chiens et de loups.

LA SECONDE FEMME.

Par bieu, j'ay dit ainsi que vous,
Aussi d'aultres, qui pis ont
Faict comme les aultres font.
Congneustes vous point la commère,
L'ante de la seur à mon frère ?
Elle attendit bien, la meschante ;
Car elle avait des ans cinquante,
A l'heure qu'el(le) s'abandonna
A son clerc.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ave Maria ;
On la devoit brusler ou pendre.

LA SECONDE FEMME.

(Et) voyre, vrayment, de tant attendre.

LA PREMIÈRE FEMME.

Mais d'avoir commis le forfaict.

LA SECONDE FEMME.

Mais qu'el(le) ne l'avoit plus tost faict.

LA PREMIÈRE FEMME.

Plus tost faict! le dyable y ait part ;
Elle y vint trop tost.

LA SECONDE FEMME.

Mais trop tard ;
Que pensez-vous, commère Aimé ?

Le péché est tout pardonné
Quand on ne le faict que en cachettes;
Ung tas de menues tendrettes
Ce n'est que chose naturelle.
Par mon serment, m'amye la belle
L'eaue benoiste efface tout.

LA PREMIÈRE FEMME.

Vous le dictes.

LA SECONDE FEMME.

Par sainct Griboult,
Le bon Griboult; c'est bien juré;
J'ouys dire à nostre curé
Que Dieu dit en cathimini
A Eve : Multiplicamini
Crescite et replete terram.
Et, si les dames meshouan
Font de Dieu le commandement,
Offent elles?

LA PREMIÈRE FEMME.

Nenny vrayement.
Mais il s'entend à leurs marys.

LA SECONDE FEMME.

Mais s'ilz ne peuvent.

LA PREMIÈRE FEMME.

Je vous empry,
N'en parlez plus, vous estes folle.
Puis que vous estes en telle colle,
Faites en ce qu'il vous plaira;
Mais mon corps jà ne touchera
Qu'à mon mary. En briefve somme,
Si est-ce le plus maulvais homme

Qui soit d'icy jusque(s) à Paris.

LA SECONDE FEMME.

Touchant moy, de tous les marys
Qui furent oncq, j'ay le meilleur.
Quant il vient : Venez ça, ma fleur,
Ce me dit-il ; puis je l'accolle.
Après je vous entre en parolle
En luy disant : Ha, mon amy,
Je ne vous voys pas à demy ;
Souffrez au moins, puisque (je) vous tien,
Que je vous baise. — Et bien, bien,
Ce me dict-il. Puis je le baise,
Et par ce point jamais de noyse
Nous n'avons en nostre maison.

LA PREMIÈRE FEMME.

Nous chantons bien autre leçon :
Va, va, villain.—Va, va, villaine,
Malle bosse, fiebvre quartaine,
Et cent mille aultres maudissons
[A] chascun coup nous nous disons.
Brief, il n'y a point d'amitié
Entre nous.

LA SECONDE FEMME.

Voilà grant pitié.
Mais d'où vous vient ceste riotte
Entre vous?

LA PREMIÈRE FEMME.

Que vous estes sotte.
Sçavez-vous pas que j'ay esté,
Que je suis et tousjours seray
Telle que jamais ne meffist
De son corps.

LA SECONDE FEMME.

Boo, il suffit,
Nous entendons bien cela.

LA PREMIÈRE FEMME.

Et pour ceste cause voylà,
Commère, je veulx soustenir
Qu'il me doibt mieulx entretenir
Que une aultre.

LA SECONDE FEMME.

Vous avez raison.

LA PREMIÈRE FEMME.

Retourner fault à la maison;
Commère, je vous dis adieu.

LA SECONDE FEMME.

Sans point tenir tant de blason,
Retourner fault à la maison.

LA PREMIÈRE FEMME.

Aussi est-il temps et saison
De s'en aller.

LA SECONDE FEMME.

Vuydons le lieu.

LA PREMIÈRE FEMME.

Retourner fault à la maison;
Commère, je vous dis adieu.

LE PREMIER MARY.

Je te pry, compère Mathieu,
Que tu viengnes à mon hostel,
Pour ouyr ung peu le fretel
De ma femme; esse pas bien dit?

LE [SECOND] MARY.

Je yray, en faisant cest edict,
Que tu viendras ouyr la mienne,
Après que auray ouy la tienne.

LE PREMIER MARY.

Mais il fauldra que tu te tiengnes
En ung lieu caché ou tapy.

SECUNDUS.

Derrière ung dressouer ou tapis,
S'il en y a, je me yray mettre.

PRIMUS.

Hou la, hou !

LA PREMIÈRE FEMME.

Voicy nostre maistre.
Il est venu ; dressez la table.

LE PREMIER MARY.

Dieu garde, Alix.

LA PREMIÈRE FEMME.

Hé, le grand dyable
Puisse sçavoir d'où vous venez.
Helas, que vous entretenez
Ung bel estat !

LE PREMIER MARY.

Hee, belle dame,
Ne tençons point.

LA PREMIÈRE FEMME.

Sur mon ame,
Vous deussiez avoir grant honte.

LE PREMIER MARY.

Soupperons-nous ?

LA PREMIÈRE FEMME.

Voilà mon compte.
Il est yvre comme une souppe,
Et puis demande que l'on souppe.
Mauldit soys-je. Qui lui tortroit
Ung peu le nez, il en ystroit
Plus de troys chopines de vin.

LE SECOND MARY, *caché, dit :*

Escoutez le sermon divin ;
Ce n'est encor(e) que l'Introite.

LE PREMIER MARY.

Mais (encores) la potée est-elle cuytte ?
Truffant bordant, il est saison
De soupper.

LA PREMIÈRE FEMME.

Vous avez raison.
Mais, beau sire, je vous demande,
Où est l'argent et la viande
Que vous nous avez mise en voye ?

LE PREMIER MARY.

Par Nostre Dame, je cuidoye
Qu'il y en eust.

LA PREMIÈRE FEMME.

Vous le cuydiez ?

LE PREMIER MARY.

Voyre vrayment.

LA PREMIÈRE FEMME.

Et vous faisiez...
Vos sanglantes fiebvres quartaines,
Qui vous puisse[nt] serrer les vaines,

Et vous puissent rompre le col ;
Villain follastre, meschant fol,
Qu'au dyable soyez-vous donné.

LE SECOND MARY, *caché.*

Par Dieu, velà bien entonné,
Et fusse pour ung contrepoint.
Sus, Colin, respondez-vous point ?
Estes-vous reus ?

LA PREMIÈRE FEMME.

Quel seigneur !
Helas ! que c'est ung bel honneur
A vous d'estre (de)puis le matin
A la taverne à boire vin,
Et despendre neuf ou dix blancs ;
Et ses povres petis enfans,
Et moy avec, le plus souvent,
Nous convient desjeuner de vent,
En mourant de faim et de soif.

LE PREMIER MARY.

Par le corps bieu, il n'est pas vray.

LA PREMIÈRE FEMME.

Mauldit soys-je si du pain j'ay
Demy mon saoul.

LE PREMIER MARY.

Paix, paix, becasse.
Par le corps bieu, il n'est pas vray.

LA PREMIÈRE FEMME.

Monsieur Collin, sauf vostre grace...

LE SECOND MARY, *caché.*

Ce n'est encor(e) que la preface ;
Nous serons tantost au sanctus.

LE PREMIER MARY.

Mauldit soit l'heure que j'eus
Oncques de toy la congnoissance.

LA PREMIÈRE FEMME.

In jan amen, ne qui la cointance
Me bailla jamais de ton corps.

LE PREMIER MARY.

Voilà plus de plaisantz acordz.
Après, Alix.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ma foy, villain,
Il te failloit une putain,
Plorando.
Non une femme de bien.

LE PREMIER MARY.

Le corps bieu, vous ne valez rien,
A rost, bouilly ne à potaige.

LA PREMIÈRE FEMME.

Je vaulx mieulx que tout ton lignaige,
Villain marault.

LE PREMIER MARY.

Ouy, dea, soufflez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Allez, de par le dyable, allez;
Il n'y en a point en ma lignée
Qui ayt faict....

LE PREMIER MARY.

Quoy?

LA PREMIÈRE FEMME.

La villenye

Comme a faict ta seur Guillemine.

LE PREMIER MARY.

Par la chair bieu, vieille mastine,
Quoquelicoq, alleluya,
Je vous tueray.

LA PREMIÈRE FEMME.

Scez-tu qu'il y a?
Par la croix bieu, se tu me touche,
Je t'arracheray la bouche;
Advise bien que tu feras.

Il la bat.

LE PREMIER MARY.

Par bieu, tu t'en repentiras.

LA PREMIÈRE FEMME.

Mais que dyable me veux-tu faire?

LE PREMIER MARY.

Le corps bieu, je vous feray taire
Toute coye, ou [bien] je verray
Qui sera le plus fort.

LA PREMIÈRE FEMME.

De vray?
Mais qui l'eust pensé?

LE PREMIER MARY.

Quant tu auras assez tensé,
Tu te tairas.

LA PREMIÈRE FEMME.

Par advanture.

LE PREMIER MARY.

Or es-tu [bien] la creature
De ce monde que plus doy hayr;

Helas, tu me deusse(s) obeyr,
Et je te obeyz; c'est au contraire.

LA PREMIÈRE FEMME.

Je [tu?] faictz cela que tu doys faire,
Se tu le fais. Ha, le feu m'arde!
Se tu avoys une paillarde
Espousée, tu la traicteroys
De très bon cueur, et l'aimeroys
Cent fois plus que tu ne fais moy.

LE PREMIER MARY.

Il est possible.

LA PREMIÈRE FEMME.

Par ma foy,
J(e l)'ose bien dire et maintenir
Que jamais tu ne vis venir
Les gaudelureaux à mon huys
Prescher avec moy ne gaudir,
Comme d'aultres.

LE PREMIER MARY.

Pour Dieu, tais-toy;
Je sçay bien la raison pourquoy.
Ilz ne cerchent point de telz rosses;
Tu es trop layde.

LA PREMIÈRE FEMME.

Tes malles bosses!
C'est du soulcy que m'as donné.

LE PREMIER MARY.

En effect, pour dancer aux nopces,
Tu es trop layde.

LA PREMIÈRE FEMME.

Tes malles bosses.

LE PREMIER MARY.

Qu'on te priast de telz negoces,
L'homme seroit bien abusé.
Tu es trop laide.

LA PREMIÈRE FEMME.

Tes malles bosses.
C'est du soucy que m'as donné.
O jour malheureux fortuné
Que tu me prins! estoys-je telle?

LE PREMIER MARY.

Nenny vrayment, tu estoys belle.

LA PREMIÈRE FEMME.

Qui m'a faict doncques si villaine?

LE PREMIER MARY.

La mauvaistié dont tu es plaine,
Car maulvaistié est de tel(le) sorte
Que, où elle est, beaulté est morte.
L'on ne dit point, ne te desplaise,
Ceste femme est belle et maulvaise.
Car le langaige mieulx s'adonne
En disant: Elle est belle et bonne.
Mais toy, tu n'es bonne ne belle.

LA PREMIÈRE FEMME.

Que dyable suis-je donc?

LE PREMIER MARY.

Rebelle,
Mal gracieuse et mal plaisante.

LA PREMIÈRE FEMME.

Je ne suis que trop advenante
Pour le sainct à qui (je) suis offerte.

LE PREMIER MARY.

Mais, pour Dieu, regardez quel(le) perte
Ce seroit de ce gentil corps.
Que de fiebvre soit-il retors;
Aussi bien est-il mal fillé.

LA PREMIÈRE FEMME.

Sçais-tu qu'il y a, Jehan l'anguillé;
Se tu es bien ayse, si t'y tiens.

LE PREMIER MARY.

Dea m'amye, je ne vous dis rien.
Que Dieu vous doint mal adventure;
Car vous estes la creature
De ce monde que j'ayme (le) mieulx.

Elle le prent au visage, et dit :

LA PREMIÈRE FEMME.

Par la croix bieu!

LE PREMIER MARY.

Gardez les yeulx.
Vertu bieu, comme elle esgratigne!
Ma femme, ma doulce poupine,
Corps advenant, plaisant et belle,
Fassonnée comme une chandelle,
Je vous ayme tant que c'est raige.

LA PREMIÈRE FEMME.

Je t'(en) arracheray le visaige,
Traistre, maraut, villain infame.

LE PREMIER MARY.

Non feras; car, par Nostre Dame,
Je m'en voys; c'est le plus sortable.
Adieu, Alix.

LA PREMIÈRE FEMME.

Et toy au diable
Qui te puisse rompre le col.

LE PREMIER MARY.

Escoutez qu'elle est amyable ;
Adieu, Alix.

LA PREMIÈRE FEMME.

Et toy au diable.

LE PREMIER MARY.

N'est pas bien l'homme miserable
Qui se marie, et bien fol ?
Adieu, Alix.

LA PREMIÈRE FEMME.

Et toy au dyable.

LE PREMIER MARY.

Qui te puisse rompre le col.
Corbieu, si j'avoys ung licol,
Je croy que je m[e] iroys pendre.

LE SECOND MARY.

Dea, Colin, il te fault attendre ;
Ta penitence n'est pas faicte.

LE PREMIER MARY.

Si joué n'eusse de retraicte,
Le corps bieu, elle m'eust battu.
Mais que t'en semble ? Qu'en dis-tu ?
En veis-tu jamais de la sorte ?

LE SECOND MARY.

Nenny, ou le dyable m'emporte.

LE PREMIER MARY.

Conseille moy que je feray.

LE SECOND MARY.

Endure.

LE PREMIER MARY.

C'est bien duré;
Je mourray donc en endurant.

LE SECOND MARY.

Puisque ta femme t'a tant duré,
Endure.

LE PREMIER MARY.

C'est bien enduré.
Avant l'an maint hahan duray [diray ?].

LE SECOND MARY.

Je (te) diray; c'est en endurant
Endure.

LE PREMIER MARY.

C'est bien enduré;
Je mourray donc en endurant.

LE SECOND MARY.

Sus après, à ce demeurant,
Il fault aller ouyr la mienne;
Mais il fauldra que tu te tienne
Caché ausi comme j'ay faict.

LE PREMIER MARY.

Ne me dictz mot; (il) sera parfaict.

LE SECOND MARY.

Je voys devant à la maison.
Holà, ho !

LA SECONDE FEMME.

J'ay ouy le son

De mon mary. Qui est là?

LE SECOND MARY.

C'est moy.

LA SECONDE FEMME.

Esse vous, mon mary?

LE SECOND MARY.

Je croy
Que en voyez (cy) ung qui luy ressemble.
Et puis, m'amour, que vous en semble,
Suis-je celui que vous querez?

LA SECONDE FEMME.

S'il vous plaist, vous me baiserez,
Et puis après je vous diray
Ce qui en est.

LE SECOND MARY.

Je le feray (voluntiers)
De bon cueur et de bon couraige.

Il baise sa femme.

LE PREMIER MARY.

Je fay veu à Dieu, voylà raige!
Est-il rien plus doulx et plus beau?
Ilz s'entrelcschent le morveau
Comme les chatz au moys de may.

LA SECONDE FEMME.

Je vous supply que vous et moy
Disons ung mot de chanson.

LE SECOND MARY.

C'est bien dit. Or sus, commençon.

Ilz chantent.

LA SECONDE FEMME.

Mon mary (y) a mon appetit,

Que nous banquetons un petit.
Dis-je bien ?

LE SECOND MARY.

Vous me faictes rire;
Impossible est de mieulx dire;
Qui ne vouldroit recommencer.

LA SECONDE FEMME.

Voicy de la perdrix d'arsoir,
Que vostre commère apporta.

LE SECOND MARY.

Ce m'est tout ung; mettez la là.
Et de vin?

LA SECONDE FEMME.

Ne vous souciez;
Mais aussi, vous me promettez...
Escoutez : l'avez-vous ouy?
Le ferez-vous?

LE SECOND MARY.

Par bieu, ouy,
Apportez vin tant seullement.

LA SECONDE FEMME.

Je le veulx; mais, par mon serment,
Je voys boire la première.

LE SECOND MARY.

C'est bien dit; faisons bonne chère
Est-il bon?

LA SECONDE FEMME.

Il n'est rien meilleur.

LE SECOND MARY.

Or en versez; et la couleur

En est rouge comme sendal.

LA SECONDE FEMME.

Et puis, Mathieu.

LE SECOND MARY.

Il n'y a rien mal.
Où l'avez-vous eu ?

LA SECONDE FEMME.

Ne vous (en) chaille.
Nous n'en devons (ne) denier ne maille ;
Je l'ay payé en beau contant.

LE SECOND MARY.

Comment, Jehanne, en avez-vous tant ?

LA SECONDE FEMME.

Se j'en ay ! et que auray-je doncques ?
Par sainct Jacques, il n'en fust oncques,
Que je n'en eusse quelque peu [poy ?]
Là, dieu mercy.

LE SECOND MARY.

Je vous en croy.
Mais, belle dame, je vous (en) prie,
Venez là.

LA SECONDE FEMME.

Par saincte Marie,
Vous me baiserez donc(ques).

LE SECOND MARY.

Je le veulx :
Et si ferons, par bieu, nous deux,
Encor(es) nuyct, vous m'entendez bien.

LA SECONDE FEMME.

J'ay grant peur que n'en faciez rien.

Vous faictes assez de parolles;
Mais quoy! c'est tout.

LE SECOND MARY.

Vous estes folle.
Versez à boyre seullement.

LA SECONDE FEMME.

Par sainct Jehan, c'est entendement
Et avez très bonne memoyre.

LE SECOND MARY.

Le marché est faict; j'en voys boyre
A vous; c'est d'autant.

LA SECONDE FEMME.

Grant mercys.
Vous beuvrez aussi bien assis
Comme debout.

LE SECOND MARY.

Ce m'est tout ung.

LA SECONDE FEMME.

Il fault que je boyve à mon rum;
Ne faict pas?

LE SECOND MARY.

Vous avez raison.

LA SECONDE FEMME.

Or tenez, soufflez le thyson,
Entreprenant que (je) mangeray.

LE PREMIER MARY.

Corbieu, mon homme est demonté.
Mathieu, hau: viendrez-vous?

LE SECOND MARY.

Je voys.

Mais que j'aye beu neuf ou dix foys
Je seray tout prest; attendez.

LA SECONDE FEMME.

Il fault bien que vous entendez
Que vous n'yrez meshuy dehors.

LE SECOND MARY.

M'amour, par la foy de mon corps,
Present me verrez revenir.

LA SECONDE FEMME.

Le dyable l'a bien faict venir,
Non pas Dieu.

Plorando.

LE SECOND MARY.

Estes-vous sotte ?
Fault-il pleurer ? Que de riotte;
Je reviendray tout à ceste heure.

Parlant à Mathieu.

Tu ne sçais pas.

LE PREMIER MARY.

Et quoy ?

LE SECOND MARY.

El(le) pleure.

LE PREMIER MARY.

Non faict.

LE SECOND MARY.

Si faict, sur mon ame.

LE PREMIER MARY.

Par bieu, c'est une bonne femme,
Et vouldroy, le diable m'emporte,
Que la mienne fust de la sorte,

Quelque tendre du cul qu'el(le) soit.

LE SECOND MARY.

Mais si ma femme le faisoit?

LE PREMIER MARY.

Par ma foy, Martin le becu,
A peine de perdre ung escu,
Qu'elle le faict.

LE SECOND MARY.

(Ho,) je n'en croy rien.

LE PREMIER MARY.

Par le corps bieu, (vous) estes coqu,
A peine de perdre la vie.

LE SECOND MARY.

Certes ce seroit mal vescu
S'elle le faisoit.

LE PREMIER MARY.

Il y a ung mybien.
A peine de perdre ung escu,
Quelle le faict.

LE SECOND MARY.

Je n'en croy rien.
Encor(es) qu'il soit vray, je maintien
Que je suys mille foys plus ayse
Que tu n'ays.

LE PREMIER MARY.

Point ne le confesse
Si tu ne me dis la maniere.

LE SECOND MARY

Une foys ta femme est maistresse
Tenceresse, orguilleuse et fiere.

LE PREMIER MARY.

La tienne est tendre du derriere.

LE SECOND MARY.

Et la tienne est dure de teste.

LE PREMIER MARY.

Aussi elle est saine et entiere
De son corps, sans rien deshonneste.

LE SECOND MARY.

Aussi en douleur et (en) tempeste
Uses ta vie en tourment,
Et scés bien que l'homme est beste
Ce il n'a un peu d'aisement.
Se ma femme secretement
Ce preste à ung ou à deux,
C'est tout ung; car, par mon serment,
J'en ay encore plus que ne veulx.
Oultre plus, congnoistre tu peulx
Comment ta femme est acoustrée;
Femmes ne tiennent compte d'eulx
S'ilz ne s'aydent de leur derriere.

LE PREMIER MARY.

Tu dis vray. Elle est évantrée,
La plus orde, la plus villaine,
La plus crottée et mal coiffée
Qui soit en nature humaine.

LE SECOND MARY.

Il n'est que une femme mondaine
Pour estre propre et mignonnette.
Raison pourquoy? elle prent peine
A s'acoustrer et tenir nette.
Aulcunes foys on se deshette,

Mais tant soit l'homme esbahy,
Quant il voit sa femme proprette,
Il s'en treuve tout esjouy.
N'est-il pas vray ?

LE PREMIER MARY.

Par bieu ouy,
Et est ta raison bien entière;
Par quoy conclus, ton cas ouy
Et le mien sur ceste matière,
Qu'il vault trop mieulx femme de bonne chè-
Presupposé qu'elle preste en derrière [re,
Secrettement, que femme à malle teste, [te.
Ce neantmoins qu'el(le) soit chaste et honnes-
Pour vivre en paix l'aultre est plus singu-
[lière.

LE SECOND MARY.

Ne me parlés jamais de femme fière;
Il vauldroit mieulx que homme fust en bière
Que d'en avoir.

LE PREMIER MARY.

Il est tout manifeste [chère,
Qu'il vauldroit mieulx femme de bonne
Presupposé qu'el(le) preste son derrière
Secretement, que femme à malle teste.
La raison est: elle vous a la manière
De vous traicter; la peine n'est point chère;
Elle rit toujours, chante ou faict feste.
Mais de l'aultre, qui pleure, puis tempeste,
N'en parlez point.

MATHIEU.

Conclusion dernière :
Il vauldroit mieulx femme de bonne chère,

Presupposé qu'elle preste en derrière
Secretement, que femme à malle teste, [te.
Ce neantmoins qu'el(le) soit chaste et honnes-
Pour vivre en paix l'aultre est plus singu-
[lière.

COLIN.

Avant que tirez plus arrière,
Ainsi comme il est de raison,
La petite chanson gorrière;
Ce faisant, adieu vous dison.

Cy fine la farce des deux marys et de leurs deux femmes. Imprimé à Lyon, à la maison de feu Barnabé Chaussard, près Nostre-Dame de Confort.



FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE

A quatre personnages, c'est assavoir

LE MARY
LA FEMME
LE BADIN QUI SE LOUE
ET L'AMOUREUX

LE MARY *commence.*

uillemette!

LA FEMME.

Le dyable vous rompe la teste!
Jamais je ne vis un tel homme.
Il ne fauldroit faire, en somme,
Aultre chose qu'estre après vous.

LE MARY.

Je vous prie, parlez tout doulx;
Je croy que vous me mengerez.

LA FEMME.

Par mon serment, vous louerez
Une chambrière ou varlet.
Car pensez que cela est laid
Qu'il fault que tousjours je voyse
Au vin et à la cervoyse,
Comme une pauvre chambrière.

LE MARY.

Hé! mon Dieu, que tu es fière;
Fault-il qu'ainsi parles à moy?

LA FEMME.

Je vous prometz, en bonne foy,
Que plus si beste ne seray,
Ne si bien ne vous serviray
Que j'ay faict par icy devant.
Par quoy louez quelque servant
Ou quelque bonne chambrière,
Qui voyse querir de la bière,
Du vin et de la cervoise.
Il n'y a si pauvre bourgeoise,
Qui n'ait chambrèire ou varlet.

LE MARY.

Et bien, bien, il sera fait;
Vous en aurés un; sus donc.

LE BADIN, *en chantant.*

Parlez à Binette,
Dureau ladurée,
Parlez à Binette,
Plus belle que moy.
Sangbieu, je suis en grant esmoy
Que je ne puis maistre trouver
Et si ne cesse de crier:
Varlet à louer! Varlet à louer!
Varlet, de par tous les diables, à louer!

LE MARY.

J'ay là ouy quelqu'un crier,
Ce me semble, en ceste rue.

LE BADIN.

Par la mort bieu, je pette et rue

De rage de fain que je sens.

LA FEMME.

Il semble qu'il soit hors du sens,
A l'ouyr crier et besler.
Je m'en le vois appeller.
Venez çà, hé! mon amy,

LE BADIN.

Hen, je vous ay bien ouy:
Je m'en voys à vous parler.

LA FEMME.

Es-tu pas varlet à louer?

LE BADIN.

Et ian ouy.

LA FEMME.

Se tu me veulx venir servir,
Assez bien je te traicteray.

LE BADIN.

Bien, doncq[ues], je vous serviray,
De toute ma puissance, vrayement.

LA FEMME.

Il le (1) fault louer vitement,
S'il est bon à vostre appetit.

LE BADIN.

Mort bieu, que j'ay bon appetit.
Pensez que [je] desgourdirois
Un jambon, se je le tenois,
Avec une quarte de vin.

LE MARY.

Dy moy, sans faire le fin,

(1) Texte : te.

Comme c'est qu'on te nomme.

LE BADIN.

Les aucuns m'appellent Bonhomme,
Les autres m'appellent Janot.

LE MARY.

Janot est le vray nom d'un sot.
Veulx-tu demourer avecq moy ?

LE BADIN.

Et j'en suis content, par ma foy.

LE MARY.

Mais combien te donneray-je ?

LE BADIN.

Et que sçay-je ?
Ha, escoutez :
J'auray six francs pour le moins,
Et si ne veulx avoir de groings
Au moins s'ilz ne sont de pourceau.

LE MARY.

Ha ! par monseigneur sainct Marceau,
Tu en auras davantage.

LA FEMME.

Il fauldra faire nostre mesnage
Et balier nostre maison.

LE BADIN.

Bailleray-je du foing à l'oyson,
Ou de la fourche sur la teste ?

LA FEMME.

Je ne ditz pas cela, beste.
Je dis que ballies la maison.

LE BADIN.

Jean, ce n'est pas là raison.

LE MARY.

Voylà la clef de la maison,
Pour fermer l'huys et la cloison,
Quand tu vouldras aller dehors.

LE BADIN.

Ce n'est pas tout ce qui fault.
Baillez-moy, je vous prie, la clef
De la cave et du celier,
Du lard, du pain et de l'argent.
Je m'y monstreray diligent;
J'ay esté frippon d'un collége.

LA FEMME.

Les femmes ont le privilége
Porter les clefz en leurs pochettes.

LE BADIN.

J'en auray donc, si vous n'y estes,
Privilége de rompre l'huys;
Vous me ferez mourir de faim.

LA FEMME.

Tu ne chaumeras de pain, de vin,
Ni d[e]autre chose quelconque.

LE BADIN.

Je vous prie, donnez-moy doncque
A disner, ma bonne maistresse.

LA FEMME.

Tenez, voylà une grosse pièce
De pain bis; disne si tu veulx.

LE BADIN.

Vous disiez que serois si heureux
Et que me traicteriez si bien !

LA FEMME.

Si vous n'avez aujourd'huy rien,
Vous aurez mieulx une aultre foys.
Et vous mengez tout à la foys;
Il y fault aller gentement.

LE BADIN.

Je ne sçauroys, par mon serment,
Car mes dentz sont trop aguisées.

LA FEMME.

Quel bailleur de billevesées!
Voyez un peu comme(nt) il me fasche.

LE BADIN.

Par la mort bieu, il me fasche
Que je n'ay quelque bon breuvage.

LE MARY.

Pensez à faire le mesnage,
Car je m'en voys à mon affaire.

LE BADIN.

Sang bieu, que en ay-je à faire?
Je demande à boyre du vin.

LE MARY.

Par ma foy, tu en auras demain
Deulx, et bien je t'asseure.
Je m'en voys tout à cest heure
A mes affaires pourveoir.

LE BADIN.

Adieu doncques, jusque(s) au revoir.

L'AMOUREUX.

Si faut-il que je voise veoir,
Quelque chose que l'on en dye,
Si je trouveray mon amye
Pour affin de la gouverner
Et avec elle raisonner.
Je m'y en voys sans targer,
Car riens n'y vault le songer.
Madame et très bonne amye,
Dieu vous doint bonne et longue vie,
Avec[ques] tous voz bons desirs.

LA FEMME.

Jesus, le roy de Paradis,
Vueille accomplir vostre vouloir.
Je vous prie, venez vous asseoir
Pour prendre un peu resjouissance.

L'AMOUREUX.

Certes, de toute ma puissance,
Mettray peine à vous obeyr,
Et feray vostre bon plaisir,
S'il vous plaist me le (re)commander.

LE BADIN.

Sang bieu, vous venez sans mander;
Et qui vous amène icy?

LA FEMME.

Te tairas-tu, dy?
C'est un de noz meilleurs amys.

LE BADIN.

Et il aura donc, vraymis,
Un bonnadiès de ma personne:
Dieu gard de sorte bonne

Monsieur meilleur amy.

L'AMOUREUX.

A vous aussi.
Mais dictes-moy, je vous prie,
Qui vous a ainsi bien garnie
De ce bon serviteur icy?

LA FEMME.

Moy-mesmes, certes, mon amy;
Pour ce que beaucoup me faschoit
Que tousjours aller me falloit
Au vin et aux autres prochas,
Quant venez pour faire le cas
Avec moy

L'AMOUREUX.

Il me suffit. Mais dictes-moy
Où est allé vostre mary?

LA FEMME.

Je vous asseure, mon amy,
Qu'il est allé à sa besongne.
Dieu sçait que c'est : car il hongne
Sans cesse quand il est ceans.

LE BADIN.

Ce bonnet vous e[s]t bien céant,
Voyre, ou le diable m'emport.

L'AMOUREUX.

Par mon serment, vous avez tort;
Ne vous sçauriés-vous un peu taire?

LA FEMME.

Tu gastes tout le mistère.
Je te prie, ne nous dy plus mot.

LE BADIN.

Non feray je, par sainct Charlot;

Croyez-moy, puis que j'en jure.

L'AMOUREUX.

Certes, m'amye, je vous assure
Que, depuis environ huit jours,
J'ay fait plus de quarante tours
Icy entour vostre logis;
Mais toujours vostre grand longis
De mary présent y estoit.

LA FEMME.

Il me pense tenir estroit
Les mains, comme on fait un coye.
Voire dea, et si n'ay de joye
Pas un seul bien avec luy,
Encores, parnenda, aujourd'huy
Je pensoys qu'il me deust menger;
Si estroit ne me puis renger
Que encores je ne luy nuyse.

LE BADIN.

Quand il vous haulse la chemise,
Vous n'avez garde de ainsi dire.

LA FEMME.

Ha, ha, vous avez fain de rire;
Vraymeut, c'est bien raison.

L'AMOUREUX.

Je vous prie, madame Alyson,
Un doulx baiser de vostre bouche.

Il la baise.

LE BADIN.

La, la, fort je me bousche,
Affin de ne vous voir pas;
Vous n'y allez pas par compas.
Tout doulx, tout doulx,

Et que dyable faictes vous?
Vous faictes la beste à deux doulx;
Je le diray à mon maistre.

LA FEMME.

Te tairas-tu, filz de prebstre?

LE BADIN.

Je le diray à mon maistre;
Je sçai bien que vous ay veu faire.

LA FEMME.

Mercy Dieu, je te feray taire
Si je metz la patte sur toy.

LE BADIN.

Quoy! mort bieu, o moy!
Je le diray à mon maistre.

L'AMOUREUX.

Tais-toy; si tu me veulx promettre
Que aucune chose ne diras
A ton maistre, tu auras
Et un bonnet te donneray.

LE BADIN.

Rien doncques je n'en diray;
Mais ne vous mocquez pas de moy.

LA FEMME.

Je te prometz en bonne foy
Que tu l'auras promptement.

L'AMOUREUX.

Mais tien : va-t'en dès maintenant
Achepter quelque bon pasté.

LE BADIN.

Et, mais que je l'ai apporté,

M'en donrez-vous au moins?

L'AMOUREUX.

Ouy, toutes plaines tes deux mains,
Sans y avoir nulle faulte.

LE BADIN.

Sà donc, de l'argent, mon hoste;
Mais escoute, j'en mengeray?

L'AMOUREUX.

Vrayment, je t'en donneray;
Tien, hay, voilà de l'argent.

LE BADIN.

Hé, qu'il est gent!
J'en achepteray un pasté.

LA FEMME.

Le folastre a tout gasté;
Je me repens de l'avoir prins.

L'AMOUREUX.

Ma foy, il a bien fort mesprins,
Et sans luy nous estions trop bien.

LE BADIN.

Hé, mon Dieu, je ne sçay combien
C'est qu'ils m'ont dit que j'en apporte.
Je retourneray à la porte:
Combien de pasté voulez-vous?

LA FEMME.

Hé, vray Dieu doulx,
Apporte-en un; tant tu es fol!
Que (tu) te puisses rompre le col
Je prie Dieu, en retournant.

LE BADIN.

Je m'y en voy tout courant
Et si je n'arresteray point.

L'AMOUREUX.

Cecy ne vient pas bien à point;
Mais rien n'y vault le desconfort.
Prenez, je vous prie, reconfort,
Et à cela plus ne songez.

LE BADIN.

De quel pris esse que voulez
Que je l'achepte ?

LA FEMME.

Helas, mon Dieu, que tu es beste !
Et ne sçaurois-tu marchander ?

LE BADIN.

Et mais, je vous veulx demander
Comment esse que l'on marchande.
Je ne sçay, par saincte Marande,
Que c'est à dire cela.

L'AMOUREUX.

Mon amy, mais que tu soys là,
Demande un pasté de trois solz.

LE BADIN.

Bien; allez, pour l'amour de vous,
Je m'y en vois.

L'AMOUREUX.

Ma foy, voylà un grant lourdois;
Il a moins d'esp(e)rit qu'ung thoreau.

LE BADIN.

(Ap)porteray-je un pasté de veau,

Ou un de poulle ou de chappon?

L'AMOUREUX.

Ce m'est tout ung, mais qu'il soit bon.
Depesche-toy.

LE BADIN.

Je ne yray jà, sur ma foy,
Si ne dictes quel le voulez.

LA FEMME.

Nous sommes certes demourez;
Demande un pasté de chappon.

LE BADIN.

Je m'y en voys, par sainct Bon.

LA FEMME.

Voylà un merveilleux garson;
Je n'en vis oncques de la sorte.

LE BADIN.

Qu'esse que voulez que j'apporte?

L'AMOUREUX.

Apporte un pasté de chappon.

LE BADIN.

Mais, escoutez, où les vend-on,
Affin que plus ne revienne?

LA FEMME.

Au bout de la rue de Bievre,
A l'enseigne du pot d'estain.
Monsieur, vous estes tout chagrin;
Je vous prie, prenez en patience.

LE BADIN.

Silence, silence.

J'ay oublié ce que m'avez dit.
Si ce n'estoit pour un petit,
(Je) n'y retournerois par bieu jà.

L'AMOUREUX.

Et es-tu encore yla?
Demande un pasté de chappon.

LE BADIN.

Bien, j'en apporteray un bon.
Mais le voulez-vous froit ou chault?

L'AMOUREUX.

Chault.

LE BADIN.

N'esse pas au...

LA FEMME.

Au Pot-d'Estain.

LE BADIN.

Je voy mon maistre en ce chemin,
Qui s'en vient cy, par Nostre-Dame.

L'AMOUREUX.

Adieu vous dy doncques, madame,
Jusques au reveoir.

LE BADIN.

Par bieu, si veulx-je avoir,
Mon bonnet, entendez-vous?

LA FEMME.

Monsieur, je prens congé de vous,
Vous priant m'avoir excusée.

LE BADIN.

Soubz telle manière rusée

Perdray-je ainsi mon bonnet ?
Et je l'auray, par sainct Bonnet,
Avant que partiez hors d'ici.

LA FEMME.

Je vous prie, rendez-le luy,
Et demain en aurez un aultre.

LE BADIN.

Ma maistresse, parlez-moy d'aultre,
Car par bieu il ne l'aura jà.

LE MARY.

Ho, ho, quel bonnet est-ce là ?
C'est le bonnet en grant gallant.

LE BADIN.

C'est mon, c'est mon ; c'est un alland.
Il a luyté à ma maistresse ;
Mais de (la) premiere luyte adresse
Il la vous a couchée en bas.

LA FEMME.

Mon mary, ne le croyez pas.

LE MARY.

Je vueil estre informé du cas;
Que demandoit-il ? Dis-le moy.

LE BADIN.

Il vouloit faire, com(me) je croy,
Un hault de cha[u]sse à ma maistresse,
Car il regardoit que sa brayette
Estoit assez haulte pour elle.

LE MARY.

Vieille paillarde, macquerelle,
Gros souillon, salle putain,

Vous faut-il mener un tel train
Quand je suis hors de la maison ?

LA FEMME.

N'estes-vous homme de raison ?
Pourquoy ainsi me diffamez ?

LE MARY.

Et mort bieu, faut-il que causez ?
Du cas suis assez informé.
Par Dieu, qui m'a fait et formé,
Je vous battray tout mon saoul.

LA FEMME.

Faut-il que, pour un meschant foul,
Je soy ainsi mal demenée ?
Mon Dieu, il m'a presque assommée ;
Je vous en prie, abstenez-vous.

LE BADIN.

Hou, hou, quelz coups !
Ha, mort bieu, suis-je encore icy ?

LA FEMME.

Mon mary, je vous crye mercy ;
Je vous prie que me pardonnez.

LE MARY.

Se jamais vous y retournez,
Pas ne serez quitte à tel pris.
Si en riens nous avons mespris,
Nous prirons à la compagnie,
Qui est icy ensemble unie,
Qui luy plaise, sans reffuser,
Nous vouloir trestous excuser.

FIN.



FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE

DE PERNET QUI VA AU VIN

A troys personnaiges, c'est assavoir

PERNET
SA FEMME
ET L'AMOUREUX.

LA FEMME *commence.*

Hau, Pernet, hau, respondez-moy,
Viendrez-vous point? C'est grant
[esmoy
D'avoir mary de telle sorte.
Hau, Pernet! pensez-vous qu'il sorte?
Il fera sa malle mort.
Jamais ne cesse s'il ne mort,
Tant il est friant et gourmant.

L'AMOUREUX *commence.*

C'est grant pitié d'ung pouvre amant
Qui ne peult jouyr de sa dame,
Brief je m'en voys, sans crainte d'ame,
Parlementer avec Nicolle;
J'enraige que je ne l'acolle
En lieu secret ung tantinet.

LA FEMME.

J'ay beau crier : Pernet, Pernet!
Par ma foy, il est endormy.

L'AMOUREUX.

Et, m'amour !

LA FEMME.

Monsieur mon amy,
Dieu vous mette en ceste voye
Pourvu que Pernet ne vous voye.
Prendre fault garde sur ce pas,
Ainsi que ne pourchassez pas
Mon deshonneur pour recompense.

L'AMOUREUX.

M'amye, le mal que j'y pense
Me puisse advenir à la fin.

LA FEMME.

Vous estes fin.

L'AMOUREUX.

Nous deux ferons bien noz accordz.

LA FEMME.

Noter vous fault que de mon corps
N'ay faict chose qui approche
Dont j'aye deshonneur et reproche,
Car je ne suis du lieu venue;
Je vous ditz ma desconvenue,
Affin que vous l'entendez.

L'AMOUREUX.

Si vostre grace estendez
Sus moy...

LA FEMME.

Je vous entens bien.

L'AMOUREUX.

Vous y acquerrez....

LA FEMME.

Et quoy?

L'AMOUREUX.

Tout bien.

LA FEMME.

C'est ung dit.

L'AMOUREUX.

(C'est ung dit) dont on verra l'effait.

LA FEMME.

Mon ami, quant est faict c'est faict,
On dit au panier pour dessertes
Adieu, quant vendanges sont faictes.
Voylà le bruict qu'il en advient.
Mais que dira Pernet, s'il vient?
Monsieur, vous me ferez infame.

L'AMOUREUX.

Mon serment, vous estes bien femme
Pour luy dresser quelque mestier.

LA FEMME.

A voz ditz j'en fais mestier;
Non fais dea.

L'AMOUREUX.

Et m'amye,
Je n'ay bonne heure ne demye,

Sinon quant je suis avec vous.

PERNET *commence.*

Ha, je le voy, j'en suis jaloux.
Ventre sainct gris, voylà mon homme;
Je ne sçay comment on le nomme.
C'est lui, ou je suis deceu.

LA FEMME.

Monsieur, j'ay Pernet apperceu
Qui s'en vient tout droit en ce lieu.

L'AMOUREUX.

Adieu, cousine.

LA FEMME.

Adieu, cousin.

L'AMOUREUX.

Adieu, ma cousine, ma seur.

PERNET.

Ventre sainct gris, quel gaudisseur,
Et quel embrocheur de cousine!

L'AMOUREUX.

Adieu, cousine.

LA FEMME.

Adieu, cousin.

PERNET.

Cousin, dea, que de plait.
Vous me dressez lignaige
En peu de temps.

LA FEMME.

Certes, Pernet, comme j'entens,
C'est vostre cousin germain.

PERNET.

Cousin est le mien voisin,
Ou il m'eschaist de l'ame;
Prendre fault garde sur ce point.

LA FEMME.

Dea, Pernet, je ne pensoye point
Que fussiez de gentillesse traict.

PERNET.

Gentilhomme, un quart moins pour le trait;
Gentil suis gentillastre;
Il suffit bien d'avoir ung astre
A se chauffer en la maison.

LA FEMME.

Vous estes gentil par raison;
Vostre cousin monsieur me l'a dit.

PERNET.

Gentilhomme, dea, qu'esse cy?
Sela ce pourroit-il bien faire?

LA FEMME.

Pourquoy non?

PERNET.

C'est ung affaire
Qui me trouble l'entendement.
Mon père estoit premierement...

LA FEMME.

Quoy?

PERNET.

Du villaige vacher.

LA FEMME.

Bren, bren.

PERNET.

C'est à dire, va te chier.

LA FEMME.

Qui vous puisse casser les dens.
Vous estes, dehors et dedans,
Gentilhomme, vueillez ou non.

PERNET.

Gentilhomme! c'est donc de nom
Et non [pas gentilhomme] d'armes.
Je ne craindray plus les gensdarmes
Comme avoys de coustume,
Sa, sa, que je m'acoustume
A porter le bonnet sus l'oreille,
Et la plume sous l'apareille
Tout à l'entour de mon bonnet.

LA FEMME.

Certes, mon mary Pernet,
Ce ne vous est pas vitupère.

PERNET.

Je croy bien que de par mon père,
Qui espousa sa seur Perrine,
Ma tante la grant cousine
Remuez du gros cousin,
Qui fut à ma tante parent,
Et voilà le fait apparent
Qui esprouve ma gentillesse.

LA FEMME.

Sans faulte ung homme gentil esse
Du cousin de quoy je vous parle;
De tous voz parens c'est la parle;
Pour l'amour de vous, sur ma foy,

Toucherez vous deux à moy ;
Ce sont lignaiges tous notoires.

PERNET.

Gare le heurt pour les portoires.

LA FEMME.

Je dictz sans mal ne desplaisir

PERNET.

(Jehan) je croy bien que pour le plaisir
Joindriez vouluntiers ensemble.

LA FEMME.

Certes, Pernet, il vous ressemble
Et cela me le faict aymer
De bon cueur.

PERNET.

(Tout doulx) sans vous blasmer,
Ma femme, je vous entens bien.

LA FEMME.

Ma foy, c'est ung homme de bien.
Il pourtraicta mon filz,
Comme faict Dieu au crucifix.
Du père tient, j'en suis certaine.

PERNET.

Et il faict sa fiebvre quartaine.

LA FEMME.

Il est tout vray ; n'en contredictes.

PERNET.

(Mais venez ça,)
Qui est ce cousin que vous me dictes
De quoy je suis du lignaige pourveu ?

LA FEMME.

Et c'est celuy que tu as icy veu ;
Pas ne t'est deshonneur.

PERNET.

Et au moins porte-moy honneur
Comme gentilhomme, veulx tu?

LA FEMME.

Comment honneur !

PERNET.

Tu me dictz toy [tu?],
Et je suis gentilhomme, en somme.

LA FEMME.

Pardonnez-moy, mon gentilhomme.

PERNET.

Gentillesse fault soustenir
Qui la pourroit entretenir.

LA FEMME.

Il vous ressemble

PERNET.

C'est donc du nez.
Qui suis-je, moy ?
Hau, qui, quoy, quoy?

LA FEMME.

Cela me fasche.

PERNET.

Mais venez ça
Ai-je quelque tache
De gentillesse sus mon corps ?

LA FEMME.

Je vous en ay faict le recorps ;
Car gentil vous peult establir
Vostre cousin et anoblir
Vous et moy, sans aultre diffame.

PERNET,

Si vous peult anoblir, ma femme,
Je croy qu'à luy pas ne tiendra.

LA FEMME.

Dites-vous ?

PERNET.

Qui l'entretiendra
Tous seront gentilz.

LA FEMME.

C'est ainsi.
Je seray gentilhomme aussi
Et telle me pourray asseoir.

LE COUSIN.

Bon soir, cousin.

LA FEMME.

(Et) monsieur, bon soir ;
Vous soyez le très bien venu.

LE COUSIN.

Cousin, m'avez vous mescognu ?

PERNET.

Mescongneu ? ma foy, nennin,
Combien que (je) ne vous vis jamais.
Mais toutesfois je vous congnois.

LA FEMME.

On jugeroit à vos minoys

Qu'estes frères, non pas cousins.

PERNET.

Il suffist bien d'estre voisins
Et non cousins, dame Nicolle.

LE COUSIN.

Çà, cousin, que je vous accolle
Icy tout à mon ayse.
Vous desplaira-il se je baise
Ma cousine prestement?

PERNET.

Et que sçay-je?

LA FEMME.

Nennin, non; baisez hardiment;
Comme cousin le povez faire.

PERNET.

Demaine l'en ainsi l'affaire?
J'entens chat, sans dire minon.

LE COUSIN.

Estes vous marry?

LA FEMME.

Nennin, non.
Il faict ainsy quant il lui plaist.

LE COUSIN.

Dea cousin, s'il vous en desplaist,
J'adviseray bien tost la porte.

PERNET.

Que l'ennemy d'enfer l'emporte;
De ma femme il est trop privé.

LA FEMME.

Que dictes-vous?

PERNET.

Qu'il soit le bien arrivé,
Dea, personne ne luy mesdit.

LA FEMME.

Faire fault ce que nous debvons.

LE COUSIN.

Question est que nous beuvons
De la purée du raisin.

LA FEMME.

Et, çousin.

LE COUSIN.

Tenez, cousin,
Que cette gorge soit benigne.

PERNET.

Et, bon gré bieu de la ligne,
On m'appellera Jenin,
Parmy les rues çà et là.

LE COUSIN.

Tenez, cousin.

PERNET.

Et qu'esse là?

LE COUSIN.

C'est de l'argent. Il convient boyre.

PERNET.

Iray-je au vin?

LE COUSIN.

Voire, voire.
Allez tousjours sans faire noyse.

PERNET.

Il vault mieulx que ma femme y voyse,
Et vous et moy deviserons.

LA FEMME.

Monsieur et moy adviserons
Du lignaige, s'il est besoing.

PERNET.

Où iray-je au vin?

LE COUSIN.

Tout au plus loing.
Apportez du blanc une quarte.

PERNET.

La teigne et la fiebvre quarte
Les puissent tous deux espouser.

LA FEMME.

Irez-vous tost?

PERNET.

Sans séjourner.
Vous voyez quelle diligence.

LE COUSIN.

Çà, m'amye, que je vous régente
En faisant l'amoureux tripot.

PERNET.

Sainct Jehan, j'ay oublié mon pot;
J'ay bien coureu au revenir.

LA FEMME.

Le villain a tousjours souvenir,
Quelque cautelle qu'il nous brasse.

LE COUSIN.

Çà, m'amye, que je vous embrasse;
Amour me tient en ses lyens.

PERNET.

Et si on me dit : Le vin est failly ceans,
Où en prendray-je? Que dictes-vous?

LA FEMME.

A tous les diables le jaloux!
Et marchez, que bon gré sainct George.

LE COUSIN.

Que je manye cette gorge;
A cela je prens mes esbatz.

PERNET.

Et si on me dit : Le vin est bas,
En prendray-je de frais persé?

LE COUSIN.

Il deust estre beu et versé,
Despeschez-vous, j'ay la pepye.

LA FEMME.

Mais, par despit qu'il nous espie,
Nous le ferons.

LE COUSIN.

C'est trop bavé.

PERNET.

Mon pot est bien lavé,
Çà, de l'eau.

LA FEMME.

Allez en malle estraine.

Il semble que ce villain traine
Ung mortier après ses tallons.

LE COUSIN.

Chantez tout ce que vous pensez;
Le cueur avez triste et marry.

LA FEMME.

Je songe de mon sot mary.
Ma foy, il ne vault pas ung liart,
Et si c'est le plus fin paillart
Que sçauriez veoir ne rencontrer.
Que en mal an soit-il entré
Et que Mort en face la chance.

PERNET.

Et dea, s'il n'avoit point de change,
En lairray-je le demeurant?

LA FEMME.

De malle mort soyez mourant.
Le villain, par saincte Marie,
Ne le faict que par moquerie;
Mais à la fin nous le tromperons.
J'ay advisé que lui ferons,
Sans le batre, meurtrir ne occire;
Nous luy ferons chauffer la cire.

LE COUSIN.

De moy il n'aura autre aquest;
Impossible est qu'il en reschappe.

PERNET.

Faictes bouter la nappe,
Je reviendray tantost du vin.

LE COUSIN.

Que je manye ce tetin,

Et pensons de faire nostre entreprinse
Maugré Pernet qui faict du fin.

PERNET.

Est-ce au Pillon, ou au Coffin,
Au Sabot, ou [à] la Lanterne?
J'ay mis en oubly la taverne;
Non ay, non ay; il m'en souvient.

LA FEMME.

Sans cesse il va et revient,
(Et) ne le faict que par mal songer.

PERNET.

Feray-je apporter à menger?
Qui boit sans menger il se gaste.

LE COUSIN.

J'ay faict mettre ung chappon en paste,
Dea cousin, mais n'arrestez point.

PERNET.

C'est assez pour venir au point.
Puisqu'on paye le banqueter,
Je n'ay plus garde d'arrester;
Au vin iray diligemment.

LE COUSIN.

Baisez-moy, m'amye au cœur gent;
Amour me tient en ses lactz.

PERNET.

Folye me tient en ses lactz
D'aller au vin deça delà;
Cecy m'est brassé de pieçà.
Que dira-on, se on le sçait?
(On dira :) C'est à Pernet grant vitupère,

Son cousin, à cause (de) sa mère,
C'est de sa femme apparenté;
Qu'à l'annemy soit le parent
Et ma femme soit la parente;
Car je voy (bien) que la paranté
Me fera jenin parfaict.

LE COUSIN.

Despeschez-vous: boutez la nappe,
Car de boyre il me prent envye;
Despeschez; le vin approche.

PERNET.

Il fault mettre au tonneau broche.
Beuvez-en; il est bon et frais.
Est-il bon, cousin?

LE COUSIN.

Très.

Or ça, cousin, j'ay pensé
Ung subtil affaire,
Dont vous serez riche à jamais.

PERNET.

Riche, cousin?

LE COUSIN.

Certes, cire vous fault chauffer
Et faire ung subtil ouvraige,
Qui vous gardera de dommaige,
Cousin, beau sire.

PERNET.

Me faut-il donc chauffer la cire,
Tandis que vous banqueterez?
Corbieu, j'en suis marry;
Je crois que ce pasté est bon.

LE COUSIN.

Chauffez et mettez du charbon;
L'ymaige sera profitable.

PERNET.

Vous iray-ge signer la table?
Je sçay bien (le) benedicité.

LE COUSIN.

Faictes ce que j'ay recité.
Dea, cousin, ne perdez point (de) temps.

PERNET.

C'est ung très povre passetemps
De chauffer (la) cire quant on digne.
Regardez; elle est plus molle que laine.
En la chauffant rien n'aqueste.

LE COUSIN.

Conclus et conqueste;
Avec la femme je banqueste.
Combien que je ne sois le sire,
Et son mary chauffe la cire.

Cy fine la farce de Pernet qui va au vin.
Imprimé nouvellement.
M.D.XLVIII.



FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE

D'UN AMOUREUX

A quatre personnages, c'est assavoir

L'HOMME — L'AMOUREUX
LA FEMME — ET LE MEDECIN.

L'HOMME *commence.*

Ma femme !

LA FEMME.

Que vous plaist, Roger ?

L'HOMME.

Et venez avant, [orderon].
Vous faut-il tant jocquer,
Ma femme !

LA FEMME.

Que vous plaist, Roger?

L'HOMME.

A Dinan m'en veulx, sans targer,
Aller achepter un chaulderon,
Ma femme !

LA FEMME.

Que vous plaist, Roger ?

L'HOMME.

Et venez avant, orderon;
Vous faut-il tant jocquer?

LA FEMME.

Sà, me voicy, mon baron;
Que vous plaist-il que je face?

L'HOMME.

Que tu me baille ma besace,
Et, de paour d'avoir faim aux dents,
Boute un morseau de pain dedans
Et un morceau de chair sallée.

LA FEMME.

Je y voys.

L'HOMME.

Pleure ma bien allée.

LA FEMME.

Pleurer, Roger? et je varye
Que pleust à la Vierge Marie;
Que vostre voyage fut (jà) fait;
Car j'ay le courage deffait
Incontinent que ne vous voy.

L'HOMME.

Or bien, Alison, je m'en voy.
Garde bien dessoubz et desseure;
Se autrement faicte, soyez seure,
Que doit faire preude femme,
Je compterai au retourner.

LA FEMME.

Mais escoutez soubsonner!
Que malle sanglante journée

Vous soit aujourd'huy donnée.
Venez ça, Roger, mon amy,
Avez-vous trouvé faulte en my,
Par quoy me devez cela dire?
Vous me faictes bien trefves de yre (1)
Je ne suis point du lieu venue.
Me suis-je avecq vous maintenue (2)
Autrement que femme de bien?

L'HOMME.

Nostre Dame, je n'en sçay rien;
Aussi n'en veulx-je rien sçavoir.

LA FEMME.

Je ne vouldroye pour mal avoir
Vous faire telle villennie.

L'HOMME.

Alyson, je ne le dy mye;
Ainsi le croy certainement.

LA FEMME.

Vous soupesonnez moysement,
A cela ne vous fault arter.

L'HOMME.

Je n'en veulx point trop enquester;
Je crains bien d'en avoir, en somme.

LA FEMME.

Vous estes une moise personne;
Partez-vous tost, je le requiers.

L'HOMME.

Or, bien, Alyson, qu(e j)'ay tant chère,
Baise moy (un peu) au departement.

(1) Texte : oye.

(2) Texte : maintenant.

LA FEMME.

Je le veulx bien.

L'HOMME.

Doulcettement.
Droit à la bouchette;
Mon Dieu, que vous estes doulcette!
Gramercy, Alison,
Gardez bien noz maison;
Je m'en yray jusques ylà sans repaistre.
Adieu, noz dame.

LA FEMME.

Adieu, noz maistre.
Il s'en est allé longuement;
Je ne plourerois point grammment
Quand il ne reviendroit jamais.

L'AMOUREUX.

Il est jà temps, je vous prometz,
D'aller veoir Alison m'amye;
Son mary Roger n'y est mye;
Je l'ay veu en aller dehors.
Dieu vous gard, belle au gentil corps,
Mieulx faict que s'il estoit de cire.

LA FEMME.

Seroit assez pour vous faire occire
S'on vous avoit cy veu venir.

L'AMOUREUX.

Nennin, ma foy, mon souvenir,
Il n'y avoit nulluy par voye.

LA FEMME.

Entrez céans, qu'on ne vous voye;
Car je crains le parler des gens.

L'AMOUREUX.

Aussi fais-je. De voz bras gentz
Vous me donnerez à peu de plaist
Une acolée, s'il vous plaist.

LA FEMME.

Sus, de par Dieu, mon cueur le veult;
Acole-moy doncq à deux bras.

L'AMOUREUX.

Que ne vous tiens-je entre deux draps?
Je rabaisseroye bien voz quaquet.

LA FEMME.

Il [nous] fault faire le bancquet,
Mon amy, avant que on se couche.

L'AMOUREUX.

Nous le ferons tantost, ma doulce;
Hastons-nous tost d'aller coucher;
J'ay grant desir (à) vous aprocher
Entre deux draps, mon joli con.
Ceste bouteille de vin bon
Nous bouterons par grant delit
Icy, auprès de nostre lict,
Affin, se aucun de nous s'esveille,
Vous puist prendre ceste bouteille
Et en taster un sapion.

LA FEMME.

Vous estes un vaillant champion
(Et) bien entendu en ceste affaire.

L'AMOUREUX.

Sà, Alison, qu'est-il de faire?

LA FEMME.

Et que sçay-je? Despouillons-nous.

L'AMOUREUX.

Avant, tire là.

L'HOMME.

Mes genoulx
Ont froitz ; aussi ont mes menettes ;
Je les mettray en ma braguette
Pour estre un peu plus chauldement.
J'ai si bel entendement
Que le sang du cul me rebrousse.
Quoy, j'ay perdu ma bourse ;
Je l'ay laissée en noz maison ;
A, tu y fouilleras, Alison,
Tu es femme pour me desrober.
C'estoit bien pour m'adober
D'aller marchander sans argent.
Il me fault estre diligent
De retourner tout maulgré my.

LA FEMME.

Estes-vous point prest, mon amy ?

L'AMOUREUX.

Je n'ay mais que cest esguillette ;
Couchez-vous tousjours, ma fillette ;
Incontinent vous suiveray.

LA FEMME.

Je ne sçay où je pisseray
Un peu d'eaue. Voicy merveille :
Dedans ceste vieille bouteille
Je pisseray ; c'est le meilleur.

L'HOMME.

Loué en soit nostre seigneur ;
Je suis bien près de noz maison.

Hau ! où este[s]-vous , Alison ?
Hau là, hau !

LA FEMME.

Que bucquez-vous ? qu'esse-là ?
Bucquez bas ; ce n'est point bordeau.

L'HOMME.

C'est Roger, qui vous accolla
Au soir et gaigna le chauldeau.

L'AMOUREUX.

Pendre le puist-on d'un cordeau.
Je suis bien de malheure né.
Las , où me bouteray-je , Alison ?
Il me tura comme ung oyson ;
S'il me trouve, je suis destruit.

LA FEMME.

Boutez-vous dessoubz noz lict ,
Cachez-vous soubz noz couverture.

L'HOMME.

Ne me ferez-vous point ouverture ?
Demour(e)ray-je ici ?

LA FEMME.

On va à vous.
Las ! je me meurs , (Roger).

L'HOMME.

Et qu'avez-vous , (m'amye) ?

LA FEMME.

Je suis à mon deffinement.

L'HOMME.

Si tost et si hastivement ?

LA FEMME.

Hélas ! voire, depuis au rens.

L'HOMME.

Et où vous tient ce mal?

LA FEMME.

Au reims
Et par tout.

L'HOMME.

Voicy grant pitié;
Ayez le cueur fermy.
A bien Jésuchrist, roy divin,
Vous yrai-je querir du vin?

LA FEMME.

Je ne sçay.

L'HOMME.

C'est le meilleur (de vostre faict).
N'avez-vous rien sus le cueur
Qu'à noz curé vous vueillez dire?
Vous n'en povez que de mieulx estre.

LA FEMME.

Point n'est maladie de prebstre,
Pour ceste foys (i)cy, se me semble;
Sentez un peu comment il tremble,
Oncques ne fust en tel mestier.

L'HOMME.

Mon Dieu, que vous avez cauquier!
Ne vous sçaurois-je en rien ayder?

LA FEMME.

Rien n'y povez remedier.
Ce ne faictes que je diray.
Ceste bouteille vous prendré,
Où j'ay laissé de mon excloy;
Puis le porterez à maistre Eloy,

Qui est medecin bien appert,
Affin qu'il vous die en espert
Dont se grand mal icy me vient.

L'HOMME.

Je y vois, (belle dame), en tant qu'il m'en
[souvient,
Le vray en sauray, droicte voye ;
Helas, se ma femme perdoye,
Je sçay de vray que je mourroye
Après elle ; il n'en fault doubter.
Mon Dieu, que j'ay soif, [sur mon âme]!
Sang bieu, de l'orine ma femme
Me fault icy boire un traict ;
Ce fust de l'eaue du retrait,
(Par la mort bieu), s'en buverai(-je). Quel
[diable esse cy ?
Quoy ; ma femme pisse-elle ainsi ?
Foy que je doy au roy divin,
Ce pissat a tel goust de vin ;
C'est vin ; c'est chose bien propice ;
Puisque son con tel(le) chose pisse,
Pour moy grant dommage seroit ;
Sans mon retour elle mourroit ;
Il m'en fault encore taster ;
Je veulx la bouteille esgouter
Pour sçavoir se plus rien n'y a ;
C'est droit gloria filia,
Pour laver ses dens. Alison,
Mais que je soye en noz maison,
Puisque (vous) pissez telle urinée,
Je veulx, chascune matinée,
Moy mesme vider voz bassin.
Mais que diray-je au medecin ?

J'ay beu tout l'orine ma femme.
Pon, pon, je y pisseray moy mesme
En la bouteille ; il cuydera,
Quant l'orine regardera,
Que ma femme l'eust oriné ;
Je tromperay le domine
Bien finement par ceste sorte.

LE MEDECIN.

Quoy, medecine est-elle morte?
El(le) ne me faict plus rien gaigner.
C'est assez pour enrager,
Tant en suis fort tourmenté.
Si suis bien experimenté
Pour la santé du patient.

L'HOMME.

J'ay fait comme un homme sient
De pisser en ma boutelette.
J'apperçoy en la voyette
Le medecin, se m'est advis.
Sire, le Dieu de Paradis
Vous doint paix et bonne vie ;
Je vous ay apporté un peu d'eaue.
Or visitez la.

LE MEDECIN.

Versez cy que je la voye.
Fi, fi, ruez cela en voye.

L'HOMME.

Y a il à dire en son fait !

LE MEDECIN.

S'est une femme qui a fait
Cela cent foys sans son mary.

L'HOMME.

Cent fois cela? j'en suis marry.

LE MEDECIN.

Son urine ainsi le descœuvre.

L'HOMME.

Sang bieu, ce n'est point de mon œuvre;
Car je ne m'en mesle plus gouste.
N'en parlez-vous point en doubte?

LE MEDECIN.

Nenny certe(s); il est vérité.

L'HOMME.

Que diable esse cy? je suis copault;
Je ne sçay de qui ce peut estre.
(Ne) seroit-ce point de vous, no prestre?
Vous passez bien souvent par là.
Or tenez, medecin, voylà
Un peu d'argent que je vous donne.

LE MEDECIN.

Gramercy; je vous abandonne
Tout mon logis entierement.

L'HOMME.

Je vous remercie grandement.
Suis-je cocu? C'est chose voire.
Toutesfoys je ne le puis croire.
Mais qui en soit le pere,
Il fault que j'en soye le papa.
Jamais femme ne me trompa
Que ceste cy, sans nul excet.
Pourtant c'est (un) bien que nul ne scet,

Se le medecin et ma femme
Et celuy qui m'a copaud[é].
Et à tant fin; prenez en gré,
Seigneurs, qui estes (i)cy present,
Prenez en gré l'esbatement.

FIN.





COLIN

QUI LOUE ET DESPITE DIEU

En ung moment

A CAUSE DE SA FEMME

A troys personnaiges, c'est assavoir

COLIN
LA FEMME
ET L'AMANT.

COLIN *commence en labourant et dit en chantant.*



A qui faudroit souvent aguillon-
[ner!
Ne pourray-je point séjourner,
Le corps sans tant me travailler?
Je ne sçay quel lieu me tourner
Ne de quel propos me ralier.
Cent mille escus et ung malier
Me feroit tost cesser l'ouvrage,
Ou de nobles ung plain cailler,
Ce seroit bien pour faire rage,
Estre vestu à l'avantage,
A la gorre du temps présent.

LA FEMME.

Colin!

COLIN.

Hau!

LA FEMME.

Muez ce langaige.

COLIN.

Comme quoy?

LA FEMME.

Il fault de l'argent.

COLIN.

C'est au propos de mon couraige.

LA FEMME.

Colin!

COLIN.

Hau!

LA FEMME.

Muez ce language.

COLIN.

Parlez de faire bon potaige;
Car ce parler n'est beau ne gent.

LA FEMME.

Colin!

COLIN.

Hau!

LA FEMME.

Muez ce language.

COLIN.

Comme quoy?

LA FEMME.

Il fault de l'argent.

COLIN.

Et pourquoy ?

LA FEMME.

Velà le sergent
A l'hostel qui nous exequute.

COLIN.

Vous me chantez ung piteulx chant ;
Je suis mis jus de ceste lutte.
Allez luy dire que je blutte
La farine pour ung grant pain.

LA FEMME.

Dieu, faistes-vous la beste brutte ?

COLIN.

Comment ?

LA FEMME.

Il a jà mis la main,
A la requeste de Germain,
En noz biens entièrement.

COLIN.

Allez luy dire que demain
Je luy feray son payement.

LA FEMME.

Et puis il fault au lancement
De l'argent pour mes carreleures.

COLIN.

Dictes-moy à cent frans d'injures,
May non pas à bailler finances ;
Engagez bagues et saintures ;
Par ma foy, je n'ay croix en France.

LA FEMME *luy tire la bource du sain.*
Ne faictes point ces couvertures;
A ceste bource qu'on s'avance.

COLIN.
Toujours femme demande ou tence,
Sans avoir paix à l'environ.

LA FEMME.
Colin, en effect et substance,
Si me fault-il un chapperon.

COLIN.
A, voire, c'est don de faucon
Ou d'espervier, s'il vous duyt mieulx.

LA FEMME.
Vous bourdez-vous?

COLIN.
Ha! ha! mon con,
Ne dictes mot, car je le veulx.

LA FEMME.
Encores fault-il ung bacon,
Entendez-vous, meschant morveux?

COLIN.
Et puis?

LA FEMME.
Pour acomplir nos vœulx
Qu'avons promis, povre sottin.

COLIN.
Et quant fut-ce?

LA FEMME.
Le jour des feux,

Qu'eustes si grant mal au matin.

COLIN.

Je ne sens nul mal, ma cattin ;
Sans cause prieroye les sainctz,
Si ce n'est que pas un tattin
Je n'ay en bource n'en mes sains ;
A peu que je ne me dessains
Pour faire ung beau *cedo bonis ;*
Maintenant sont faillis mes gains,
Veu les choses que je fournis.

LA FEMME.

Table n'avons ne banc tournis,
Qui vaille ung estront de chien chié ;
De tous biens sommes desgarnis ;
Par mon serment, c'est grand pitié ;
En vous n'a ne goust n'amytié.

COLIN.

Catin, pitié mault (*sic*) mieulx qu'envie
En vertu, se disent les sages.
J'ay la teste toute ravie
Quant vous usez de tels languages.
Se le diable emportoit noz gages
Et qu'il nous faillit quant qu'est,
Pour vous fournir à telz bagages
En moy ne trouverez (voz) acquest.

LA FEMME.

C'est peu de bien.

COLIN.

Mais interest
Qui ne porte soulas ne joye.
Se j'en pensoy trouver aprest,
Voulentiers g'y travailleroye.

LA FEMME.

Feriez ?

COLIN.

Voire, et le bailleroye,
Se je l'avoye où que ce soit.

LA FEMME *lui tire la bourse.*

Laschez doncques ceste courroie ;
L'argent doit estre cy endroit.

COLIN.

Par ma foy, monnoye n'y croist
Nom plus que l'herbe dans ung four.

LA FEMME *le flatte.*

Hee, Colin.

COLIN.

Haro, que de bruict ;
Ve me cy en piteux sejour.
Je vous prie par fine amour
Laissez m'achever mon preffait,
Car c'est ung terrible labeur.

LA FEMME.

Baillez-moy donc.

COLIN.

Dieu, que de plait !

LA FEMME.

S'en auray-je bien tost ?

COLIN.

Mais tard ;
Je deffens la voye, et de faict
Que le grant dyable y ait part,
A la gabesse et au quart

De la femme qui tant m'empesche
Je n'ay, ou sainct Anthoine m'ard,
Pas ung.

LA FEMME.

Si fault-il qu'on le pesche.

COLIN.

Dont, plus je crie, moins despeche,
Et ubi prenu qui ne l'emble.

LA FEMME, *en soubzriant.*

Au moins pour avoir de chair fresche
Faictes de cours.

COLIN.

Mais bien à l'emble;
De vous ouyr parler je tremble;
Le marcher me vient à dur trot.

LA FEMME.

Je ne sçay comment il vous semble;
Endurer ne puis ce tripot.

COLIN.

Allez faire boullir le pot.
Je viens après et soupperons.

LA FEMME.

Je n'ay point d'argent, povre sot.

COLIN.

Vendez ung de vos chapperons,
Ce sera pour payer l'escot,
Et puis après nous compterons.

LA FEMME.

Que dictes-vous que nous ferons?

COLIN.

Gros rost et feu à troys landiers.

LA FEMME.

Je congnois bien que nous serons
En povre estat de tous chantiers.
Ferez-vous rien ?

COLIN.

Très voulentiers.
Allez devant, je vous suivray.

LA FEMME.

Pour le meilleur de voz mestiers,
C'est de non jamais dire vray.

Elle tire la bource.

Vrayement, sire, j'en auray.

COLIN.

De quoy ?

LA FEMME.

De l'argent ou de l'or.

COLIN.

Allez devant, puis je viendray,
Et faictes cuire ung haranc sor.

LA FEMME.

Viendrez-vous ?

COLIN.

Ouy, par sainct Mort.

La femme le laisse et s'en va, et Colin dit à par soy :

Allez, qu'au fin fons d'Angleterre
Puisse-on de vous faire tresor.
Il n'est au monde plus grant guerre,
Plus grant tempeste ne tonnerre,

Que d'ouyr ce dyable de femme.
Mieulx me seroit estre soubz terre
Qu'endurer, tant elle m'asserre.
D'argent, velà toute sa game,
Comme se le devoye myner;
Nuyt et jour à cela me clame,
Sans que je sache où le finer.
Brief, je ne puis imaginer
Comment je m'en pourray jouyr,
Se n'est qu'ailleurs m'encheminer
En quelque part et m'enfouyr.
C'est assez faict pour esvanouyr
Qu'estre tousjours en ces aboys.

Il s'en va.

Je m'en voys autre part ouyr
L'oysellet par champs et par boys,
Ronger ma crouste atout des poys
Et besoigner de mon mestier;
Quoy qu'en aviengne à contrepoys,
Je m'en passe de ce quartier.

Il s'en va, et la femme dit à part soy.

Et ne viendra point ce gaultier?
Faut-il encor que j'y retourne?
Si n'est-il pas vers le moustier,
Où qu'il se demeure et sejourne.
Hau, Colin!

COLIN *en s'en allant.*

Tu dis vray, j'y tourne;
Vous ne me crocherez de pièce.

LA FEMME.

Hau, Colin!

COLIN.

Il y faict trop morne;

Je n'y acquiers bien ne liesse.

LA FEMME *dit à par soy :*

Ha, Colin, est-ce la promesse
Que me tenez? Lasse doulente!

COLIN *dit à par soy :*

Par le sacrement de la messe,
Ce m'estoit une fievre lente.

LA FEMME *s'assiet sur ung banc en plourant.*

Hélas! que seray-je, meschante,
De dueil et desplaisir meurtrie!
Plourer fault et que plus ne chante,
Puisque j'ay perdu ma partie.
Or est bien ma vie esmortie
De joye et mise en piteulx termes;
Maintenant ne suis assortie,
Fors que de souspirs et de larmes.

L'AMANT *dit à par soy :*

Sont-ce criz de femme ou gensdarmes
Que j'oy ainsi plaindre et crier?
Sans prendre harnoys ne guisarmes,
Il me le fault aller espier,
Et, se g'y puis rien approprier
Au propos de mon principal,
J'en feray, selon son entier,
Mention en mon procès-verbal.

Il va à elle.

M'amye, Dieu vous gard de mal.

LA FEMME *lui faict la révérence.*

Sire, Dieu vous doint bonne vie.

L'AMANT.

J'ay entendu en ceste val
Des plains comme femme marrye ;
S'il y a riens qui vous ennuye,
Dictes vostre cas plainement,
J'appointe tout.

L'amant s'assiet emprès elle et elle dit en plorant :

Pouvre baunye,
En moy gist povre appointement.

L'AMANT.

Dictes-moy, s'il vous plaist, comment
Vous avez le cueur si marry.

LA FEMME.

Helas, tout mon marrissement
Est à cause de mon mary.

L'AMANT.

Pourquoy ?

LA FEMME.

Sans avoir demery
En luy de riens qui mal agrée,
De moy, lasse, c'est departy
Et si m'a seulle delaissée.

L'AMANT.

Vous fault-il estre courroussée
Et vous douloir le cueur si fort?
Si fault-il, ma très bien aymée,
Avoir pacience, et fut-il mort.

LA FEMME.

G'en ay ung si très grant remort
Au cueur qu'à peine je n'enrage.

L'AMANT.

Pourquoy, dame, ne à quel tort?

LA FEMME.

Sainct Jehan, sire, car le dommage
Chet sur moy et sur mon mesnage,
Dont j'en suis en griefve douleur,
Je n'ay pain, vin, char ne fromage
Pour ma vie, ne, de malleur,
Je n'ay possession ne heritaige,
Se ce n'estoit de son labeur.

L'AMANT.

Est-ce toute vostre clameur,
Vostre soucy et pensement?
De ce n'ayez crainte ne peur.
J'ay des biens assez largement,
Qui sont à voz commandement;
Prenez-en, com du vostre propre.

LA FEMME *torche ses yeulx et se reconforte et dit :*

Je vous remercye humblement;
A moy n'appartient pas tel offre.

L'AMANT.

Je n'ay or n'argent à mon coffre,
S'à plaisir vous vient de m'aymer,
Que d'ung franc vouloir ne vous offre,
Sans jamais vous abandonner.

LA FEMME.

L'avoir me seroit trop amer
A prendre d'ung si beau donneur,
Quant, par mariage entamer,
Perdisse le trésor d'onneur.

L'AMANT.

Aussi de mes ditz la teneur
Ne portent point d'autre intendit,
Mais tousjours, sans nul deshonneur,
Vous aymer d'onneste credit,
Pourtant que ne soye escondit,
S'il vous plaist, à ceste requeste.
Lors de vous sera mon edict
D'avoir faict très noble conqueste.

LA FEMME.

En ouvrage où (en) rien ne s'acqueste,
C'est grant follie d'y quester ;
Car de soy charger de tel queste,
Je ne vaulx pas le requester.
Et pource d'en plus cacqueter,
Ma foy tiens à qui m'a conquise;
Ailleurs fault chasse s'acquester,
Car d'aultre que vous suis aquise.

L'AMANT.

Vostre reffus assez je prise,
Ma mignonne, pour ung prinsault.
Se vostre oeil ung peu me desprise,
De ce premier traict ne m'en chaut.
Mais que le froit reviengne en chault,
Vostre dur cueur s'amollira.
S'il ne tient plus que fil d'archault,
J'espère qu'il m'accu[ei]llira.

LA FEMME.

Accueilli d'autre n'en sera
Que mon mary dans ma pensée.
Ce qu'on vouldra l'on pensera;
D'aultre ne seray compensée.

Car à ce ne suis dispensée,
Quelque mal que j'aye ou souffrance.
C'est quant à la chose pensée;
Il en est prou d'aultres en France.

L'AMANT.

Si n'a-vous garde que j'en tence,
Et deussé-je pour vous mourir,
Et nonobstant vostre constance,
Vous ne me lairés encourir
De non povoir vous secourir.
Je suis vostre, et corps et bienz,
Et pour vous en tous lieux courir
Suis tout prest, s'en grace parviens.

LA FEMME.

Ce parvenir ne vous peult riens,
Car mon personnage est trop minse;
De greigneurs avez entretiens,
Des plus belles de la province.
Folleur seroit que vous detinse
D'abus ne parolles loingtaines;
Mieulx vauldroit qu'à cela vinse
Avoir tremblé fiebvres quartaines.

L'AMANT.

L'assault de douze capitaines
Ne sçauroit vostre cueur abbatre.
On n'a point tel chat sans mitaines
D'une fois, de deux ne de quatre.
Se briser devoys comme plastre,
Ne cesseroy vous supplier;
Vostre suis, saige ou tout follastre,
A ce que me vouldrez plier.

LA FEMME.

Seigneur, cessez tout ce prier
Et envers moy plus n'attendés.
De mon costé ne fault fier,
Affin que court vous l'entendés.
Aultre part vous prie que tendés
Voz rèz en plus propre desduyt.
Temps perdez s'à moy prétendez.
Velà mon refus, s'il vous duyt.

L'AMANT.

Duyre, non pas. Se jour et nuyt
Vous me disiez tousjours : Va t'en,
A vous prier rien ne me nuyt;
Je n'en cesseray de cest an.
Vous n'estes pas si fort satan,
Comme vous monstrez la rigueur;
D'aultant aujourd'hui com entan
A vous mon cueur tient sa vigueur.

LA FEMME.

Tant prescher engendre ranqueur;
Il n'est possible qu'on ne fasche;
Combien que vous monstrez en cueur
Qu'en amours vous n'estes rien lasche,
Quant pour le present je vous masche
Que plus ne m'en soit sermoné,
A tenir tant l'ouvrage en tache
C'est trop l'atellier ramonné.

L'AMANT.

Ung rost, s'il n'est souvent tourné,
Il se brusle et pert sa saveur.
Se mon labeur est destourné,
Loué soit le benoist saulveur

Si de vostre amour en chaleur
Mon povre cueur frit et frissonne

Il l'embrasse ung peu.

Mercy prendrez de sa labeur,
Puys que vous se rend et ransonne.

LA FEMME *se rend en disant.*

Je ne sçay si rude personne
De femme, pour le faire court,
S'une foys l'oreille abandonne
Qu'on ne gaigne la basse-court.
Plus ne puis faire le cueur sourt;
A vostre vueil suis desormais,
Vous priant, s'autre chose y sourt,
Que ne m'abandonnez jamais.

L'AMANT.

Repeu suis de tous entremetz,
Puisque ce cueur ay d'abandon;
D'autre acquerir ne m'entremetz,
Soit en paix, guerre ou brandon.

Il luy donne ung annel et la baise.

Prenez en gré ce petit don
De vingt escus que je vous baille,
Et de Colin, le bon preudon,
Vostre mary, plus ne vous chaille.

LA FEMME.

Mon bon seigneur, comment qu'il aille,
Je vous pry que me venez veoir
En ma chambre, et, quoy qu'on raille,
Envers vous feray mon devoir.

L'AMANT.

M'amye, de tout mon avoir
Vous serviray, je vous affy,

Et, quant vous vouldrez rien avoir,
Venez à moy, n'ayez soucy.

LA FEMME *en soy suppliant :*

Mon bon seigneur, vostre mercy ;
Mais une chose vous supplye
Que nous nous departons d'icy,
Affin que nul mal on n'en dye.

L'AMANT.

C'est très saigement dit, m'amye :
Encor anuyt vous iray veoir.

LA FEMME.

Ne faillez pas, je vous en prie.

L'AMANT.

C'est très saigement dit, m'amye.

LA FEMME.

Viendrez-vous?

L'AMANT.

Je vous en affye.

LA FEMME.

Et je feray bien mon devoir.

L'AMANT.

C'est très saigement dit, m'amye ;
Encor ennuyt vous iray veoir.

Il la baise et lui baille d'or et d'argent.

Adieu vous dy jusques au soir.
Tenez cest or et cest argent,
Je vous prie, et faictes debvoir
De faire vostre hostel bien gent,
Et, s'il y a paillard ou sergent
Qui mal ou desplaisir vous face,

Venez à moy ; je suis régent;
Des galans chascun me faict place.

LA FEMME *en suppliant :*

Mon bon seigneur, de vostre grace
Vous mercye.

L'AMANT.

Allez, ne vous chaille;
Ne craignez aucune menasse,
Et n'ayez p[a]our que je vous faille.

Les instrumens jouent, et puis la femme en s'en allant dit à par soy :

Prise suis d'estoc et de taille ;
S'on le scet, je seray infame,

Elle regarde son argent.

J'ay pour avoir meuble et vitaille.
Il n'est celle qu'avoir n'effame.
Mainte se tient pour preude femme,
Par faulte de la requerir ;
Qu'elle sauve son los et fame,
Car elle n'en scet où querir.
Si me fault penser d'acquerir,
Puis que j'ay trouvé ce butin,
Sans y penser plus n'enquerir ;
C'est assés du premier hutin.

COLIN.

Sçavoir vouldroye ung bon tatin
Comment faict nostre menagière,
S'en bon françoys ou en latin
Elle faict bonne ou malle chère.
A elle prendray ma dressière ;
Car en ce pays n'y faict nulz,
Je n'ay pourpoint ne robe entière ;

A peu que je ne suis tout nudz.
Ung cent de poux gros et menus
Que je porte en lieu de pécune.

Il va en sa maison, et dit en entrant :

Dieu gard!

LA FEMME.

Estes-vous revenus?
A-vous d'argent?

COLIN.

Forme nesune.

LA FEMME.

C'est grant faict.

COLIN.

Ce n'est que fortune;
Au livre des heureux m'efface.

LA FEMME *se seigne.*

Pas une croix!

COLIN.

Non, par bieu, q'une,
Celle qui se tient en ma face.
Se vous me chantiez la preface
Du grand sanctus ou le credo,
Quant à fournir ne sçay que face;
Car ma lesson n'est qu'à credo.

LA FEMME.

Vous estes à quia.

COLIN.

Mais à ho
Ne puys tirer, s'on ne me boute.

LA FEMME.

Que ferons-nous?

[COLIN.]

Feste à gogo,
S'on joue de la sacqueboute.

LA FEMME.

A, povre perdu!

COLIN.

Somme toute,
Boire fault; velà mais raisons.
C'est trop tenir propos de tout
Pour ung homme qu'a les dens longz.
Avant, Catin, m'amour, allons;
Je suis creux com une lanterne.

LA FEMME.

Nous allons bien à reculons.

COLIN.

C'est selon la mode moderne.
Bevons.

Il se met à table, et la femme luy baille à boire de l'eau, et dit:

Velà d'eau de cisterne.
Or bevez, se vous avez soif.

COLIN.

Elle faict le col trop materne;
Pendu soit-il qui vous en croit.
Elle me faict trembler de froit
Quant je la voy dessus la table,
Elle est plus propre à faire broit,
Et au[x] chevaulx plus convenable.

LA FEMME.

Mais dont venez-vous?

COLIN.

Dont? du diable;

De tant de pays que c'est raige.

LA FEMME.

A-vous veu lieu plus profitable,
Ont vous ayez plus d'aventage?
Vous avez esté en fourrage
Despendre follement le vostre;
En quelque fille de passage
Avez faict du paillard avoutre.

COLIN.

Et non ay, par la patenostre;
Mais ay esté preud'homme et bon,
Or m'en croyez.

LA FEMME.

Ha, fin apostre,
Je cuide bien que sçavez mon.

COLIN.

Je vous pry qu'à boire s'acoustre,
Et me laissez ce grant sermon.

LA FEMME.

G'y vois.

COLIN.

Apportés d'ung jambon,
Pour nous mettre en vin pour entrée,
Et du vin dessus Jehan Coppon,
Et venez de cours, ma sucrée.

LA FEMME *apporte à boire et à manger, et Colin boit, et elle dit :*

Avant, Colin, à ceste havée,
Entendez à ceste besoigne.

COLIN *la flate.*

Loué soit Dieu quant t'ay trouvée;

Vous estes ma sadine troigne.

LA FEMME.

Ce nonobstant fault que je soigne
Vostre vie en quelque moyen.
Il a bien fallù, povre yvroigne,
Qu'ailleurs j'aye trouvé maintien.

COLIN.

Ce ne vous est que los et bien
Entre les femmes de ce lieu.

Il regarde le mesnage et dit :

Dont est venu tant de merrien
Et de mesnage que j'ay veu?

LA FEMME.

Colin, de la grace de Dieu.

COLIN.

Et ce beau lict, ciel et cortines,
Simaises, potz, casses, bassines,
Dont vous est venu cest aveu?

LA FEMME.

Colin, de la grace de Dieu.

COLIN.

Bancz, treteaux, tables, escabelles,
Et tant d'utensiles si belles,
Dont l'a-vous gaigné, n'à quel jeu?

LA FEMME.

Colin, de la grace de Dieu.

COLIN *s'agenoille et dit :*

Et loué soit le bon Jésus,
En tous temps, yver et esté,
Qui de ses tresors de lassus

Nous a tant de biens presté.

Il se dresse.

Tant de foys me suis arresté
A genoux devant son ymage,
Quand j'estoy en nécessité,
Que je n'avoye pain ne fromage,
Luy prier en mon chant ramage
D'avoir secours à mon besoing,
Luy promettant foy et hommage;
Mais oncques n'en ouvrit le groing.

LA FEMME.

Saint Jehan, mais je sçais le droict coing
De l'église, dont il les o(u)yt.

COLIN.

C'est donc de plus près?

LA FEMME.

Mais plus loing
Qu'il prent sa visière et nous voit.

COLIN.

Je ne sçay; mais comment qu'il soit,
Je suis de luy très fort content,
Quant ainsi tous nos biens accroit,
Veu que n'avions ne peu ne tant;
Il me souffist pour le présent;
J'en loue le Dieu éternel.

Il regard à ung petit enfant emprès elle, et dit :

Et puis à qui est cet enfant?

LA FEMME.

Il est à moy.

COLIN.

Vray filz charnel?

Après la brebis vient l'aignel.
Mais de qui l'avez-vous conceu ?

LA FEMME.

Colin, de la grace de Dieu.

COLIN.

Je ne luy en sçay gré ne grace,
De s'estre de tant avancé.

LA FEMME.

Usez-vous à Dieu de menasses ?
Faut-il du bien estre tancé ?

COLIN.

Ouy, car il m'a offencé
De soy mesler de tant de choses.
A luy je n'ay pas tant pensé.

LA FEMME.

Taisez-vous ; ce ne sont que roses.

COLIN.

Je n'y entens texte ne gloses,
Et n'ay bien eschauffé le front.

LA FEMME.

Ce ne sont que richesses closes
A petitez cornes qui naistront
A cest enfant.

COLIN.

C'est ung estront
De chien chié emmy vostre gorge.

LA FEMME.

Dieu et les saintz s'en courrouceront ;
Or vous taisez.

COLIN.

Bon gré sainct George!
Le cas trop me griefve et escorche.
Fère enfans, c'est trop procedé.

LA FEMME.

Pourquoy?

COLIN.

Car cela me rend lorche;
C'est à Dieu trop tiré le dé.

LA FEMME.

Estes-vous yvre ou embridé
Et plain de tout ingratitude
Contre Dieu, qui vous a vuydé
De misère et sollicitude?
Se Dieu à vous qu'estes si rude
A donné des biens par entier,
Et puis, selon loy d'institute,
Il vous a faict ung heritier,
Louez Dieu en vostre mestier,
Car cecy n'a rien de nouveau;
C'est le dict de chascun quartier:
A la vache est tousjours le veau.

COLIN.

Ou mol ou dur comme un mortier,
C'est le dict de chascun quartier.

LA FEMME.

C'est trop exposé le psaultier;
Ne vous chault qui soit le toreau.

COLIN.

C'est le dict de chascun quartier:
A la vache est tousjours le veau;

Tousjours ronge son frain Moreau.
A chascun argument replicques,
Et de reproches plain boisseau,
Qui servent en lieu de rubricques.
C'est le faict d'entre nous ornicques
Comment femme du tout renverse
Nostre intendit, et pour relicques
C'est l'istoire de nostre farce.

LA FEMME.

Hélas, se je suis povre garce,
C'est à cause de ma partie;
Car j'eusse plus cher qu'on m'eust arse
Que de mener meschante vie;
Pour ce, messeigneurs, je vous prie
Que voz femmes n'abandonnez,
Et, se nous avons dit follie,
S'il vous plaist que nous pardonnez.

COLIN.

Bonnes dames, entretenez
Voz maris par bonne manière
Et trop fort ne les ransonnez
Pour faire trop de la gorrière;
Telle cuide estre la première
Qu'est la dernière de la danse.
Pardonnez-nous à peu prière,
Se nous vous avons faict offense.

CY FINE COLIN.



FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE

A quatre personnaiges, c'est assavoir

LE GENTILHOMME — NAUDET
LISON — LA DAMOYSELLE

Imprimé à Rouen par Jehan le Prest
demourant audict lieu.

LA FEMME *commence.*

Ne suis-je pas bien estorée
D'avoir espousé un tel homme?

NAUDET.

Quoy? est ma chemise dorée?
Da, da, s'el est, j'en suis marry.
Sçavez-vous de quoy je me ry?
De Monsieur de nostre villaige
Qui va de nuict en varouillaige.

LA FEMME.

Et que sçavez-vous, meschant homme?

NAUDET.

Que je sçay? Hau, la voicy bonne.
Que je sçay? qui le sçauroit?
Je le vey.

Lison.

Et quand, quand?

Naudet.

Hersoir.

Lison.

Et où, où?

Naudet.

Soubz le pingnon,
Là debout de nostre maison,
Où il estoit et une fille.

Lison.

Et sçais tu bien que c'estoit-ille?

Naudet.

Oy, oy, tous deux je les congnois.

Lison.

Veulx-tu dire que c'estoit moy?

Naudet.

Tout beau, tout beau, je n'en dictz mot.

Lison.

Je te prometz, ma foy, s'il te ost,
Qu'il te fera mettre en prison.

Naudet.

Et je n'en parle pas, Lison;
C'est tout ung se (vous) estes sa mye.
Da, pourtant ne luy dictes mye;
Il me feroit aussitost suyre.

Lison.

Garde-toi donc de le plus dire,
Meschant; il nous faict tant de biens!

Toutes les foys qu'il vient ceans,
Il te saulle de vin et rost.

NAUDET.

Et doncques viendra-il bientost?
S'il y en a plus, que g'y parte.
Faictes, faictes lui de la tarte,
S'il vient, pour servir de dessert.

LISON.

Va querir du boys, Mau-my-sert,
Que je mette le feu au four.

NAUDET.

Bien, je y voys.

LE GENTILHOMME.

Le grant amour,
Que j'ay à la belle Allison,
Tient mon cueur en si forte prison
Que je n'en puis arrester en nulle place.
En faisant retour de ceste chasse,
Je voys sçavoir comme elle se porte.

NAUDET.

Hay, voicy Monsieur à la porte;
Il est venu venir venu.

LE GENTILHOMME.

Hola!

NAUDET.

Hea, je vous ay bien congneu,
Monsieur. Voulez-vous descendre?

LISON.

Paix!

NAUDET.

Voirement, non faict, non faict.

LISON.

Que ce fol icy a de plet.

LE GENTILHOMME.

Naudet, monte sus mon cheval,
Et t'en va au long de ce val
Bien doulcement le pourmener.

NAUDET.

Se voulez, je l'iray mener
Boyre avant moy en la bonne eaue.

LE GENTILHOMME.

. . . . (1)
Il est trop chault pour abrever.

NAUDET *estant monté à cheval.*

Houla, ho; voicy pour desver.
Qu'esse icy? Hau, comme il s'esmouche;
Je croy qu'il y a quelque mouche
Qui luy fetrouille soubz la fesse.

LE GENTILHOMME.

J'ay le cueur comblé de l[i]esse
Quant je te vois, Lison, m'amie.
Baise-moy.

LISON.

Ne l'espargnez mie;
Monsieur, faictes vostre plaisir.

NAUDET.

Je ne le sçaurois plus tenir;
Le cheval m'a faict mettre à pied.

LE GENTILHOMME.

Ce fol icy m'a espié;
E[t] va, metz lay à l'estable

(1) Vers coupé par le relieur

NAUDET.

Bien, bien; Lison, mettez la table;
Que Monsieur desjeune un petit.
Sus, tost.

LISON.

Naudet a appetit.

LE GENTILHOMME.

A son folois il faict du sien.

NAUDET.

Je l'y ay mis. Yrai-ge au vin?
Je voy bien que Monsieur a soif.
Où est le meilleur?

LE GENTILHOMME.

Je ne sçay.
Va au Paon ou à La Vignette.

NAUDET.

Bien y vois.

LE GENTILHOMME.

A, ma plaisante vignette,
Pendant que Naudet n'y est point,
Je m'en vois mettre en beau pourpoint
Affin que mieulx nous esbattons.

LISON.

Il fault donc que nous nous hastons,
Car Naudet est fort diligent

NAUDET.

Voirement, baudrez-vous argent,
Ou se on dira que c'est pour vous?
Hau, Monsieur?

LE GENTILHOMME.

Voylà deux soubz.

Mon amy doulx, despesche toy,
Mais ne dict pas que c'est pour moy.

NAUDET.

Bien, bien, j'en beveray un bon traict.
Esse du blanc ou du clairet?

LE GENTILHOMME.

Du celuy que (tu) aimes le mieulx.

LISON.

Meshui ne cessera, mi dieux.
Va tost, ne reviens poi[n]t sans vin.

LE GENTILHOMME.

Va, mon amy, va.

NAUDET.

Qu'il est fin.
Tousjours il me trompe, en effect.
Au fort, fasché (fort) je suis [du] faict;
Mais, si je puis, je luy rendray.

LE GENTILHOMME.

Quand sera-ce que je tiendray
Ce beau gentil corps nud à nud?

LISON.

Mais que Naudet soit revenu,
Monsieur, il nous sera besoing
L'envoyer en quelque lieu (bien) loing.
Car aultrement n'aurions loysir
D[e] accomplir notre desir;
Tousjours il va et vient sans cesse.

LE GENTILHOMME.

Je luy jouray donc de finesse.
Tantost je l'empescheray bien.
Ma femme ayme sur toute rien

A le veoir ; tousjours la faict rire.
Une lettre luy voys escripre
Que vostre mary portera
Et ma femme l'au. . . . . .
Nenny nou march. . . . . . (1)
. . . . (2)
Cependant prendrons nos esbatz.

LISON.

Doncques, pour éviter desbatz,
Deffendez-luy sur toutes riens
De dire que soyez ceans ;
Ma damoiselle en auroit deuil.

LE GENTILHOMME.

Il sera faict.

NAUDET.

Je suis tout seul.
Je vais boire à mesme le pot.
Il est bon ; (mais) j'eusse esté bien sot
Se je ne l'eusse essansoné.
Da, je suis bien tost retorné,
Voicy du vin.

LISON.

Est-il bon, doncques ?

NAUDET.

C'est du meilleur que je beuz oncques.

LE GENTILHOMME.

Metz lay dedens ung plain seau d'eau
Freche.

(1) Ces deux vers se trouvent incomplets par suite d'un défaut dans le papier.
(2) Vers coupé par le relieur.

NAUDET.

Il se mocque, hau !

LISON.

Non faict ; faict ce qu[e]il te dict.

NAUDET.

Et bien donc ; mais je sois mauldict
Si je n'en boy premier ma part.
Et puis je mettray là leur part
Dedens le seau. Advisez
Si je n'ay bien faict. Hauld le nez.
Je mettray cy le demeurant.
Le voylà frais maintenant
Quand de boyre aurez appetit.

LE GENTILHOMME.

Vresment, beau sire, ung petit
J'ay soif.

NAUDET.

Or tendez donc voz voirres.

LISON.

Et que veulx-tu faire ? tu erres ;
Et verse du vin, gros veau.

NAUDET.

Le voicy par dedens l'eau.
Monsieur m'a dict que je luy mette.

LE GENTILHOMME.

Corbieu, cela e[s]t honneste !
Tu le devois laisser au pot.

NAUDET.

Vous [ne] m'en avez sonné mot ;
Se l'eussiez dict, je l'eusse faict.

LISON.

Le vin est perdu [eu] effect.
Malle joye ait-on du follastre !

LE GENTILHOMME.

Vien ça.

NAUDET.

Ha, vous me voulez battre.

LE GENTILHOMME.

Non feray, mais que tu sois saige ;
Oy-tu, va me faire ung messaige.

NAUDET.

Bien, g'y vois.

LE GENTILHOMME.

En revien(t), beau sire ;
Tu ne sçais pas que te veulx dire.
Porte ses lettres à ma femme,
Mais garde-toy bien, sur ton ame,
De dire que je sois ceans.
Tu luy diras que je reviens
De la chace et suis à l'eglise,
Que la table soit bien tost mise
Et qu'on te donne à dejuner ;
Mais avant toy te fault mener
Mon cheval pour mettre à l'estable.

NAUDET.

Et feray-je seoir à table ?

LE GENTILHOMME.

A l'estable os t boint les gens ? (*sic*)

NAUDET.

Oy, oy, tous je vous entens,

. . . . . vois mener par la main
. . . . . dictz jusque à demain
. . . . cheval tenir (1).

LE GENTILHOMME.

Ça, m'amie, allons parfournir
Nostre entreprinse, je vous prie.

LISON.

Allons, mais je serois marrie
Que d'aulcuns fussions apper[c]euz.
Allons, si vous voulez, là sus,
Ou à la chambre de derrière.

LE GENTILHOMME.

C'est très bien dict, m'amie chère
Qu'on ne nous prenne à desarroy,
Allons derrière, vous et moy.

NAUDET.

Je croy ce cheval assez saige
Pour s'en aller tout seul, je gaige.
Va devant, je te suyviray.

Nota qu'il doibt laisser aller le cheval tout seul et retourner en sa maison.

Esse tout ce que je diray?
Qu'esse cy? ilz s'en sont vollez.
Mot, mot, paix; là je les os:
Hon! ilz font la beste à deulx dos.
Là, là, là, il joue beau jeu;
On les voit bien par ung treu.
C'est monsieur; oy, voicy sa robe.
Mais, de peur qu'on ne luy desrobe,
Sus mon dos je la vestiray.

(1) Ces trois vers se trouvent incomplets par suite d'un défaut dans le papier.

Aprez son cheval m'en iray
Bien tost pour faire son messaige.

LA DAMOYSELLE *commence.*

Je crains qu'on n'ait faict quelque oultraige
A monsieur, ou quelque grand deuil,
Car son cheval est venu seul.
Dieu mercy, je vien bien appoint.
Çà, Monsieur, que vous mettez.

NAUDET.

Monsieur ! Hau ! vous me jettez
Monsieur ! Suis-je doncques monsieur?
La robe me faict grand honneur.
Je suis monsieur, ma damoyselle.

LA DAMOYSELLE.

Par mon créateur, je l'ay belle,
C'est Naudet; que Dieu nous doint joye.

NAUDET.

Vela que monsieur vous envoye.

LA DAMOYSELLE.

Qu'esse qu'il y a, Nostre-Dame ?
Où est-il or, dy ?

NAUDET.

Sur ma femme.

LA DAMOYSELLE.

Dict-moy que c'est, que je le sache.

NAUDET.

Il m'a dict qu'il vient de la chase
Et si qu'il s'en va à la messe,
Qu'on mette la table et qu'on dresse
La souppe, et si que je desjune.

LA DAMOYSELLE.

Comment! et tu perdrois ta jeusne,
Et puis je suis toute seulette;
Céans n'ay qui la table mette;
Tous mes serviteurs sont aux champs.

NAUDET.

Je ne suis point de ses meschans
Qui veulent trop trencher du maistre.
Je sçauray bien la table mettre.
Baillez-moy la clef du celier
Et de l'aumoyre.

LA DAMOYSELLE.

Quel galier!
Par ma foy, je n'en feray rien.
Mais, dea, je te donneray bien
Une bonne pièce de tarte.

NAUDET.

Sa, doncques, devant que je parte.

LA DAMOYSELLE.

Dy moy doncques, sans point mentir,
Pourquoy monsieur t'a faict vestir
Sa robe. Tu l'a bien touillée.

NAUDET.

Monsieur ne me l'a point baillée.
Je l'ay prinse sur nostre table,
Pour ce qu'elle me sembloit belle.
Je l'ay vestue en m'en venant.

LA DAMOYSELLE.

Vien ça, on m'a dict maintenant
Que monsieur est en ta maison

Avecques ta femme Lison,
Et qu'on luy a veu dès orains.

NAUDET.

Je ne vous l'ay pas dict, au moins;
Monsieur me l'a bien deffendu.

LA DAMOYSELLE.

A, a, Naudet, tu es entendu;
Sçait-il bien que tu as sa robe?

NAUDET.

Jens nennin, il ne le sçait point.
Mais, de peur qu'on ne luy desrobe,
Je l'ay prinse pour mettre à point.

LA DAMOYSELLE.

Tu me semble tout bel et coint.
Et Lison ne t'a-el(le) point veu?

NAUDET.

Jacques nennim, elle n'eust sceu.
Lison estoit bien empeschée,
Toute platte à l'envers couchée
En nostre chambre de derrière.

LA DAMOYSELLE.

Ha! je sçay bien que monsieur Daire
Estoit couché à costé d'elle.

NAUDET.

Jens, non estoit, ma damoyselle;
Il estoit tout fin plat dessus.

LA DAMOYSELLE.

Et que luy faisoit-il, Jésus?
Je te pry, dy-le moy, beau sire.

NAUDET.

Je n'ay garde de vous le dire;

Monsieur me ravesqueroit bien.

LA DAMOYSELLE.

Dict-le moy, je n'en diray rien.

NAUDET.

Hau, si feriez ; je suis trop fin.

LA DAMOYSELLE.

Tient, boy une foys de ce vin,
Et puis me le dict ; je le veulx.
Il n'y a icy que nous deux,
Pour rien ne t'accuseray.

NAUDET.

Ma foy, point ne vous le diray.
Je gasterois tout le mistère.
J'ayme beaucoup [mieulx] vous le faire
Trois fois, que vous en dire un mot.

LA DAMOYSELLE.

Tu ne sçaurois ; tu es trop sot.

NAUDET.

Je ne sçaurois ! Hau, quel raison !
Et je le fays bien à Lison
Tous les jours six ou sept fois.

LA DAMOYSELLE.

Tu as menti ; point ne te crois :
Tu es trop sot pour telle ouvraige.

NAUDET.

Le plus sot y est le plus saige.
Pour veoir mettez-moy en besongne ;
Or dictes que je vous empongne,
Si comment monsieur faict ma femme,
Et je vous jure, sur mon ame

Que point ne vous escondiray.

LA DAMOYSELLE.

Or m'empoigne donc. Je voirray
Ta vaillance et tes beaulx combas.

NAUDET.

Il met ainsi sa robbe bas,
Et prent Lison en ceste sorte,
Et en l'autre chambre l'emporte
Sur la couchette, et ferme l'huis.

LE GENTILHOMME.

Vostre mary ne revient plus.
Je congnois maintenant sa ruse;
Bien petite chose l'amuse.
De nous plus il ne se souvient.
Ma damoyselle l'entretient
A banqueter le mieulx qu'el(le) peult.

LISON.

On faict de luy tout ce qu'on veult,
Moyennant et touchant la p(i)ence,
C'est le plus beau de sa science
Que de toujours menger et boyre;
Et puis il pert sens et memoire
Et declare tout son secret,

LE GENTILHOMME.

Faict? morbieu, j'ay grant regret;
C'est de l'avoir là envoyé.
S'il est une fois avoyé,
Il déclarera nostre cas.
G'y vois plus viste que le pas.
Ça, ma robe, legierement.

LISON.

Où l'avez-vous mise voyrement?
Je ne la trouves point icy.

LE GENTILHOMME.

Vertu bien, la perdray-je ainsi?
Me voicy bien mal accoustré.
A, a, quelc'un a icy entré,
Qui n'a ame veu et l'a prinse,
Et vous estes bien mal appriuse,
Que ne la mettiez à point.

LISON.

Dea, monsieur, je n'y pensois point,
Et puis vous me hastiez tant.

LE GENTILHOMME.

J'ay perdu ma robe contant;
Mais je crains d'en prendre encor une.
On voit souvent qu'une fortune
Ne vient point seulle, se dict-on.
Ha! je m'en voys; adieu, Lison.

LISON.

Adieu, monsieur, jusque(s) au revoir.

NAUDET.

Or sus, le vouliez veoir,
Comment monsieur faict à ma femme.
Je vous l'ay monstré.

LA DAMOYSELLE.

Sus mon ame,
Naudet, je n'eusse pas cuydé;
Tu en besongnes comme un maistre.

NAUDET.

Jen, Lison dict qu'il le fault mettre
Tousjours au parmy du caudet.

LA DAMOYSELLE.

Pleust à Dieu que (tu) fusses monsieur
Et que monsieur devint Naudet.

NAUDET.

Or si est-il, j'en suis seur.

LA DAMOYSELLE.

Os-tu : garde bien mon honneur.
De neuf te feray racoustrer,
Et si, quand tu verras entrer
Monsieur de nuict en ta maison,
Accourt icy tost me monstrer
Tout cela qu'il faict à Lison.

NAUDET.

Aussi feray-je par raison,
Puisque j'auray robe nouvelle.
Hay, agarez, ma damoyselle ;
Voicy Naudet monsieur qui vient.

LA DAMOYSELLE.

Je ne sçay de quoy me souvient
De vous veoir venir en pourpoint.
Et vostre robe, l'a(vez)-vous point,
Que ne l'avez chainte ou trouvée [troussée?] ?

LE GENTILHOMME.

Je l'ay en quelque lieu laissée
Pour accourir plus vistement.

NAUDET.

Ma damoyselle, il ment, il ment ;

La voicy; je l'ay apportée
De peur qu'il ne fut desrobée,
Tandis qui littot [luttoit ?] à ma femme.

LE GENTILHOMME.

Tu as menty, villain infemme.

LA DAMOYSELLE.

C'est bien l'estat du bon preudhom(me).

NAUDET.

Qu'esse que vous luy faisiez donc?
Je vous ay veu monté dessus.

LA DAMOYSELLE.

N'a-vous point de honte, Jesus?
C'est bien abaissé gentillesse.

LE GENTILHOMME.

Mais le croyez-vous? C'est simplesse.
C'est un sot plein de sot langaige.

LA DAMOYSELLE.

J'aperçois bien à vostre ouvraige
Qu'avez autre tasche entreprinse.

LE GENTILHOMME.

Moy, morbieu, je suys sans reproche.
De tout cela je me sens net.

NAUDET, *en riant.*

Naudet, Naudet, Naudet, Naudet.

LA DAMOYSELLE.

Meschant, suis-je point assez belle
Pour vous?

NAUDET.

Ingens, oy, ma damoyselle ;
Vous estes partout clère et belle.

LA DAME.

Je ne sçay si hardy en France
Qui ne tint de moy plus grant conte,
Par quoy vous deussiez avoir honte
D'aller ailleurs ; bien dire l'ose.

NAUDET.

A, ouy, ma foy, elle a ung chose
Qui ne bouge de la maison,
Ainsi que faict celuy Lison,
Ainsi fatelu et douillet.

LA DAMOYSELLE.

Que fault-il à ce babillet ?

LE GENTILHOMME.

Parle hardiment, je le veulx.

NAUDET.

Il a tout ainsi des cheveulx.
Joué m'y suis deux ou trois foys,
Mais je n'y trouve point de choix ;
C'est tout ung, s'ilz sont pelle melle,
De Lison ou ma damoyselle.
Ils sont d'ung goust, d'une façon,
Celuy ma damoyselle et Lison ;
Moy je veulx ne m'en chault laquelle,
De Lison ou ma damoyselle.
Vous aurez le choix, c'est raison,
De ma damoyselle ou Lison.
Prenez la plus doulce ou plus belle,

De Lison ou ma damoyselle,
Ou toutes deux les espouson,
Et faison feste solennelle
De ma damoyselle et Lison.

LA DAMOYSELLE.

Ha, que ce fol a de blason!

LE GENTILHOMME.

Hon, hon, ma femme, estes-vous telle?
Du chois j'en don(ne)rois un oignon
De Lison ou ma damoyselle,
De ma damoyselle et Lison.
N'en parlons plus et nous taison,
Cecy est neufve nouvelle.
Tenir me veulx à la maison,
Puisqu'on vient à ma damoyselle
Pendant que je suis à Lison.

NAUDET.

Ma foy, monsieur, sans trahison,
Je ne vous donnerois ung pet
Pour estre monsieur ou Naudet.
Mais il n'est pas bon d'estre ensemble
Naudet et monsieur, ce me semble.
Ce vous seroit grant deshonneur
Qu'on fist ung Naudet de monsieur.
Quand de Naudet tiendrés le lieu,
Naudet seroit monsieur, par Dieu.
Gardez donc vostre seigneurie,
Et Naudet sa naudeterie.
Se tenez Lison ma fumelle,
Naudet tiendra ma damoyselle.
Ne venez plus naudetiser,
Je n'iray plus seigneuriser.

Chascun à ce qu'il a se tienne.
Et, affin qu'il vous en souvienne,
Croyez-moy qu'il fault, mon amy,
A trompeur trompeur et demy;
Pourtant, que plus ne vous advienne.

FINIS.





FARCE NOUVELLE[1]

A troys personnages, c'est assavoir

LE BADIN
LA FEMME
ET LA CHAMBRIÈRE

LE BADIN *commence.*

Douce memoire en plaisir consom-
En plaisir consommée. [mée

LA FEMME.

Ne suis-je pas bien etorée
De mon mary que vous voyez?
Secourez-moy, vierge honorée;
Tant de foys vous ay descorée
Affin que vous me pourvoyez.
Ne suis-je pas bien etorée
De mon mary que vous voyez?

LE BADIN.

En quelque lieu que vous soyez,
Vous metterez tousjours peine
D'affiner vostre langue.

(1) L'édition de cette pièce qui fait partie du Recueil de Londres est très défectueuse. Nos efforts pour rétablir un certain nombre de vers ayant échoué, nous avons pris le parti de conserver exactement la disposition de l'original.

LA CHAMBRIÈRE.

Ne demenez nulle harengue,
Fouquet, mon maistre, je vous prie.

LA FEMME.

Quoy, que dit-on, ma mye?

LA CHAMBRIÈRE.

Melancolie luy saisit si fort
L'estomach qui l'estouffe.
Ha le soulas, le pourceau
Excessif, il est par bieu cy très
Poussif qu'il en soufle, mais
Pensez-vous qu'elle triomphe
Seroit qui m'en pourroit depescher.
A par bieu, point n'en aurois pesché
Un qui tant de tourment me fait.

LE BADIN *éternue*.

Etesecs.

LA CHAMBRIÈRE.

Dieu vous ayde.

LA FEMME.

Encore un coup.

LE BADIN.

Dieu, qu'il est redde!

LA CHAMBRIÈRE.

Je prie Jésus qu'il vous sequeure.

LE BADIN.

Megnette, dis.

LA CHAMBRIÈRE.

Que vous plaist-il?

LE BADIN.

A ceste heure je me meurs.

LA CHAMBRIÈRE.

Non faictes, non.

LE BADIN.

Que dit ma dame de penon?

LA CHAMBRIÈRE.

Elle dit que cy vous estiez en terre
Que son cueur seroit hors de serre
Et son corps hors d'une grand peine.

LE BADIN.

Elle dit ses fiebvres quartaines.
J'é encore une verte veine.
Si je ne craignois les gens
Je te diroys une parolle.

LA CHAMBRIÈRE.

Que diriez-vous?

LE BADIN.

Tu es trop folle,
Car je crains bien à te rien dire.

LA FEMME.

Mennette, dis.

LE BADIN.

A lyre, lyre.
Voy là le caquet qui est mis en voye.

LA CHAMBRIÈRE.

Je vois à vous.

LA FEMME.

Et qu'on te voye,
Tant tu viens à grosse puissance.
Vien ça, m'amie. N'as-tu point souvenance
De quand ce fol trahistre Fouquet
Me bastit tant une foys

Et, avec ung baston de boys,
Me suyvist enmy la rue?

LA CHAMBRIÈRE.

Je croy que ouy.

LA FEMME.

Ha que je suis moulue.
Je requiers le doulx Jesus-Christ
Et ma dame saincte Geneviefve
Que de son corps puisse estre veufve.
Par où esse qu'il me frappit?
Dis-le moy, Mannette m'amye.

LA CHAMBRIÈRE.

Ma maistresse, par le costé.

LA FEMME.

Ha, le costé!
Va-t'en dire à ce meschant Fouquet
Que si je meurs du mal qui m'a fait
Je iray tout droit en Paradis.
Dis-luy bien qu'il sera damné
Et de Justice condamné
S'il ne me rend à mes amys.

LA CHAMBRIÈRE.

Je m'y en voys.

LA FEMME.

Et c'est trop mis
Il en deveroit estre embousché.

LA CHAMBRIÈRE.

Et vous congnoissez qu'il est couché
Au lict tout plat,
Et que le pauvre homme est si mat
Qu'il n'a ne confort ne amys.

LA FEMME.

Ha, il ne l'est pas tant que je suis.
Va-t'en dire à messire Maurice
Qu'il envoye son petit novice,
Qu'il travaille sa personne
De venir droit sus le coup
De nonne, mais revisite un pou.
Je sçay bien qu'il a bonne main;
Se ce n'est d'ennuy ne demain
Que je congnois sa suffisance.
Il me donra resjouyssance,
Mais scez-tu quoy?

LA CHAMBRIÈRE.

Plaist-il, maistresse?

LA FEMME.

Dis-luy qu'il garde d'oublier
Sa bouteille de sainct pot.

LA CHAMBRIÈRE.

Je luy diray bien voz propos.

LA FEMME.

Or bien qui te conduye.
Mais scez-tu quoy?

LA CHAMBRIÈRE.

Plaist-il, maistresse?

LA FEMME.

Garde-toy bien de parler à cest infect.

LA CHAMBRIÈRE.

Qui est-il, maistresse?

LA FEMME.

Et c'est ce meschant breneux de Fouquet.

LA CHAMBRIÈRE.

De cela n'en ayez doubte.

LA FEMME.

Laisse-luy ronger sa goutte
Et son frain sans qu'il se guerisse.
Mais dis bien à messire Maurice
Ce que je t'ay dit. Autrement
Je seroys diffamée.

LE BADIN.

Et puis, hay, où va Mannette?
Y a-il quelque anguille sus roche?

LA CHAMBRIÈRE.

Il n'est pas temps que je m'arreste.

LE BADIN.

Et puis, hay, où va Mannette?

LA CHAMBRIÈRE.

S'il fault que long temps je mette,
De ma dame j'auray reproche.

LE BADIN.

Et puis, hay, où va Mannette?
Y a-il quelque anguille sus roche?

LA CHAMBRIÈRE.

Si ne craignois d'avoir la torche,
Je vous dirois quelque finesse.

LE BADIN.

Dis, m'amye, dis.

LA CHAMBRIÈRE.

C'est ma maistresse
Qui a mal à son amatrix.

Elle m'envoye quérir messire Maurice
Pour la guérir.

Le Badin.

Par ta foy ?

La Chambrière.

Et doit apporter avant soy
Une bouteille de sainct pot.

Le Badin.

Toute plaine ?

La Chambrière.

Toute plaine.

Le Badin.

Tant je burons, tant je burons,
Tant je burons,
Tant il y aura de la tradaine,
Cy le fait est bien respandu.

La Chambrière.

Sainct Jehan, elle m'a deffendu
Que je n'en disse mot
Et que je voyse le hault trot
Querir monsieur.

Le Badin.

Si je ne luy joue quelque
Fin tour de passe passe.

La Chambrière.

Et quoy?

Le Badin.

Si je ne luy trasse quelque
Fin tour de maistre mouche.

LA CHAMBRIÈRE.

Quand je seroys batue.

LE BADIN.

Si elle te triche, voicy
Martin baton qui en fera
La raison. Tourne vers elle,
Et pleure et lui fait grand
Serment, donne-toy au dyable
Hardiment; il n'y a point
De dangier, non ne jeu.
Tous mes sacrements
Et je ma cautelle et
Malaise je feray du messire
Morice et luy dis que
Je t'ay fait veu et promesse,
Mais que j'aye confessé
Fouquet que je seray plus;
C'est que un chouquet vist
Où elle tient son domicille.

LA CHAMBRIÈRE.

Je croy que dans ceste ville
Il n'y en a un plus fin
Que vous.

LA FEMME.

Et où vas-tu?

LA CHAMBRIÈRE.

Et Dieu le sait; il n'y a plus de
Fouquet au monde.

LA FEMME.

Que fut-il pendu au gibet
Et noyé en la mer parfonde!

Mais où vas-tu ?

LA CHAMBRIÈRE.

Et Dieu le sait ; il n'y a plus de
Fouquet au monde.

LA FEMME.

Que sçais-tu ?

LA CHAMBRIÈRE.

Tout le monde dit que il a
Son esprit rendu.

LA FEMME.

Va, va, en pleure-tu ? Je te jure
Par sainct Benoist, que si fut
Mort il y a dix ans il m'en
Fut de beaucoup mieulx qu'il
N'est ; va, va, s'en est autant
D'escaillé. Mais viens çà ; n'as-tu point
Parlé à messire Morice ?

LA CHAMBRIÈRE.

Ouy, le voicy venir après moy.
Il a dit que il pourra estre,
Mais qu'il ayt confessé mon maistre,
Icy bien tost.

LA FEMME.

A ! voilà bien mon cas.

LA CHAMBRIÈRE.

Le voicy venir tout le pas ;
Regardez comme il est en sueur.

LE BADIN *se desguise en prebstre.*

Bonjour ravice, bonjour ma sœur ;

Comment se porte le courage,
M'amye?

LA FEMME.

Ennuy bien, Monsieur,
Demain en grant douleur.

LE BADIN.

A! m'amye, ce sont les
Maladies de ce monde.
Bonjour ravice, bonjour ma sœur;
Il me convient en labourage
Mettre entour vous.

LA FEMME.

J'en ay bon mestier; mais vous
Estes plus fort à chastier
Qu'un marmot; qu'on vous advertisse;
Laissez cela, maistre Morice,
Tant vous avez la main legiere.

LE BADIN.

Pleust à Dieu que moy et la chambrière
Fussions emmy ses bois,
Et elle m'eust presté son harnoys
Affin que je luy esclarcice.

LA FEMME.

Cela laissez, messire Maurice,
A! vous voulez evader.

LE BADIN.

Où vous tient vostre impo(r)tence?

LA FEMME.

Encore convient-il regarder?
C'est ici hault, entour la pance.

LE BADIN.

Ung petit plus hault que la cuisse.

LA FEMME.

Laissez cela, Messire Maurice.

LE BADIN.

Qui la vouldroit guérir,
Elle ne l'endureroit pas.

LA FEMME.

A, pardonnez-moi.

LE BADIN.

N'esse pas où vous tient vostre dureté ?

LA FEMME.

A, vous tastez bien d'autre costé.

LE BADIN.

Je croy bien, dea, m'amye ;
Il n'y a si gentil médecin,
Quand il tient une jeune femme,
Entre ses mains que ne l'essaye bien
Aucunesfois à garder mon serment ;
Je fains quand je suis entour vous
Les membres me redissent tous,
Je suis plus hardy qu'un suisse.

LA CHAMBRIÈRE.

Mais escoutez, Messire Maurice.
Tant il scet bien le tu autem.

LE BADIN.

Je metz la main droit sur le mal.

LA FEMME.

Jesuchrist, que vous estes fin.

LE BADIN.

Le sçavez-vous mieulx qu'un médecin,
Qui est grand herbosisien.

LA FEMME.

Il me feroit ceste, ainsi enten;
Il me disoit que je fusse seignée
Et puis par deux ou trois fois la seignée
Il me jetta à la renverse
Ny plus ny moins qu'une escrevisse.

LE BADIN.

Qui fist cela?

LA FEMME.

Et vous, messire Maurice,
Quand vous me teniez à vostre ayse.

LE BADIN.

Paix, paix, meschante larronnesse,
Gardez l'honneur de l'esglise.
Par ma foy, je vous quitteray là.

LA FEMME.

A, ma chambrière le sçaura.
Je n'ay point paour qu'elle le sache.
Quand vous me teniez en vos las,
Vous me disiez : Ne vous souciez pas,
Commère, si vous estes mauvaise
Mesnagère, je vous feray bonne nourrrisse.

LE BADIN.

Qui dist cela?

LA FEMME.

Et vous, messire Maurice.

LE BADIN.

Point ne m'en souvient en effect.

LA FEMME.

Se fut la journée que Fouquet
Estoit couché au long du feu.
Après moy vinstes peu à peu
Me manier en mon lict.
N'est-il pas vray ?

LE BADIN.

Ma foy nenny.

LA FEMME.

O, Dieu met en mal an qui en ment.

LE BADIN.

Mais le bon Fouquet voirement
Il est miné de maladie
Dont il me poise.

LA CHAMBRIÈRE.

J'en suis marrie.

LA FEMME.

Et es-tu ta fiebvre quartaine !
S'il estoit au parfond de Seine,
Nous n'aurions pas perdu un chou.
Allons le revisiter un pou
Et luy jouer quelque finesse.

LE BADIN.

C'est bien dit ; je m'en vois chanter messe,
Tandis que vous yrez veoir Fouquet.

LA FEMME.

Adieu, monsieur.

LE BADIN.

Mais Dieu scet quelle sera vostre venue.

LA FEMME.

Enten-tu quoy, m'amye, que sois vestue
Subitement en religieuse;
Puis iray faire la douloureuse
Entour Fouquet.

LA CHAMBRIÈRE.

Voicy certainement
Un très bon habillement;
La forme en est bonne au greffe.

LE BADIN.

Effe, effe, effe, effe.

LA FEMME.

Or ça, Fouquet.

LE BADIN.

Or ça, madame.

LA FEMME.

Il vous convient penser de l'âme
Pour la gloire infinie.

LE BADIN.

Faulse trahison, Dieu te mauldie
Quant par toy me fault mourir.

LA FEMME.

Midieux, vous pourriez acquerir
Damnation perpétuelle.

LE BADIN.

Va debinelle ouystaignelle à l'i grégois,
Va debinelle.

LA CHAMBRIÈRE.

Or ça, Fouquet.

LE BADIN.

Or ça, Mannette.

LA CHAMBRIÈRE.

Je suis vostre pauvre vasselle
Qui vous a servis plusieurs ans.

LE BADIN.

C'est cet enfant, c'est cet enfant
Qui fut fait en ses gachères,
C'est cet enfant, c'est cet enfant
Qui fut fait emmy ces boys.

LA CHAMBRIÈRE.

De toutes vos chambrières
Je suis le chois.

LE BADIN.

Ce corbieu, ce faictes mon,
Vous venez au testament;
Ne faictes pas?

LA FEMME.

Et je vous prie changez vostre voix
En Jesus qui mourut en croix
Pour rachepter son populaire.

LE BADIN.

Le corps bieu, je me meurs.

LA FEMME.

Et que voulez-vous faire?
Encore convient-il penser de l'âme?

LE BADIN.

Il n'est trahyson que d'une femme.

LA FEMME.

Se n'est pas bien dit, mon amy,
Vous povez penser que l'ennemy
Vous attrapera à quelque vice.

LE BADIN.

N'est point icy messire Maurice,
Que j'eusse son absolution ?

LA FEMME.

Je vous donray bien confession,
Au moins si vous voulez,
Et tout ainsi que vous mourrez,
Vous irez à la gloriette.

LE BADIN.

Or ça, madame la nonnette,
Où sera fait mon monument ?

LA FEMME.

Tout au myten de nostre couvent
Nous ferons faire un beau service.

LE BADIN.

Faictes chanter messire Maurice,
Aussi bien ne fait-il rien,
Je vous prie, des gaudeamus
Et nous ferons un beau service,
Disant : Te Deum laudamus.

Il chante.

Te Deum laudamus.
Te Dominum confitemur.

LA FEMME.

Te eternum putrem,
Omnis terra veneratur.

LA CHAMBRIÈRE.

Tibi omnes angeli tibi celis.

LE BADIN.

Morbieu, qui sera celuy
Qui sera en paradis plus hault que moy.
Je seray conte, duc ou roy,
Pape, ou quelque empereur.

LA FEMME.

Je vous prye, pensez à vostre créateur.
Dictes : Je me confesse à Dieu
Et à la vierge Marie,
Et à ma dame sainte Venice.

LE BADIN.

Et à la femme à messire Maurice.

LA FEMME.

Et à tous les sainctz qui sont en gloire.
En luy n'y a sens ne memoire
Non plus qu'en la teste d'un veau.
Quittons-le-là.

LA CHAMBRIÈRE.

C'est le plus beau.

LA FEMME.

Adieu, Fouquet.

LE BADIN.

Adieu, Mannette.

LA FEMME.

Vous demourez là tout seulet.

LA CHAMBRIÈRE.

Adieu, Fouquet.

LE BADIN.

Adieu, Mannette.

LA CHAMBRIÈRE.

Il est déjà plus blanc que lait;
Je croy qu'il ayt fait la diette.

Ilz crient ensemble.

Adieu, Fouquet.

LE BADIN.

Adieu, de par tous les diables;
Adieu, seigneurs; contemplez en effect
Qu'il n'est finesse que d'une femme;
Fin contre fin autre deçoy.

FIN.





FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE

DE JENINOT

Qui fist un roy de son chat par faulte d'autre compagnon en criant : Le roy boit ! et monta sur sa maistresse pour la mener à la messe

A trois personnaiges, c'est assavoir

LE MARY
LA FEMME
ET JENINOT

LE MARY *commence :*

Pourquoy faut-il tant de tourment [souffrir
En ce monde, pour avoir seule- [ment
La pauvre vie et à la fin mourir !
Br[i]ef, cela n'est point plaisant.
Je veulx avoir doresnavant
Un varlet qui me servira,
Et puis me don(ne)ray du bon temps ;
Avienne (ce) qu'advenir vouldra.

LA FEMME.

Vous dictes très bien de cela,
Mon mary ; car, en vérité,

Nous n'aurons pas nécessité,
Si Dieu plaist, tandis que vivrons.
Car assez de bien nous aurons
Pour nous nourrir honnestement.
Mais je vous prie chèrement
Que nous ayons quelque varlet.

LE MARY.

Nous en aurons un, (soit) beau ou layt,
Mais qu'il nous soit bien serviable,
(Autant) à besongner comme à la table.
Car, m'amye, je vous dis bien,
S'il ne nous servoit de rien,
D'en avoir un (se) seroit simplesse.

LA FEMME.

Il me menera à la messe,
Et si gardera la maison,
Et si me portera ma scelle
Quand (je) vouldray aller au sermon.

JENINOT *entre atout un chat et luy baille sus l'oreille en disant :*

Vous aurez sus l'oreille;
A l'ayde! il me tient aux oreilles;
Saincte sang bieu, quel gallant;
A petit (qu'il ne) m'a mengé les dens;
(Que) le diable emporte le minault.

LE MARY.

Voici tout ce que il nous fault.
Escoutés là hault, mon amy;
Entends à moy: Veulx-tu servir?
Déclaire-moi un peu ton fait.

JENINOT.

Et quoy doncques? En effect

Vous voulez bien estre mon maistre?

LE MARY.

Ouy vrayement, je le veulx bien estre,
Mais que tu soyes bon garçon,
Et que tu saches la façon
De faire tout sans riens faillir.

JENINOT.

Je feray bien le pot bouillir
Ainsi comme une chamberière,
De cela say bien la manière,
Sans point mouiller mon pain dedans;
Cela est à faire à frians;
Je me garde de tel affaire.

LE MARY.

Or sà, dis-moy, que sçais-tu faire?

JENINOT.

Je sçay bien abiller à boire,
Autant au soir comme au matin,
Et si parleray bien latin,
Voire mais c'om me l'apreigne;
Je n'en crains homme qui viengne
Pour estre bien en vitaille.

LA FEMME.

A, paillard, te fault-il reigler?
Tu n'es pas chose qui me haitte.

JENINOT.

Quant je tiens une tartelette,
Un flanet, ou un cassemuzeau,
Je le fourre soubz mon museau,
Aussi bien qu'homme de la ville.

LE MARY.

Par sainct Jehan, tu es fort habille.
Or ça (dis-moy), combien veulx-tu gaigner?

JENINOT.

Et que sçay-je moy?
Je vouldroye bien estre habillé
Et gaigner dix-huit francs le moys.
Mais aussi (je) veulx avoir des noix
Pour m[e]aller souvent esbatre.

LE MARY.

La mal[e] mort te puisse abattre!
Quel varlet je trouve icy!

JENINOT.

Mon maistre, vous avez vecy.
On, fas, par saincte Marie,
Reculez-vous, je vous en prie;
Jamais chose ne fut si aigre.

LE MARY.

Et je faitz ta sanglante fiebvre,
Villain infame, larronseau,
Je te romperay le museau,
Se mes la main sur ton collet.

JENINOT.

Voulez-vous batre vostre varlet?
Vous estes un vaillant monsieur.
Il m'est venu une sueur
Au cul de la paour qu'il m'a fait.
Chanter vouloye de chose infaicte,
Ce n'eusse retrainct le cornet.

LE MARY.

Que ne parle-tu franc et net,

Sans te mocquer ainsi des gens?

JENINOT.

Aussi fais-je, par mon serment;
Mon maistre, ay, vous estes bon homme.

LE MARY.

Si tu te veulx louer, en somme,
Trois francs te donray
Tous les ans, et t'abilleray,
Puisque habillé tu veulx estre.

JENINOT.

Je vous remercie, mon maistre.
De vous servir suis bien content.

LE MARY.

Comment as-tu nom, vrayement?

JENINOT.

Par mon serment,
Je croy que j'ay nom Jeninot.

LE MARY.

Jeninot est le nom d'un sot;
Mais aussi n'es-tu pas trop sage.
Or çà, laissons [là] ce passage.
Jeninot, je te diray,
Moy et ma femme allons soupper
Chez notre voysin, icy près.
Souppe toy, sans aucun arrest,
Et garde bien la maison.
Entens-tu?

JENINOT.

Voire; mais s'il s'enfuyt, voylà;
Fauldra-il que je coure après?

LA FEMME.

Mon créateur, que tu es nyès !
Et va, va, elle n[e]a garde;
Donne-toy garde seullement
Que nul n[e]entre point céans.

JENINOT.

De cela je suis recréans.
Mais venez ça, hau, voirement.
Au moins donnez-moy ung gasteau;
Si feray ung roy nouveau
A ce soir pour me rigoller.

LA FEMME.

A, Jeninot, tu veulx voller.
Or sus, tien, voylà un liart,
Et ne fais point du criart;
Va querir un gasteau vistement.

JENINOT.

Aussi voys-je, par mon serment.
Hon, hon, j'auray ung bon gasteau;
Mais je ne bevray que de l'eau.
Hélas ! que servans ont de peine.

Icy Jeninot doit avoir un gasteau.

Or sus en la bonne estraine.
Tout le monde crie : Le roy boit :
Je suis tout seul icy endroit.
Et par bieu je feray un roy.

Il couppe le gasteau.

Et voicy premier pour moy;
On dit qu'il est fol qui s'oublye.
Par la doulce vierge Marie,
Vous verrez tantost un beau jeu.

Or sus après, voylà pour Dieu.
Et dea, j'ay trop fait d'une part,
Par mon ame, c'est pour le chat;
Je ne la sçaurois mieulx bailler.
Or çà, je vois regarder
Auquel c'est qu'est la fève.
Tel cuyde bien faire qu'il resve.
Or sus à l'autre; Dieu y ayt part.
Par mon ame, c'est nostre chat;
Or voicy bien pour enrager.
Par bieu, si me faut-il crier.
Par mon ame, si burez-vous,
Ou je vous donneray des coups.
Entendez-vous, monsieur le roy,
Serez vous cy meshuy, ou quoy?
Faictes-nous ung peu de raison;
Tenez, voylà de la boisson;
N'espargnez pas ce vin cleret.

Icy fault qu'il face boire le chat.

Le roy boit, le roy boit, le roy boit!
A dea, nostre chat, ho!
Et puis que dictes-vous, Monsieur le roy?
Je me suis mis en grant desroy
Pour en payer la folle enchère.
Or ça, ça, faictes bonne chère;
Tenez, voylà de la pitance,
Vous faictes belle contenance;
Si payerez-vous la royaulté;
Et non ferez en verité;
Vous n'en serez pas ainsi quite.
Or buvez donc; je vous en quitte,
Que n'en soyez plus en esmoy.

Icy fault qu'il face boire le chat.

Le roy boit, le roy boit, le roy boit!

LE MARY.

J'ay ouy un terrible bruyt;
C'est nostre varlet, le testu.
Dea, Jeninot, que fais-tu?
Tu maine[s] un très grant desroy.

JENINOT.

Mon maistre, nostre chat est roy;
Regardez comme il fait le sage.

LA FEMME.

Mon createur, que tu es sage;
Ne sçaurois-tu crier plus bas?

JENINOT.

(Ma) maistresse, vous ne sçavez pas;
Nostre chat est roy du gasteau.
Ne luy ferez-vous pas un chappeau
Pour luy boutter dessus la teste?

LA FEMME.

Saincte Marie, que tu es beste.
N'as-tu pas souppé, dy, porchier?
Despeche-toy, va te coucher,
Et te liève de bon matin.

JENINOT.

Aussi feray-je, par sainct Martin,
Devant que je voise chasser.
Mais aydez-moy à deschausser;
Hau, mon maistre, pour la pareille.

LE MARY.

Le dyable t'a fait la cervelle,
Couche-toy tost; c'est trop farcer.

JENINOT.

Et je n'ay point de pot à pisser;
Où voulez-vous que je pisse?

LE MARY.

Mauldict soys-tu! Quel[le] devise;
Ce lourdault-cy me rompt la teste.

JENINOT *en se couchant dedans un lict, et fault qu'il soit depouillé.*

(Et) vous estes un terrible maistre;
Ne vous oseroit-on dire mot?

LA FEMME.

Pour néant n'a pas non Jeninot;
Son langage par trop me nuyst.

JENINOT.

Vous ne dictes pas : Bonne nuyt
Vous doint Dieu ! Esse la façon ?

LE MARY.

Le dyable emporte le garson,
Tant il est sot et peu subtil.
Ma femme !

LA FEMME.

Que vous plaist-il?

LA MARY.

Faictes que j'aye à boire;
Car, par le benoist roy de gloire,
Je meurs de soif, aussi de faim.

LE FEMME.

Tenez, mengez; voylà du pain
Et du vin que j'ay recovert;
Mais gardez(-vous) de vous enyvrer;

Vous perderiez vostre memoire.

LE MARY.

Me cuidez-vous garder de boire!
Vous avez bon foye vrayement:
Versez plain voirre seullement,
Et ne vous souciez de cela.

JENINOT *en resvant:*

Nostre vasche qui acoucha
L'autre demain de trois pourceaulx.
Saincte Marie, qu'ils estoient beaulx
Il leur fauldra donner du laict.

LE MARY.

Qu'est-ce que j'au?

LA FEMME.

C'est nostre varlet.
Je croy qu'il a quelque fiebvre.

JENINOT *en resvant*

Ma mère, ma mère, ma mère,
La chèvre m'a mordu par le talon;
Apportez-moy tost un baston;
Que je luy casse le museau.

LE MARY.

Il luy procède du cerveau;
En effect, je croy qu[e]il rebve.

JENINOT.

Et depeschez-vous, de par le dyable,
Apportez-moy ma grande espée;
Ceste orde vieille ridée
Ne me lairra jamais en paix.

LE MARY.

Et paix, de par le diable, paix!
Voylà beau delinge à plaisir.
Allez (me) le jetter hors du lict,
Et me l'eveillez tost à coup.

LA FEMME.

Sus, Jeninot, debout, debout;
N'est-il pas temps de se lever?

JENINOT.

(Et) laissez-moy un peu reposer.
Que dyable, vous estes facheuse.

LE MARY.

Te lèveras-tu, dy, pouilleux?
Quel mignon! comment il devise!

JENINOT.

Allez-moy chauffer ma chemise
Et me l'apportez vistement.

LA FEMME.

C'est bien raison! par mon serment,
Ce coquin ne fait que railler.

JENINOT.

(Et ne) me devez-vous pas habiller,
Pendant que je seray céans?

LE MARY.

Ouy bien, de tes habillemens
Voylà bon. Comment l'entens-tu?

JENINOT.

Comment? Que je soye vestu.
Et habillé tous les matins,

Et qu'on me chausse mes patins
Quand je vouldray faire lzalza.

LE MARY.

Or, il n'y a ne cy ne çà;
Ne fais point icy le follastre ;
Liève tost, que ne te lattre,
Ou tu pourras (bien) avoir du pire.

JENINOT.

Par sainct Jehan, pour bien le vous dire,
Je ne me sçaurois habiller.

LE MARY.

Il fault donc que je te habille.

JENINOT.

Et quoy donc? abille, abille ;
Vous deussiez avoir desjà fait.

LE MARY.

Puis que ainsi est, sans flagoller,
Venez-moy ayder à l'habiller,
Affin qu'il vous maine à la messe.

Icy fault que le mary et la femme habillent Jeninot.

JENINOT.

Et tout beau de ma maistresse !
Que dyable, vous estes maussade.

LA FEMME.

Mon créateur, que tu es sade !
Regardez quel museau gourmant ;
Son visage est aussi plaisant
Que le cul de la barbouillée.

JENINOT.

N'auray-je pas une toustée

Au beurre, mon maistre, pour grignoter?
Je diray mon benedicite
Et aussi mon Ave Maria.

LE MARY.

Le grand dyable ceans te cherja.
Entens à moy, dy, estourdy.
On pert ses peines de parler à luy.
Aller te fault, par bonne adresse,
Gentiment mener ta maistresse
A la grant messe à Nostre-Dame.

JENINOT.

Quant je vous regarde, sur mon ame,
Il me semble que soyez fol;
Elle n'a bride ne licol,
Comment voulez-vous que (je) la maine?

LE MARY.

La forte fiebvre quartaine
Te puisse serrer le visage.
Despeche-toy, si tu es sage,
Ou tu seras très bien frotté.

JENINOT.

Il ne fault point tant tourmenter;
Je y voys, puis que faire le fault.

Icy fault que Jeninot monte sur le dos de sa maistresse.

LA FEMME.

Qu'esse que tu fais, dy, lourdault?

JENINOT.

Hay, hay, dia.

LA FEMME.

A l'ayde! il me rompt la robbe;
Descends.

JENINOT.

Hay, de par tous les dyables,
Tant vous me donnez de peine.

LE MARY.

Descends. Que de fiebvre quartaine
Soyes-tu sarrez !

JENINOT.

M'avez-vous pas dit que la maine ?
Je ne sçay pas où est la messe.
Vous m'avez tant rompu la fesse ;
Jamais je ne fus si estonné.

LE MARY.

Comment la voulois-tu mener ?

JENINOT.

Comment j'avois acoustumé
De mener noz jumans paistre,
Quand j'estoie cheux mon autre maistre ;
Il me faisoit dessus monter.

LE MARY.

Quelle raison, benedicite !
Dea, Jeninot, en ton vilage
Meine-on ainsi (une) femme à la messe ?

JENINOT.

Je n'en sçay rien, sur mon ame.
Mais un jour mon maistre
Montoit dessus ma maistresse
Et luy secouet tant la fesse,
Et si ne vouloit hay avant ;
Je ne sçay pas bonnement
Si vous voulliez que (je) fisse ainsi.

LE MARY.

Mais quel raillart esse cy ?
Te fault-il ainsi mocquer de nous ?
Vrayment je te don(ne)ray de coups.
Or tien, tien ; en as-tu assez ?

En frappant.

JENINOT.

Et tout beau, hé, vous me blessez.
Le dyable vous emport. Quel maistre!
Vous m'avez tout(e) rompu la teste ;
Jamais je ne vous serviray.

LE MARY.

Va-t'en donc.

JENINOT.

Et payez-moy, je m'en iray.

LE MARY.

A, vrayement, tu seras payé
Ainsi com(me) tu l'as desservy.

LA FEMME.

Frappez dessus cest estourdy ;
Ne l'espergnez non plus que plastre.

JENINOT.

Et pourquoy me voulez-vous batre ?
Et suis-je en vostre chastiment ?
Se vous estiez hors de céans,
Je vous gallerois bien vostre poyreau.
Sortez pour veoir.

LE MARY.

Saincte Marie, que tu es nouveau !

On s'i romperoit l'entendement ;
Car on ne sçauroit nullement
D'un busart faire un esprevier.
Par quoy je vous vueil supplier
Que nous pardonnez, je vous prie ;
Adieu vous dis, toute la compagnie.

FIN.





FARCE NOUVELLE

DE

FRERE GUILLEBERT

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE

A quatre personnages, c'est assavoir

FRÈRE GUILLEBERT
L'HOMMME VIEIL
SA FEMME JEUNE
LA COMMÈRE

FRÈRE GUILLEBERT *commence.*

Foullando in calibistris,
Intravit per boucham ventris
Bidauldus, purgando renes.
Noble assistence, retenez
Ces mots pleins de devotion;
C'est touchant l'incarnation
De l'ymage de la brayette,
Qui entre, corps, aureille et teste,
Au precieulx ventre des dames.
Si demandez entre vos, femmes :
« Or ça, beau père, quo modo ? »
Le texte dict que, foullando,
En foullant, et faisant zic zac,
Le gallant se trouve au bissac.
Entendez-vous bien, mes fillettes?

S'on s'encroue sur vos mamelettes,
Et qu'on vous chatouille le bas,
N'en sonnez mot, ce sont esbas,
Et n'en dictes rien à vos mères.
De quoy serviroient vos aumoyres,
Se ne vouliez bouter dedans?
Se vous couchez tousjours à dens,
Jamais n'aurez les culz meurtris,
Foullando in calibistris.
Gentilz gallans de rond bonnet,
Aymantz le sexe feminin,
Gardez se l'atelier est net,
Devant que larder le connin.
Car, s'en prent en queue le venin,
On est pirs qu'au trous saint Patris,
Foullando in calibistris.
Tetins moussus, doulces fillettes,
Qui aimez bien faire cela,
Et, en branlant voz mamelettes,
Jamais ne dir[i]ez holà:
Un point y est, guettez vous là,
Que n'ayez point fructus ventris,
Foullando in calibistris.
Vous, jeunes dames mariées,
Qui n'en avez point à demy,
N'escondissez point un amy;
Car c'est, et fust-il endormy,
Au papar, ceulx qui son[t] pestris,
Foullando in calibistris.
Je vous recommande à mon prosne
Tous nos frères de robe grise.
Je vous promectz c'est belle aumosne
Que faire bien à gens d'esglise.
Ceans pardons a, je vous advise,

A leur prester boucham ventris,
Foullando in calibistris.
Plusieurs beaulx testins ès piés
Se font batre sans nul mercy,
Et, puis qu'ilz ont de petits piedz
Au ventre, ilz sont en soucy.
Las, se disent, d'où vient cecy ?
Et le veulx-tu savoir, Biétris ?
Intravit per boucham ventris.
Un tas de vieilles esponnées,
Qui vous font tant de preude[s] femmes,
Il semble qu'ilz soient estonnées
S'ilz oyent parler qu'on ayme dames.
Et vous croyez que les infames
Ont tous les bas espoitronnez
De servir purgando renes.
Mes dames, je vous recommande
Le pauvre frère Guillebert.
Se l'une de vous me demande
De fourbir un poy son haubert,
Approchez, car g'y suis expert.
Plusieurs harnois ay estrenés,
Bidauldus purgando renes.

LA FEMME *commence.*

Dieu vous gard, ma commère Agnès,
Et vous doint santé et soulas.

LA COMMÈRE.

Ha, ma commère, bien venez.

LA FEMME.

Dieu vous gard, ma commère Agnès.

LA COMMÈRE.

Que maigre et pale devenez ;

Qu'avez-vous, ma commère, helas ?

LA FEMME.

Dieu vous gard, ma commère Agnès,
Et vous doint santé et soulas.
Que cent foys morte me souhaitte.

LA COMMÈRE.

Et pourquoy ?

LA FEMME.

D'estre mise ès lacz
D'un vieillart et ainsi subjette.
De jour et nuict je vous souhette ;
Mais de poindre c'est peu ou point.
Quel plaisir à une fillette,
A qui le gentil tetin point !

LA COMMÈRE.

Sçait-il plus rien du bas pourpoint ?

LA FEMME.

Helas, m'amye, il est cassé.
S'en un moys un coup est appoint,
Il [en] est ainsi tost lassé.
Je l'ay beau tenir embrassé ;
Tout autant de goust qu'en vieil lard.
Mauldict soit-il, qui a brassé
Me marier à tel vieillard.
Quel plaisir d'ung tel papelard
Pour avoir en amour pasture.

LA COMMÈRE.

Il vous fault ung amy gaillard
Pour supplier à l'escripture.
Dieu n'entend point, aussi nature,

Que jeunes dames ayent souffrette.
Mais cerchez une creature
Qui ayt la langue un poy segrette.

LA FEMME.

Il est [bien] vray ; quant on en quette,
On est regardé de travers ;
Mais, quoy qu'on jase ou barbette,
Je jouray de bref à l'envers.
Doibt mon beau corps pourrir en vers
Sans voir ce que faisoit ma mère?
Vienne, fust-il moyne ou convers,
Je luy presteray mon aumoyre.

LA COMMÈRE.

Enda, c'est bien dict, ma commère ;
J'en ay faict à mon temps ainsi ;
C'est une chose bien amère
De languir tousjours en soucy.

LA FEMME.

Adieu donc ; je m'en voys d'icy
En attendant quelque avantage.

FRÈRE GUILLEBERT.

Ma dame, ayez de moy mercy,
Ou mourir me fault avant aage,
Mon las cueur vous baille en ostage ;
Plaise vous le mettre à son aise.
Je vous dis en foy de langaige
Ce qui me tient en grant mesaise.

LA FEMME.

Frère Guillebert, ne vous desplaise,
Ce n'est pas ainsi qu'on amanche.

FRÈRE GUILLEBERT.

M'amye, je vous pry qu'il vous plaise

Endurer trois coups de la lance ;
C'est belle osmosne, sans doubtance,
Donner pour Dieu aux souffreteux.

LA FEMME.

S'on sçavoit nostre acquaintance,
Mes gens me saqueroient les yeulx.

FRÈRE GUILLEBERT.

Hé, nous ferons si bien nos jeux,
Qu'on ne sçaura rien du hutin.
S'une foys je suys sur mes œufz,
Je bausmeray sur le tetin.

LA FEMME.

Venez donc demain bien matin ;
J'envoyray Marin au marché.

FRÈRE GUILLEBERT.

Plaisir sera au vieil mastin
De trouver son pastis herchié..

LA FEMME.

Le vieillart a trop bon marché.

L'HOMME.

Et dont vient mon jeune tetot ?
Je vous ay toute jour cherché.

LA FEMME.

Que me voulez-vous [donc] si tost ?

L'HOMME.

Et d'où vient mon jeune tetot ?
Que vous engamez ung petiot.

LA FEMME.

Vostre bas est trop eslanché.

L'HOMME.

Et d'où vient mon jeune tetot?
Je vous ay tout le jour cherché.

LA FEMME.

Enda, j'ay le cœur si fasché
Que vouldrois estre en purgatoire.

L'HOMME.

Vous fault-il ung suppositoire,
Ou [ung] clistère barbarin?

LA FEMME.

Vous m'avez abusée, Marin;
Avec vous je vis en langueur.

L'HOMME.

Je ne vous bas ne fais rigueur;
Demandez-moy s'il vous fault rien.

LA FEMME.

Ce n'est point, vous n'entendez rien,
Là où me tient la maladie.
Voulez-vous que je vous le die?
Je suis par trop jeune pour vous.

L'HOMME.

En ung moys je fais mes cinq coups,
La sepmaine ung coup justement.

LA FEMME.

Cela n'est qu[e] afemmement;
J'aymerois tout aussi cher rien.

L'HOMME.

Comment? vous vous passiez bien
De causqueson chez vostre mère.

LA FEMME.

La douleur est bien plus amère,
Mourir de soif emprès le puis.

L'HOMME.

Je fais tout le mieulx que je puis.
J'en suis, par Dieu, tout strebatu.
Combien que j'aye combatu,
Encor vous dictes estre enceinte.

LA FEMME.

C'a esté de prie[r] une saincte
Que pleine suis de peu de chose.
Encore dire ne vous ose.
Sçais bien quoy.

L'HOMME.

Et dictes, becire?

LA FEMME.

Marin, mon amy, je desire,
Las! je crains tant le povre fruict.

L'HOMME.

Dictes-le moy; soit cru ou cuit,
Vous me verrez courir la rue.

LA FEMME.

Je desire de la morue
Fresche, des moules, du pain mollet;
Et si vouldrois bien d'ung collet
D'ung gras mouton et d'ung vin doulx,
Et si, Marin, entendez-vous,
De cela qui estoit si blanc,
Quant nous mariames.

L'HOMME.

Du flan?

LA FEMME.

(Et) voyre, vous y estes tout droit;
Je ne puis durer [or]endroit.

L'HOMME.

Je iray donc demain bien matin
Au marché.

FRÈRE GUILLEBERT.

Rondeau.

Hé, gentil tetin,
Que tant tu me tiens en l'oreille.
Pour une qui s'appareille,
Ung vray chef-d'œuvre de nature,
Mon corps veulx mettre à l'avanture;
A les sangler pour la pareille
Mon corps et membres j'appareille,
N'escondire pas créature
Pour une, et ce.
Si son mary dort ou veille,
Mais que accès j'aye à la figure,
Je veulx que l'on me defigure
Se point un grain je m'esmerveille
Pour une.

L'HOMME.

Il est temps que je m'esveille.
Adieu; je m'en vois au marché.

LA FEMME.

Adieu, et prenez bon marché;
Mais, je vous prie, n'oubliez rien.

L'HOMME.

Nennin non; il m'en souvient bien.

FRÈRE GUILLEBERT.

Hola, hay, je viens bien à point.

LA FEMME.

Oy; devestes chausses et pourpoint,
Et approchez; la place est chaulde.

FRÈRE GUILLEBERT *se despouille.*

Au moins y a-il point de fraulde?
Je crains la touche, sur mon ame.

LA FEMME.

Pas n'estes digne d'avoir dame,
Puisque vous estes si paoureux.

L'HOMME.

Et suis-je point bien malheureux
D'avoir oublié mon bissac?
Je n'ay pennier, poche, ne sac.
Il fault bien tost que je m'en aille
Requerir le mien. Hay, holà!

FRÈRE GUILLEBERT.

Et, vertu sainct Gens, qu'esse-là? [tre?
Monsieur sainct Françoys, que peult-ce es-

LA FEMME.

Par enda, c'est nostre maistre;
Je croy qu'il se doubte du jeu.

FRÈRE GUILLEBERT.

Que c'est vostre homme, vertu bieu.
Helas, je suis bien malheureux;
Le dyable m'a faict amoureux,
Je croy, ce n'a pas esté Dieu.

LA FEMME.

Muchez-vous tost en quelque lieu !
S'il vous trouve, vous estes frit.

FRÈRE GUILLEBERT.

Et, mon Dieu, je suis bien destruit.
Vertu sainct Gens, le cul me tremble.
Or çà, s'il nous trouvoit ensemble,
Me turoit-il, à vostre advis ?

LA FEMME.

Jamais pire homme je ne vis,
Et si crains bien vostre instrument.

FRÈRE GUILLEBERT.

Le dyable ayt part au hochement
Et à toute la cauqueson.
Accoustré seray en oyson ;
Je n'auray plus au cul que plume.

LA FEMME.

S'il est en gaigne, il escume ;
Semble à veoir ung homme desvé.

FRÈRE GUILLEBERT.

Ha, Pater noster et Ave !
Vertu bieu, je suis bien hoché.

LA FEMME.

Las, mon amy, c'est trop presché.
Venez çà, je vous mucheray.

FRÈRE GUILLEBERT.

Qui m'en croira, je m'en fuyray,
Par Dieu, le cas bien entendu.

LA FEMME.

Mais que soyez bien estendu,

Point ne vous voirra soubz ce coffre.

FRÈRE GUILLEBERT.

Or çà donc, puisque le cas s'offre,
Me voicy bouté à l'acul.
Et covrez-moi un poy le col [cul?];
Je sens bien le vent qui me frappe.
S'une foys du danger je eschape,
S'on m'y ra, je seray asseuré.

LA FEMME.

Taisez-vous; n'ayez point de peur;
Je vous serviray si je puis.

L'HOMME.

Et puis, hay, m'ouvrirez-vous l'huys?

LA FEMME.

Las, mon amy, qui vous ramaine?

FRÈRE GUILLEBERT.

Il me fault cy estendre en raine;
Qu'au dyable soit-il ramené.

L'HOMME.

Ne suis-je point bien fortuné?
J'avois oublié mon bissac.

FRÈRE GUILLEBERT.

A ce coup je suis à bazac;
Je suis, par Dieu, couché dessus.
Et sainct Fremin et puis Jesus,
C'est faict, hélas! du povre outil;
Vray Dieu, il estoit si gentil,
Et si gentement encresté.

LA FEMME.

Je vous l'avois hier apresté

Sur ce coffre, avant que coucher.

L'HOMME.

Couchez-vous, je le voys cercher,
Et gardez-vous que n'ayez froid.

FRÈRE GUILLEBERT.

Il s'en vient, par Dieu, cy tout droict.
Hé, sainct Valery, qu'esse-cy ?
Ha, s'il me prenoit en mercy,
Et qu'il print toute ma robille.
Mais, hélas, perdre la coquille,
Mon Dieu, c'est pour fienter partout.

LA FEMME.

Ne cerchez point là vers ce bout;
Il n'y est point.

L'HOMME.

Et où est-il don[c] ?

FRÈRE GUILLEBERT.

Mon Dieu, je demande pardon;
Tout fin plat je te cry mercy.

L'HOMME.

On sent, par Dieu, cy le vessy.
Vertu sainct Gens, quel puanteur!

FRÈRE GUILLEBERT.

Et on faict sa malle puteur;
S'il estoit aussi tourmenté,
Il eust, par Dieu, pieça fienté.

LA FEMME.

Et puis, l'a(vez)-vous, (Marin) ?

L'HOMME.

Ouy, et de beaulx.

Poínt n'est cy parmy ses drapeaulx ;
On l'a quelque part mis en mue.

FRÈRE GUILLEBERT.

Je suis mort se je me remue.
J'ay desjà le cul descouvert.
Et pour ce, frère Guillebert,
Mourras-tu si piteusement?
Deux motz feray de testament.
Devant que laisser m'accueillir
Et qu'on m'ait couppé le couiller,
A Cupido, dieu d'amourettes,
Je laisse mon ame à pourveoir,
Pour la mettre avec des fillettes ;
(Car) j'ay esté bien aise à les veoir.
La dame aura mon cœur, pour voir,
Pour qui me fault icy perir :
Frère Guillebert, te fault-il mourir?
Tetins poinctifz comme linotz,
Qui portent faces angelicques,
Pour fourbir leurs custodi nos,
Auront l'ymage et les brelicques ;
Ne les logez point parmy flicques ;
Dedens jambons les fault nourrir :
Frère Guillebert, te fault-il mourir ?
Jeunes dames, friantz tetotz,
Vous aurez mes brayes pour tout gaige,
Pour vous fourbir un poy le dos,
Quant vous avez faict le bagaige ;
Frotez reins et ventre ; j'y gage ;
Cela vous fera recourir :
Frère Guillebert, te fault-il mourir ?
Aux muguetz, grateurs de pareilz,
Laisse ma dernière ordonnance,

Qu'on leur fera leurs appareilz
Sur l'orifice de la pance
De leurs femmes, s'en est la chance,
Ilz en auront plus beau ferir :
Frère Guillebert, te fault-il mourir ?
Je prye à tous les bons yvrongnes,
Se frère Guillebert est trespassé,
Qu'ilz disent en lavant leurs trongnes,
J'ay bien gardé le temps passé
Mon gentil gosier de sotir :
Frère Guillebert, te fault-il mourir ?

L'HOMME.

Je ne sçay plus où le querir.
Il y a de la dyablerie.

LA FEMME.

Parlez de la vierge Marie.

L'HOMME.

Vertu bieu, je suis trop fasché ;
Si fault-il qu'il soit cy caché.

FRÈRE GUILLEBERT.

In manus tuas, Domine,
Nisi quia domine ne
Tedet spiritus et pelli
Confiteor deo celi
Ut queant quod chorus vatum...
Hé, te perdray-je, beau baston ?
C'est faict ce coup, povre couiller ;
Il vient, par Dieu, tout droict fouiller
Cy sur moy ; et, vertu sainct Gens,
Fault-il ainsi tuer les gens ?
Par Dieu, je varie de crier,

Gaignerois-je rien à prier,
Et à luy monstrer ma couronne ?
Hé, (mon) Dieu, comme tu me gravonnes ;
Adieu, gentilz tesniers pelus.

LA FEMME.

Mon amy, ne cherchez là plus ;
Qu'est (cela) pendu à ceste cheville ?

L'HOMME.

Et ça, au dyable, ça, c'est ille.
Venez ; que vous faictes chercher !

Nota qu'il doit prendre le hault de chaulses à frère Guillebert pour son bissac.

FRÈRE GUILLEBERT.

Encor pourray-je bien hocher.
Vertu sainct Gens, que je suis aise.

L'HOMME.

Adieu, ma mie ; que vous baise
Ung poy à mon departement.

LA FEMME.

N'espargnez point l'esbatement.

L'HOMME.

Je feray le cas au retour.

FRÈRE GUILLEBERT.

Par sainct Gens, revoycy bon jour ;
Encor pourra paistre pelée.

LA FEMME.

Helas, j'estois bien desolée ;
Je cuydois qu'il vous mist à sac.

FRÈRE GUILLEBERT.

Où gibet a-il prins ce bissac ?
J'estois, par Dieu, couché dessus.

LA FEMME.

Et qu'a-il (donc) apporté, Jesus?
Il sera bien tost cy rapoint.

FRÈRE GUILLEBERT.

Par Dieu, (si) ne m'y rairez-vous plus,
Ronge cul ravoir sainct Françoys.
Par Nostre Dame, je m'en vois,
Mais que j'aye reprins ma despoille.
Vertu Dieu, où est mon sac à c......?
Comment? je ne le trouve point.

LA FEMME.

Où est-il ?

FRÈRE GUILLEBERT.

Emprès mon pourpoint,
Pendu cy en ceste cheville.

LA FEMME.

Hé, vierge Marie, ce sont ille,
Qu'il a prins en lieu de bissac.
Las, mon Dieu, je suis à bazac;
Il me tuera mais qu'il le voye.

FRÈRE GUILLEBERT.

Ma foy, je m'en voys mettre en voye,
Je croy qu'il ne m'y trouvera point.
Je prendray mon v.. à mon poing;
Mes mains me serviront de brayette.

LA FEMME.

Helas, et suis-je bien meffaicte?
N'est-ce point bien icy malheur?
En amours je n'euz jamais eur.
Las, je ne sçay que deviendray :

M'enfuyray-je, ou s[e] l'attendray ?
Se je l'atens il me tuera.
Je m'en vois veoir que me dira
Ma commère. Helas, Dieu vous gard.

LA COMMÈRE.

Que vous avez piteux regard ;
Vous n'avez pas esté batue?

LA FEMME.

Helas, m'amye, je suis perdue;
Je ne sçauray que devenir.

LA COMMÈRE.

Bo, il ne fault point tant gemir ;
A tous maulx on trouve remède.

LA FEMME.

Donnez-moy conseil et ayde,
Aultrement je suis mise à sac.
Las, m'amye, au lieu de bissac,
Nostre homme a prins, com(me) bien expert,
Les brayes de frère Guillebert,
Plorando.
Et s'en va atout au marché.

LA COMMÈRE.

Cela, mon Dieu, c'est bien chié;
N'est-ce aultre chose qui vous point ?

LA FEMME.

Ha, vous ne le congnoissez point.
Il dira que j'en fais beaucoup,
Et si jamais qu'un povre coup
N'en fist, par le prix de mon ame.

LA COMMÈRE.

N'est-ce aultre chose ? Nostre Dame,

Allez-vous-en à la maison.
Je luy prouveray par raison
Que ce sont les brayes sainct Françoys.
Tenez gestes ; je m'y en vois.
Qu'on me fesse se (je) ne l'appaise.

[LA FEMME].

Et, mon Dieu, que me faictes aise ;
Je m'en voys, trotant bien menu.

L'HOMME.

Me voicy donc tantost venu ;
Mais je suis quasi estouffé,
Tant se bissac sent l'eschauffé.
Et, vertu sainct Gens, qu'esse cy ?
Bissac ! (a,) bissac pardieu non est.
C'est l'abit d'un cul guères net,
Car y voyez l'estuy à c....... ;
En voulez-vous menger des moules ?
Me le faict-on belle fresaye ?
Se je vous tiens, je vous asseure,
Le diable vous cauquera bien ;
Le diable emport se j'en fais rien
Que n'ayez le gosier couppé.
Hon ; me voicy bien atourné.
Le margout, quand suis retourné,
Estoit muché en quelque lieu.
Ne te sçavois-je ! Vertu Dieu.
Je vous eusse bien foutiné,
Par Dieu, et fust-ce ung domine.
Vous faictes fourbir le huihot,
Et on m'appellera huihot.
Et pardieu, j'en seray vengé.
Le grant diable m'a bien engé
De vostre corps, belle bourgeoise.

LA COMMÈRE.

Mon compère, vous faictes (grand) noyse;
On ne vous a faict rien ?

L'HOMME.

Vertu bieu, on m'en baille bien.
Est-ce ainsi qu'on envoye les gens,
Hon, hon, cauquer? Vertu sainct Gens,
La cauqueson sera amère.

LA COMMÈRE.

Et pensez-vous que ma commère
Voulust, helas, se mesporter ?

L'HOMME.

Le diable le puist emporter !
Voyez, voylà sa prud'homie.

Monstrat caligas.

LA COMMÈRE.

Las, mon amy, ne pensez mye
Qu'il y ait icy de sa faulte.
Le cueur dedens mon ventre saute
Quand manier je vous les vois.
Las! ce sont les brays sainct Françoys,
Ung si precieux reliquere.

L'HOMME.

Et, vertu sainct Gens, à quoy faire
Les eust-on mises à ma maison ?

LA COMMÈRE.

Vrayement, il y a bien raison,
Et pensez-vous bien, Dieux avant,
Que vous eussiez fait un enfant
Sans l'aide du sainct reliquaire ?

L'HOMME.

Et pourquoy n'en sçaurois-je faire ?

LA FEMME.

Helas, vous estes esprouvé.

L'HOMME.

Encor, pardieu, suis estonné
Comme cecy y peult servir.

LA COMMÈRE.

Quant du joyau on peult chevir,
Il en fault froter rains et pance
Sept foys, et dire sa creance,
Puis aprez rendre le debvoir.
(On) ne les cuidasmes onc avoir;
Encor, s'on ne nous eust congneues,
Jamais je ne les eussions eues;
Et si da les fault renvoyer.

L'HOMME.

Je les yray donc convoyer
Moy-mesmes jusques au couvent.

LA COMMÈRE.

Frère Guillebert vient souvent;
Il ne les luy fault que bailler.

L'HOMME.

Or bien donc il s'en fault aller
Pour veoir qu'en dira nostre femme.
Pardonnez-moy; par Nostre-Dame,
M'amye, j'ay failly lourdement.

LA COMMÈRE.

Vous ne sçavez pas, voyrement,
Qu'il estimoit de vous, m'amye ?

Le bon homme ne pensoit mye
Que eussiez les brayes sainct Françoys,
Et en faisoit tout plain d'effrois ;
Il ne sçavoit comme il (en) estoit.

LA FEMME.

Le cœur bien me l'admonnestoit
Quand je les ay trouvées ceans.
J'aymerois mieulx pourrir en fyens
Que de me daigner mesporter.

LA COMMÈRE.

M'amye, il les fault reporter.

LA FEMME.

Las, voyre, il nous ont bien servis.

L'HOMME.

Par Dieu, m'amye, jamais n'y pensis
Qu'à ceste heure-cy, Dieu avant.

LA COMMÈRE.

C'est frère Guillebert là devant ;
Il vault mieulx les luy bailler.

L'HOMME.

C'est bien dict ; venez cy parler
Un petit, s'il vous plaist, beau père.

FRÈRE GUILLEBERT.

A-t-on céans de moy affaire?
Je croy que ouy, comme je voys.

LA FEMME.

Ce sont les choses sainct Françoys,
Que remporterez, s'il vous plaist.

FRÈRE GUILLEBERT.

Je le feray sans plus de plaict ;

Mais boutez-vous tous à genoulx,
Affin que le sainct prie pour nous,
Et se vous fault baiser tous trois
Les brayes de monsieur sainct Françoys;
Vous aurez l'alaine plus doulce.

LA FEMME.

Baillez m'en une bonne touche,
Puisqu'en ay eu si grant doulceur.

FRÈRE GUILLEBERT.

C'est très bien fait, ma bonne seur;
Car c'est un fort beau reliquère.

L'HOMME.

Allons les reporter, beau père;
Que chascun voyse à son degré.

FRÈRE GUILLEBERT.

Adieu, Messieurs, prenez en gré.

FINIS.

Du jeune clergié de Meulleurs.
M. P. V.





FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE

DE GUILLERME

Qui mangea les figues du curé

A quatre personnaiges, c'est assavoir

LE CURÉ — LE VOYSIN
GUILLERME — ET SA FEMME

LE CURÉ *commence*.



uillerme !

GUILLERME.

Placet, magistrum?

LE CURÉ.

Tu es ung notable patron.
D'où viens-tu ?

GUILLERME.

Où? de foras.
Ego fuit duabus horas
Legendo epistolibus.

LE CURÉ.

Que mauldit soit le lordibus ;
Il n'a sens non plus que ung oyson.

GUILLERME.

Maistre, je sçay une raison
Pour guerir les chatz de la t[e]igne.

LE CURÉ.

Et tais-toy, ta fiebvre quartaine ;
Tu me feras vif enrager ;
Tu ne cesses de langager,
Mais tu ne dis rien à propos.

GUILLERME.

Mon engin n'a point de repos.
La clergie me ront la teste ;
Quant il vient une bonne feste,
Je estudie à tort comme ung dyable.
Ce que je dis ce n'est pas fable :
Les escoliers sont frenatiques.

LE CURÉ.

Voicy nouvelles bien antiques ;
Quel estudiant en theologie !

GUILLERME.

Vrayement je le nye
Que legistes ou decretistes
Soyent plus saiges que les artistes :
Il n'est rien que cavillation.

LE CURÉ.

Tais-toy ; que de passion !
Puisses-tu estre passionné !
Tu m'as longuement sermonné
Et en françoys et en latin ;
Mais tout ne vault pas ung patin ;
Car tu ne dis chose qui vaille :
Je ne t'en don(ne)ray (pas) une maille ·

Chascun dit que ne sçays respondre.

GUILLERME.

Les chatz feront les canars pondre.
Mais, beau sire, qui vous l'a dit?

LE CURÉ.

Tout le monde.

GUILLERME.

Je soys mauldit
S'ilz ne sont en bien grant esmoy.
Ilz ne sçavent nom plus que moy.
Que sçavent-ilz se je sçay rien
Ou se je sçay honneur ou bien,
Quant moy-mesmes ne le sçay pas?
Je ne desmarcheroys ung pas;
Je m'y porteray rondement.

LE CURÉ.

Tu n'as sens ne entendement.
Quand tu voys que [je] me pourmaine,
Les dimenches et la sepmaine,
Tu marches toujours quant et quant.
Tout le monde se va mocquant,
Maistre, varlet et chambrière.

GUILLERME.

Et où doys-je aller?

LE CURÉ.

Derrière,
Et me faire honneur au besoing.

GUILLERME.

Et fault-il que j'aille bien loing?

LE CURÉ.

A quatre piedz ou environ.

GUILLERME.

Et par sainct Jacques, nous yron;
Il vauldroit mieulx estre cheval.

LE CURÉ.

Guillerme!

GUILLERME.

Dictes hure, ho, car je suis cheval,
Mais gardez que ne me frappiez.

LE CURÉ.

Où es-tu?

GUILLERME.

A quatre piedz,
Tout ainsi que [vous] m'avez dit.

LE CURÉ.

Va, que de Dieu soys-tu mauldit;
Tu n'es pas ainsi que j'entens.

GUILLERME.

Aussy je n'auroys pas bon temps,
J'auroys les mains fourassez.
Elles en sont encore brouillassez;
Je ne fus oncques en tel esmoy.

LE CURÉ.

J'entendz à quatre piedz de moy,
Ung, deux piedz, troys, et quatre
Piedz.

GUILLERME.

Cela ne vault pas le debatre.
Pour faire la chose plus sceure,

Il nous fauldroit une mesure
Pour mettre entre moy et nous deux.
Ne croyez pas les envieulx ;
S'ilz vous l'ont dit je n'en puis mais.

LE CURÉ.

Ilz ne m'en parleront jamais,
Mais je congnoys toute la faincte.

GUILLERME.

Comment?

LE CURÉ.

Viens ça, escoute,
Quant je dis : « Benedicamus
Domino », tu es si camus
Que ne sçais dire scias
Respondre : « Deo gratias »,
Dont tu m'engendres de grans blasmes.

GUILLERME.

Et vrayement je en croyray les femmes,
Et voz grans seurs et mes grans tantes,
Dirent, un jour qu'estoyent present[es],
Que j'avoys une bonne gorge.

LE CURÉ.

Ouy, parlez-luy d'une forge,
Il respondra une pantoufle.
Or respond, teste d'escoufle ;
Je diray : Benedicamus domino,
Dy : Deo gratias en chantant.

GUILLERME.

En chantant Deo gratias oyez.

LE CURÉ.

Quelles graces oyez? Il y a : Deo gratias,
As-tu bien petit de memoire.

GUILLERME.

Deo comment?

LE CURÉ.

Gratias.

GUILLERME.

Et voire, voire, Deo gratias.

LE CURÉ.

C'est ainsi.

GUILLERME.

Et venez-ça, frère Martin;
Deo gratias, en latin,
Sont-ce pas : « Deux graces oyez »
En françoys?

LE CURÉ.

Pas je n'y pensoys.
Il est revenu à son point.

GUILLERME.

Taisez-vous; je n'y fauldray point (1)
Maintenant.

LE CURÉ.

Ce sera bien faict.
Je t'aymeray bien, en effect,
Et t'entretiendray comme père.
Sçays-tu pas bien chez ma commère
Où je prins l'autre jour l'oyson?

GUILLERME.

Je doys bien sçavoir la maison;
Vous m'y envoyez bien souvent.

LE CURÉ.

Je te voys poursuyvant,

(1) Texte : pas.

Mais garde bien de te couper.
Tu sçais qu'il est temps de souper;
Va tost mon compère querir,
Et ma commère requerir
Que je les prie qu'ilz viennent cy
Soupper pour me oster de soulcy.
Ne viens point sans les amener.

GUILLERME.

Laissez-moy le cas demener,
Je m'y porteray par compas.
Ilz viendront ou (ilz) ne viendront pas;
Si je les debvois amener.

LE CURÉ.

Or pense de t'y transporter
Incontinent et sans arrest;
Cela me vient à interest.
Mais avant que tu voyges là,
Metz moy en quelque lieu cela,
Que tu m'en saches rendre compte.

Il luy baille deux figues à garder.

GUILLERME.

Quoy ?

LE CURÉ.

Des figues.

GUILLERME.

Que je les compte;
Il n'y en a que deux.

LE CURÉ.

Et non.

GUILLERME.

Des figues, c'est saulvaige nom.
Je n'en vis onc(ques), par le sainct bien.

LE CURÉ.

Sçays-tu qu'il y a? garde-les bien;
Elles seront pour ma commère.

GUILLERME.

Je la semondray la première;
Vous l'aymés mieulx que son mary.

LE CURÉ.

Ne fais point long charivary;
Entens-tu bien?

GUILLERME.

Laissez-moy faire.
Je sçay bien ce que j'ay affaire,
Ne faictes que mettre la table.

LE CURÉ.

Ce sot me sera proffitable;
Je cuyde qu'il assagira,
Et croy que sagement yra
Faire le cas.

GUILLERME.

Par mon serment,
C'est grand faict que d'entendement
Autant en febvrier que en novembre.
Mais toutesfoys je me remembre;
Il fault veoir de ce fruict nouveau :
Ventre sainct gris, et qu'il est beau!
En ma vie n'en vis gouster.
N'oseroys-je (1) la dent bouter
Dedans ceste ficassion
Qu'il est doulx! par la passion,
Je cuide que je l'ay fendue.

(1) Texte : Ne seroys-je.

Puis que je l'ay ainsi mordue,
Il vault mieulx que la menge toute;
Mon maistre n'en verra jà goutte.
Je croy qu'il en aura pitié;
Je ne l'ay mengée que à moytié,
Il ne me battra que à demy.
C'est grand faict que de l'ennemy,
Qui rien que tempter ne me faict.
Mais si m'en repens-je de faict
De l'avoir mengée maintenant.
Si c'estoit pour ung lieutenant,
Il en est faict; elle est farcye;
Encore Dieu je remercye
De quoy l'autre en est eschappée.

LE CURÉ.

Ilz font bien longue demeurée.
Le soupper est jà préparé,
J'eusse jà mon hostel paré,
Et si ne sçay si viendront point.
Au fort, je m'en voys mettre à point
La nappe tandis qu'ilz viendront.

GUILLERME.

Je croy que les chiens me mordront;
Pourtant je sçay bien le chemin.
Il me fault faire mon messaige;
Ainsi comment je sçauray bien.
Dieu vous gard de mal et de bien,
De fortune et bonne santé.

LA FEMME.

Maistre sotelet esventé,
Sans raison ne belle ne bonne.

GUILLERME.

Mon maistre a dit que vous semonne
Pour venir soupper avec soy.
Il a juré dessus sa foy
Qu'il fera de belles negoces,
Et vous traictera comme aux nopces
Du père de son matribus.

LE MARY.

Au grand dyable soyent les abus;
Je congnois bien leur accointance,
Y voulez-vous aller?

LA FEMME.

Ce on tence
Il n'y fault point aller.

GUILLERME.

Tresdame,
Menez hardyment vostre femme.
Au moins se vostre huys ferme à clef.
Elle porte toujours la clef,
Car elle vient veoir bien souvent
Mon maistre.

LA FEMME.

Va-t'en devant.
Quel messaiger!

LE MARY.

Ne voicy pas pour enrager?
Sus, yrons-nous?

LA FEMME.

Je le veulx bien.

LE MARY.

Et, parbieu, je n'en feray rien,
Belle dame.

GUILLERME.

Vela le cas :
Perdrez-vous ung si beau repas
Par despit l'ung de l'autre ?

LE MARY.

Or allons, de par Jesus,
Puisqu'ainsi est.

LA FEMME.

Je n'iray jà.

GUILLERME.

Vous y vouldriez estre desjà.
Et, mon Dieu, que vous estes fine !

LE MARY.

Et vertu bieu, ceste mastine
Me donra el(le) tousjours blasphème?

GUILLERME.

Ne parlez point de vostre femme
Ne de moy. Maistre Parle-bien
Au grant jamais ne luy fut rien,
Non plus que vous avez esté.

LA FEMME.

Taisez-vous, vilain affetté;
Que de fiebvre soyez-vous oingt.

GUILLERME.

Venez ça. Vous soubvient-il point
Que vous fustes ung jour dehors ?
Il me puisse meschoir du corps

Se ne commist son bon desir.
Ma foy, pour vous faire plaisir,
Pour ce qu'el est si dangereuse
Et qu'el est si fort paoureuse
De nuyct, que de grant frayeur tremble,
Ilz coucherent tous deux ensemble,
Aussi privement que vous faictes.

LA FEMME.

Voyla parolles bien discrettes.
A-il envoyé (par)devers moy
Tel messaiger?

GUILLERME.

Il est tout vray;
Mais il ne vous en souvient pas,
Encor que, après le repas,
(Vous) allastes soubz la cheminée.

LE MARY.

Oncques feu ne fut sans fumée.
Quant j'escoute bien ces parolles,
Je congnoys bien qu'elles sont folles;
Mais il y a quelque chose, en somme.

GUILLERME.

Par ma foy, mon maistre est bonhomme,
Par la croix de chair et de paille,
Se tous ses biens il ne luy baille,
Et bien souvent se joue à elle,
Et puis il l'appelle : « La belle,
» Jouons-nous et luyttons bien fort. »
Mais mon maistre est bien le plus fort;
Il la jette tousjours en bas.

LA FEMME.

Laisse nous en paix ces debatz.

Qu'au grant dyable soys-tu donné!

GUILLERME.

Benedicite.
Fault-il pas dire la bonté
De mon maistre?

LE MARY.

Va t'en devant,
Nous en parlerons plus avant;
Si nous voulons aller, allons.

GUILLERME.

Or marchez du bout des tallons,
Et vive la fleur du raisin.
Ne vous batez pas en chemin;
Noyse ne vault rien sans debat.

LE CURÉ.

Qu'esse, Guillerme?

GUILLERME.

Ung sabat
Qu'il ont s'ilz viendront ou non,
Et qu'elle avoit maulvais renom,
Et qu'il a tort, et qu'el a droit,
Et si vouloit qu'elle viendroit
L'ung sans l'autre, comme il me semble,
Et qu'ilz viendroyent tous deux ensemble
Coucher à vostre presbytère;
Vous ne vistes onc(ques) tel mystère.
Les voicy; ilz sont jà venus.

LE CURÉ.

Il en compte par les menus;
Mais je ne sçay que c'est à dire.
Or çà, ne voulons nous pas rire?

Bien soyez venus, mon compère.

LA FEMME.

Dieu y soit.

LE CURÉ.

Et Dieu gard, commère.

LE MARY.

Nous sommes venus privement,
Monsieur.

LE CURÉ.

C'est par commandement.

LA FEMME.

Helas, il nous ayme tous chers.

LE CURÉ.

Se fust esté ung jour de chair,
Nous eussions eu quelque aultre chose.
Or ça, que chascun se dispose.
Venez (deça), commère, par ma foy,
Vous serez au plus près de moy,
Au moins s'il vous plaist.

LA FEMME.

Grant mercy.

LE CURÉ.

Puisque tout le monde est assis,
Mengeons fort; ne nous faignons point.

GUILLERME.

Sainct Jehan, je m'en voys mettre à point,
Et fust pour aller à la guerre.

LE CURÉ.

Guillerme!

GUILLERME.

Placet, monsieur? voire
Dis-je le magistrum?

LE CURÉ.

Viens servir.

GUILLERME.

Il ne m'a pas donné loysir;
Mais si m'en vengeroy-je bien.

LE CURÉ.

Estrong de chien.
Je vous prie, mengez, mon compère.

LA FEMME.

Regardez, voicy nostre père
Spirituel.

LE MARY.

Vrayement, c'est mon.
Que vous feistes ung beau sermon
Ces jours passés.

LE CURÉ.

Laissons cela, je vous prie.
Parlons d'aultre chose.

GUILLERME.

Hec, hic, hec
Ung estronc de chien en vostre bec.

LE CURÉ.

Qu'esse qu'il y a, Guillerme?

GUILLERME.

Si je porteray (de) la chandelle,
Pas ne demandez autre chose.

LE CURÉ.

Mengez toujours, car je suppose
Que vous n'estes pas bien traictez.

LE MARY.

Vrayement, nous sommes bien gastez.

LA FEMME.

Nous sommes bien, (Dieu) mercy; et vous?

LE CURÉ.

Et de mon bien, qu'en dictes-vous ?

LE MARY.

Il est de goust bien affiné.

LE CURÉ.

Vous ne venez point, Guillerme ?
Mais où dyable est cet estourdy ?
Viendras-tu ? Respons-moy, dy ?

GUILLERME.

Ego gardatis cuysina.

LE CURÉ.

De folier huy ne fina;
Mais viendras-tu que ne t'empoigne ?

GUILLERME.

Le dyable (y) ait part à la besongne;
Ilz auront bien tost tout rongé.

LE CURÉ.

Se tu sors meshuy sans congé,
Par bieu, je te romperay la teste.

GUILLERME.

Non ferez.

LA FEMME.

Il est trop beste.
Comment vous ser[vez-]vous de soy ?

LE CURÉ.

Et, par mon ame, je ne sçay.

LE MARY.

Je ne sçay pas s'il avoit beu
Aujourd'huy, mais, si l'eusse creu
Des parolles qu'il me disoit,
J'eusse creu certes, en effect,
Que coqu m'eussiez voulu faire.
Mais j'apperçoy bien le contraire ;
A cela n'y aquerez blasme.

LE CURÉ.

Je ne daigneroys, sur mon ame.

LA FEMME.

Non seurement, mon vray amy.

LE MARY.

Il y a bien ung point, ma femme ;
Aussi ne le vouldroys(-je) pas voir.

LE CURÉ.

Guillerme!

GUILLERME.

Placet ?

LE CURÉ.

Verse à boire.

GUILLERME.

Ego vadam ; que au grant dyable
Soient toutes vos dens.

Ilz ne laisseront que les os.

LE CURÉ.

Mengez.

LE MARY.

Si fais-je à tous propos ;
Je suis soul ; plus n'en puis porter.

GUILLERME.

Je puis donc tout lever ;
La reste sera pour ma peine.

LE CURÉ.

Laisse. Que de fiebvre quartaine
Puisses-tu avoir le cueur affollé.

GUILLERME.

Et puisqu'il dit qu'il est saoullé,
Le voulez-vous faire crever ?

LE MARY.

Il luy en fault pour son souper.

LE CURÉ.

Il en aura.

GUILLERME.

Ouy, des reliques.
Il n'y a gueres grans pratiques ;
Ilz sont jusques à ossa mea.

LE CURÉ.

Puisque ma commère ayme la carpe,
Je lui veulx montrer
A manger la langue ensemble,
Mais que je l'aye bien acoustrée.

LA FEMME.

Quant ma leçon m'aurez monstrée,

Je pourroys bien estre maistresse.

LE CURÉ.

Tien, villain, que je ne te dresse;
Boute sur le feu.

GUILLERME.

Par sainct Jehan, je la mangeray.

LE CURÉ.

Compère, tastés de cela;
Il est très bon. Que fais-tu là?
Aprens-tu à parler latin
Là derrière?

GUILLERME.

Passe matin.
Il a cuidé verser la pinte.

LE CURÉ.

Gardes la bien.

GUILLERME.

G'en ay grant crainte.

LE CURÉ.

Or sus, sans longue harengue,
Apporte icy ceste langue.

GUILLERME.

Quelle langue? Que vous estes bon!

LE CURÉ.

Il l'a laissée sur les charbons,
Ou je ne fus onc(ques) plus deçeu.

GUILLERME.

Jesus, si j'eusse apperçeu
Vostre malice.

LE CURÉ.

Quel malice ?

GUILLERME.

Et me tenez-vous si novice,
Que je n'aye bien osté la reste ?
Ma foy, je ne suis point si beste
Que je ne l'aye bien osté.

LE MARY.

Il a mengé et brouillassé.
Il cuidoit que parlissiez à luy,
Quant [vous] me disiez : Mengez.

LE CURÉ.

Par le sang goy, vous en aurez ;
Debout, que de ce lieu on ne desplace.

GUILLERME.

Dictes, ne me venez point batre.
Tenez-vous là tout de ce jour,
Vous me batistes l'autre jour,
Après que vous eustes gousté.
Mais, par ma foy, si j'eusse esté,
Je me fusse bien revangé.

LE CURÉ.

A ce coup te donne congé.
Mais croys, par le Dieu parfaict,
Que, si me joues plus de tel faict,
Que je t'iray bien advancer.

LA FEMME.

C'est faict, il n'y fault plus penser ;
De luy vous n'aurez que diffame.

LE MARY.

Il s'en fault aller, ma femme.
La nuyct approche.

LE CURÉ.

Non ferez.
Quelque autre chose vous aurez ;
Il n'est pas encores fort tart.
Où sont ces figues, dis, sotart ?
De tel n'en y a soubz la lune.

GUILLERME.

Les voylà.

LE CURÉ.

Il n'y en a qu'une ;
Je croy que l'autre est vendangée.
Que en as-tu faict ?

GUILLERME.

Je l'ay mengée.

LE CURÉ.

Tu l'as mengée ?

GUILLERME.

Michel, ouy.

LE CURÉ.

Tenez, que je suis resjouy.
Le dyable de toy me parla.
Et comment as-tu fait cela,
Villain, deshonneste farci ?

GUILLERME.

Et par sainct Pierre, tout (est) ainsi,
Ne plus ne moins

LE CURÉ.

Ha, ha, villain,
Par bieu, vous (en) sentirez ma main.
Vous venez-vous de moy gaber ?

LA FEMME.

Hé, monsieur !

LE CURÉ.

Laissez-moy aller.
Me tromperez-vous en ce point?

LE MARY.

Hé, monsieur !

LE CURÉ.

Ne me tenez point,
Car il en aura de ce pas.

GUILLERME.

Par sainct Jean, (vous) ne me tenez pas.
Quant vouldray (1) je courray à vous.

LA FEMME.

Va t'en, que tu n'ayes des coups.
S'il te tient, il t'affolera.

LE CURÉ.

Par le jour Dieu, il y viendra.
Et m'a-il fait tant de reproche
En ma maison?

GUILLERME.

Ouy, d'une broche,
Et (si) cassera deux ou troys potz.

(1) Texte : Voudrez.

LE CURÉ.

Par bieu, vous irez chier dehors.
Ailleurs irez coquilles vendre.

LE MARY.

Voylà comment il faut aprendre
A faire telle abusion.

LE CURÉ.

Et, pour toute conclusion,
De sottes gens ne vous servez.
Mettez-les hors, si en avez,
Et ne faictes faire messaige
A homme vivant, s'il n'est saige,
Que a son cas duit et aprins ;
Car, pour conclure ce passaige,
Vous voyez comment m'en est prins.

FINIS.

Cy fine la farce de Guillerme qui mengea les figues de son maistre le Curé. Imprimé nouvellement en la maison de feu Barnabé Chaussard , près Nostre-Dame de Confort.



FARCE NOUVELLE

TRÈS BONNE ET FORT JOYEUSE

DE JENIN FILZ DE RIEN

A quatre personnaiges, c'est assavoir

LA MÈRE — LE PRESTRE
ET JENIN, son filz — ET UNG DEVIN

[La Mère.]

Quant je considère à mon filz,
Par mon serment, je suis bien aise;
Benoist soit l'heure que le fis,
Quant je considère à mon filz.
Il est de bonne meurs confis,
Par quoy n'est rien qui tant me plaise;
Quant je considère à mon filz,
Par mon serment, je suis bien aise.

Jenin.

Hau!

La Mère.

Ne vous desplaise.
Va, villain, va, tu ne sçais rien.

Jenin.

Dictes, ma mère, qu'on s'appaise.
Que me donnerez-vous, combien?

Ung aultre foys je diray mieulx.

LA MÈRE.

Je te donray ce qui est mien.

JENIN.

Mais ferez donc?

LA MÈRE.

Ouy, se my dieux,
Jenin.

JENIN.

Hau, hau!

LA MÈRE.

Vecy beaulx jeux!
Ne sçauriez-vous dire aultre chose?
Or dictes aultrement, ma rose.

JENIN.

Dictes-moy donc que je diray.

LA MÈRE.

Dictes que vous plaist.

JENIN.

(Je) le feray,
Puisque je sçais bien comme c'est.

LA MÈRE.

Jenin, Jenin!

JENIN.

Hau, hau, c'ous[p]lest?
Je l'avoys desjà oublié.

LA MÈRE.

De fiebvres soyes-tu relié!
En ta vie tu ne sçauras rien.

Il te fault apprendre du bien,
Et aussi te mettre en la colle
D'aller de bref en quelque escolle
Pour sagement respondre aux gens.

JENIN.

Ouy, cheux mon père, messire Jehans.
G'y veulx aller l'aultre sepmaine.

LA MÈRE.

Et il est, ta fiebvre quartaine,
Ton père! Qui [donc] te l'a dit?

JENIN.

Par dieu, voylà ung bon deduyt.
Se vous est un grant vitupère.
Dictes-moy donc qui est mon père.

LA MÈRE.

Ma foy, je ne le congnois point.

JENIN.

Quoy! vecy ung merveilleux point,
Que mon père ne congnoissez!
Qui le sçait donc?

LA MÈRE.

Tant de procez!
T'ai-ge pas dit que n'en sçais rien?

JENIN.

Qui sera doncques le mien?
Pleust à Dieu que se fust le prestre!

LA MÈRE.

Tu n'es que ung fol.

JENIN.

Il peut bien estre.

Par Dieu, aussy on me l'a dict.
Qui estoit donc en vostre lict
Couché avec vous quant (je) fus faict?
Je seroys doncques imparfaict,
Se quelqu'un ne m'eust engendré.
Dictes-moy comment j'entendray
Que soyes filz de vous seullement.

LA MÈRE.

Jenin, je te diray comment :
Une foys, je m'estois couchée
Dessus mon lict toute chaulsée;
Mais je (ne) sçays bien en bonne foy
Qu'il n'y avoit ame que moy.

JENIN.

Comment doncques fus-je conceu?

LA MÈRE.

Je ne sçay, car je n'apperceu,
Afin que plus tu n'en caquette,
Entour moy, fors une jacquette
Estant sus moy et ung pourpoint.

JENIN.

Tant vecy ung merveilleux point
Que je suis filz d'une jacquette.
Sur ma foy, je ne le croy point,
Tant vecy ung merveilleux point.
Vrayement, se seroit mal appoint
Que la chose fust ainsi faicte;
Tant vecy ung merveilleux point,
Que je suis filz d'une jacquette.

LA MÈRE.

En ton blason rien tu n'aquette.

Ne croys-tu point que soyes mon filz?

JENIN.

Entendre ne puis qui je suis.
Je serois doncques filz de layne?

LA MÈRE.

Tu me donnes beaucoup de peine.
Je le dis sans plus de procès :
Tu es mon filz.

JENIN.

Ils sont passés.
Il fault bien que aulcun m'ait brassé.
Mais que teniez-vous embrassé
Quand je fus faict?

LA MÈRE.

Une jacquette.

JENIN.

Vrayement doncques, sans plus d'enqueste,
Une jacquette, c'est mon père.

LA MÈRE.

Et non, non, elle ne l'est point.

JENIN.

Sur ma foy donc(ques), c'est le pourpoint
Et la jacquette tout ensemble.
Dictes-moy auquel je ressemble,
Ma mère, puisque vous les veistes.
Il fault à ceste heure que dictes :
Mon père estoit blanc ou rouge?
Je le sçauray devant que bouge.

LA MÈRE.

Tu n'estz filz de l'ung ne de l'autre.

JENIN.

Si suis-ge le filz à quelque aultre.
Dieu sache lequel se peult estre.
Une foys ce n'est point le prestre :
Je le sçay bien, vous l'avez dit.
Oultre plus, vous m'avez desdit
Que ce ne fust point la jacquette
Ne le pourpoint. Je suis donc beste?
Par ma foy, vous me le direz,
Ou par don vous escondirez
Ung des bons amys que ayez point.
Puisque ce ne fust le pourpoint,
Je le sçay bien, se sont les manches,
Que vous trouvastes sur voz hanches
Se pendant que vous vous dormiez.

LA FEMME.

Sur ma foy, tu es bien nyais ;
Les manches! non furent, par dieu ;
Car je ne trouvay en ce lieu
Dessus moy sinon la despouille.

JENIN.

Comment! avoyent-ils une c......?
Sur ma foy c'est bien à propos :
Bona dies, magister Campos.

LE PRESTRE.

Dieu te gard, mon valletonnet ;
Cœuvre-toy, cœuvre.

JENIN.

Mon bonnet
Est bien ainsi dessus ma teste.

LE PRESTRE.

Cœuvre-toy, tant tu es honneste
Pour servir quelque grant seigneur.

JENIN.

Je ne fais rien que mon honneur;
J'ay ainsi aprins ma leçon.

LE PRESTRE.

Tu es assez gentil garson.
Or çà, qu'esse que tu demande?

JENIN.

Mon Dieu, que vostre chose est grande!
Et la mettez[-vous] la dedans?

LE PRESTRE.

N'y touche pas.

JENIN.

A-el(le) des dens?
Me mordroit-el(le) se g'y touchois?

LE PRESTRE.

Dea, tu es ung enfant de choys.
Mais es-tu fol? Comme tu saulte!

JENIN.

Dieu, que ceste maison est haulte!
Vertu sainct gris, s'el trebuchet,
Je serois prins au tresbuchet.

LE PRESTRE.

Tu serois mort, mon enfant doulx.

JENIN.

Dea, je me mettroys dessoubz vous,
Et vous recepveriez le coup.

LE PRESTRE.

Je te supply, dy-moy à coup
Qui t'amayne par devers moy?

JENIN.

Par ma conscience, je ne sçay;
Mais s'a esté ma sotte mère
Qui m'a dit que (je) n'ay point de père.
Et pourtant le povre Jenin
C'est voulu mettre par chemin,
Cherchant de recouvrer ung père.

LE PRESTRE.

Par ma foy, où qu'en soit la mère,
Mon amy, vous estes mon filz :
Car oncques, puis que je vous feis,
Ne me trouvay jamais plus aise.

JENIN.

Or ça doncques que je vous baise.
Noel! Noel! Je l'ay trouvay :
Vecy celuy qui m'a couvé.
Ma mère ne le cognoist point.
Je ne suis plus filz d'ung pourpoint;
Maintenant il est tout notoire.
Que vous avez belle escriptoire :
Je vous supplye, donnez-la moy.
Vecy mon père; par ma foy,
Velecy en propre personne.

LE PRESTRE.

Tenez, mon filz, je la vous donne,
Affin que apprenez à escripre.

JENIN.

Dea, dea, vous ne voulez dire,

Ma mère, qui est mon papa.

LA MÈRE.

Par sainct Jehan, oncques n'en frappa
Ung seul coup tant seullement.

JENIN.

Frapper?

LA MÈRE.

Se ne fist non, vrayement.
Le villain qu'il est et infame,
Me vient-il faire ce diffame
De dire que je soye prestresse?
Et, par dieu, avant que je cesse,
Je metz qu'il s'en repentira,
Et, s'il me croyt, il s'en ira
Avant qu'il y ayt plus de plet.
Combien il a payé de lect
En sa vie pour vous nourrir?
J'aymeroys plus cher mourir
Que d'endurer tel vitupère
De dire qu'il soit vostre père.
Ne m'en viegne parler jamais.

LE PRESTRE.

Et sur ma foy, darr e, je metz
Ma vie qu'il est mon enfant.
Par dieu, je seroys bien meschant
De le dire s'il n'estoit vray.

JENIN.

Aussy, mon père, (je) vous suivray
Par tous les lieux où vous yrez.

LA MÈRE.

Pardieu, Jenin, vous mentirez.

Il n'est pas vostre père, non.

JENIN.

Dictes-moy [donc] comment a nom
Mon père, et je l'yray chercher.

LE PRESTRE.

Par ma foy, c'est moy, mon filz cher;
N'en faictes jamais nulle doubte.

JENIN.

Ma mère m'a pinché le coulte
Et me dict que c'est menterie.
Se eust esté grande reverie
Que ma mère si m'eust conceu
Sans qu'el ne vous eust apperceu.
Dea, si fault-il que j'aye un père.
Je n'en sçay que dire, ma mère,
A mon cuyder qu'il a rayson.

LA MÈRE.

Jenin, ne croys point son blason;
Ce ne seroit pas ton honneur
D'aller dire que ung tel seigneur
Comme cestuy-cy fust ton père;
Mais trop bien qu'il en fust compère,
A cela je ne metz debat.

JENIN.

N'esse pas icy bel esbat?
Sur ma foy, se vous ne me dictes
Quel homme ce fust que veistes
Qui feist ma generation,
Je puisse souffrir passion
Se ne dys que c'est cestuy-cy.

LE PRESTRE.

A, par ma foy, il est ainsy.
Ce qu'elle dit, c'est pour excuse;
Ne la croyez, el(le) vous abuse :
Moy-mesmes je vous ay forgé.

JENIN.

De rire je suis esgorgé.
Forgé! Estes-vous mareschal?
Allez donc ferrer ung cheval,
Et vous y ferez voz pourfitz.
Je ne seray plus vostre filz :
Allez chercher qui le sera.

LE PRESTRE.

Ma foy, on s'y opposera,
Se voulez dire que non soit.

LA MÈRE.

Qui esse qui mieulx que moy le scet?
Sur mon ame, non est, Jenin.

JENIN.

Je m'en veulx aller au devin,
Affin qu'il me donne à congnoistre
Se je suis filz d'elle ou du prestre.
Ma mère, le voulés-vous mye?
Si sçayray, quant fustes endormye,
Qui estoit avec vous couchée.

LA MÈRE.

Pense-tu qu'il me ayt attouchée?
Cela, ne le croyez jamais
Qu'il vous ayt faict; non a; mais,
Sur ma foy, bien veulx qu'on demande
Comme il est de ceste matière.

JENIN.

Par dieu, je le veulx bien, ma mère.

LE PRESTRE.

Je le veulx bien semblablement.
Sus, Jenin, courez vistement,
Allez tost le devin quérir.

JENIN.

Je le voys donc faire venir
Pour nous juger ceste matière.

LE DEVIN.

Sus, bonnes gens, arrière, arrière!
Gardez que vous ne soyez mors.
Ho, malle beste, qu'elle est fière.
Sus, bonnes gens, arrière, arrière!
Elle est d'une horrible manière;
Fuyez trestous, vous estes mors.
Sus, bonnes gens, arrière, arrière!
Gardez que vous ne soyez mors.
Voyez, el veult saillir dehors.
La voyez-vous, la malle beste?
Regardez comme elle a le corps;
Quel petis yeulx et quelle teste!
Et pour tant qu'elle est deshonneste
Je la veulx rebouter dedans.
Or je voy bien qu'il est grant temps
Que je vous dye qui m(e) amaine.
De vous apporter j'ay mis paine
Une drogue fort salutaire.
Il n'est pas temps de vous le taire,
Et vault pour plusieurs malladies.
Oultre plus, il fault que je dies
De quel science je me mesle.

S'il y avoit quelque fumelle
Qui ne peust avoir des enfans,
J'ay oingnemens si eschauffans,
Et d'une huylle si trèsfort chaulde,
Et fusse Margot ou ribaulde,
El(le) sera incontinent prains,
Et si luy froteray les rains
D'huylle si bonne et si utille,
Qu'elle portera filz ou fille.
Et si me vante, sans abus,
De juger eaulx, car j'en suis maistre :
A plusieurs j'ay faict apparoistre
Mon habileté et science.

JENIN.

Ho, je cuide, par ma conscience,
Que c'est cestuy que je viens querre.
Ma mère m'envoye grant erre,
Par dieu, monsieur, pour vous querir,
Affin que je viegne enquerir
Et sçavoir à qui je suis filz.

LE DEVIN.

Mon amy, je vous certiffie
Que (vous) estes filz de vostre père.

JENIN.

Dea, monsieur, je sçay bien que voire;
Mais je ne sçais se c'est ung prestre.

LE DEVIN.

En bonne foy, il peult bien estre
Que ce soit-il. Mais on voirra :
Car premierement il fauldra
Juger ton père à ton urine;
Si congnois-je bien à ta mine

Que tu es filz bien entendu.

JENIN.

Nous avons cy trop attendu.
Par dieu, ma mère me batra,
Et si sçais bien qu'el[le] sera
Bien joyeuse mais qu'el vous voye.

LA MÈRE.

Jenin est longuement en voye,
Je ne sçay quant il reviendra.

LE PRESTRE.

On verra qu'il en adviendra,
Se une foys il puist revenir.

JENIN.

Ma mère nous voit bien venir;
Je croy qu'el soit en la maison.

LA MÈRE.

Ha, vrayement, il est grant saison
Que tu en soyes revenu.

JENIN.

Ma mère, le vecy venu;
Ne faictes que chercher monnoye.

LA MÈRE.

Ha, monseigneur, Dieu vous doint joye.
Vous soyez le bien arrivé.

LE DEVIN.

Par devers vous j'ay prins la voye.

LE PRESTRE.

Ha, monseigneur, Dieu vous doint joye.

LE DEVIN.

Il fault qu'à vostre cas pourvoye,
Sans que plus y ayt estrivé.

LA MÈRE.

Ha, monseigneur, Dieu vous doint joye;
Vous soyez le bien arrivé.
Ce fol icy a controuvé
Que c'estoit icy son garson,
Et pour la cause nous cherchon
Que vous nous direz verité;
Et vous ferez grant charité :
Aussy vous sera desservy.

LE DEVIN.

Sur mon serment, oncques ne vy
Homme qui mieulx a luy ressemble.

JENIN.

Par mon serment, mère, je tremble
De p[a]our que ce ne soit mon père.

LA MÈRE.

(Et) monseigneur, je n'en ay que faire.
Toutesfoys, il n'est pas à luy.

LE PRESTRE.

Si est, par dieu.

JENIN.

Elle a menty.
Et comment, le sçais-je pas bien?
Je seroys doncques filz d'ung chien?
Sur ma foy, il est bon à croire.

LE PRESTRE.

Il est mon filz.

JENIN.

Par ma foy, voire,
Il m'a donné son escriptoire.

LE DEVIN.

Pour congnoistre en bref memoire
S[e] il est son filz ou comment,
Il faut que pissés vistement
Maintenant dedans ceste escuelle.

JENIN.

A quoy faire?

LE DEVIN.

La cause est telle,
Pour congnoistre à qui tu es filz.

JENIN.

Ma mère la tiendra, vresbis,
Ce pendant que je pisseray.
Et, s'il plaist à Dieu, je seray
Le filz mon père messire Jehan.

LA MÈRE.

Pisseras-tu devant les gens?
Qu'esse cy? N'as-tu point de honte?

JENIN.

Ouy, par ma foy, j'en tiens bien compte;
Pour quoy ma broquette est tant belle.
Dictes, empliray-ge l'escuelle?
Jesus, que mon pissat est chault!
Le dyable y soit! levez plus hault :
El m'a faict pisser en mes chaulses.

LA MÈRE.

Item, veulx-tu que je la haulses?

JENIN.

Et ouy, j'ay gasté ma chemise.

LE DEVIN.

Or ça, il est temps que j'advise
A la congnicion du faict.
Je n'y puis juger, en effect.
Toutesfoys l'urine est fort clère,
Par quoy congnois que c'est sa mère;
Mais de son père ne sçay point.

JENIN.

Au moins ce n'est pas le pourpoint
De quoy ma mère m'a parlé?

LE DEVIN.

Le pourpoint? C'est bien flajollé,
Pour avoir parfaicte evidence
De ton père et la congnoissance;
Et pour bien juger ton urine,
Qui est clère comme verrine.
Il peut bien estre, par ma foy,
Ton père; pourtant je ne sçay.
Je voy ung signe, que vela,
Qui tourne de çà et de là,
Qui me faict dire l'opposite.

JENIN.

Je vous pry, monseigneur, que dicte
Que c'est mon père que voicy.

LE DEVIN.

Te tairas-tu point? Qu'esse cy?

JENIN.

Dea, je n'en feray rien, beau sire;

Vous fault-il maintenant desdire?
Vous avez dit que c'est mon père.

LE DEVIN.

Et que sçais-je? Laisse-moy fère,
Ou, par dieu, je diray que non.

LE PRESTRE.

Je vous suplic, maistre Tignon,
Jugés en à vostre conscience.

LE DEVIN.

Faictes donc ung peu de silence :
Car vous me troublés la memoire.
Il est son filz; non est encore,
Et, pardieu, encor on ne sçait.
Pour au certain parler du faict,
Je croy bien qu'il est filz de prestre.
Vecy qui le donne à congnoistre;
Tousjours suyst le prestre, et sa mère
Il la laisse tousjours derrière.
Et pour ces causes je conclutz,
Omnibus evidentibus,
Que Jenin est filz messire Jehan,
En la presence de ses gens,
Et n'est point le filz de sa mère.

LA MÈRE.

Le dyable y soit; c'est à reffaire.
Par sainct Jehan, sire, vous mentez.
De quoy esse que vous dementez?
Vous estes ung devin d'eaux doulce;
Si fault, par Dieu, que je vous touche,
De cela je vous fairé taire.

LE DEVIN.

Or attendez bien : se peult faire

Que j'ay failly par advanture.
Vostre face, de sa nature,
Ressemble à celle de Jenin.

LA MÈRE.

Est-il mon filz ?

JENIN.

Par dieu nennin.
Ouy dea, attendez à demain.
Ma foy, je ne vous ayme grain.
Messire Jehan j'ayme bien mieulx ;
Dea, c'est mon père, se m'ayst dieulx.
Vous m'avez beau faire des mynes.

LE DEVIN.

Or paix, il faut que je devines.
Je ne veulx plus vos eaulx juger;
Car je ne me fais que abuser.
Pour vous accorder tous ensemble,
Il(z) ne sera filz de personne,
Car ma raison je treuve bonne.
Sa mère m'a dit que du prestre
N'est point le filz; or ne veult estre
Jamais Jenin le filz sa mère;
Or donc il n'a ne père ne mère,
Ne n'eust jamais. Vecy le point;
Il n'y avoit rien qu'ung pourpoint
Sur sa mère quant fut couchée.
Or, sans qu'elle fut attouchée,
Ung enfant n'est sceu concepvoir.
Par quoy on peult appercevoir
Qu'il n'est filz d'homme ne de femme.

JENIN.

A, vrayement donc, par mon ame,

Je suis Jenin le filz de rien.
Adoncques, pour l'entendre bien,
Jenin n'est point le filz sa mère;
Aussi n'est point le filz son père :
Ergo donc je ne suis point filz.
Ne père, ne mère, vresbis;
Doncques Jenin n'est point Jenin.
Qui suis-je donc? Janot? nennin.
Je suis Jenin le filz de rien.
Je ne puis trouver le moyen
Sçavoir si je suis ou suis mye.
Suis-je Dieu ou vierge Marie?
Nennyn; ils sont (tous deulx) en paradis.
Suis-je dyable? Qu'esse que je dis?
Vrayement je ne suis pas cornu.
Dieu sache dont je suis venu.
Pourtant si ne suis-je pas beste;
Il est bon à veoir à ma teste
Que je suis faict ainsy que ung homme.
Et pourtant je conclus en somme
Que je suis et si ne suis pas.
Suis-je sainct Pierre ou sainct Thomas?
Nennyn, car saint Thomas est mort.
Et vrayment cecy est bien fort
A congnoistre que c'est de moy.
Mais, je vous prometz par ma foy,
Je ne croy point que ne soye sainct.
Il fauldra donc que je soye paint,
Et mis dessus le maistre autel,
Quel sainct seray-je? Il n'est tel
Que d'estre en paradis sainct Rien.
Au moins si je fusse d'ung chien
Ou d'ung cheval le vray enfant,
Je seroys trop plus triomphant

Que je ne suis et plus gentil.
Or conclus-je, sans long babil,
Que je ne suis filz de personne.
Je suis à qui le plus me donne.
Plusieurs sont à moy ressemblant;
Je suis comment les Allemans.

Cy fine la farce de Jenin filz de Rien.
quatre personnages. Imprimée nouvellement à Lyon, en la maison de
feu Barnabé Chaussard,
près Nostre-Dame
de Confort.





LA CONFESSION MARGOT

A deux personnaiges, c'est assavoir

LE CURÉ
ET MARGOT

LA CONFESSION DE MARGOT LA BENIGNE.

MARGOT *se met à genoux devant le curé et dit en plourant.*

Je me confesse à vous, bon père.
J'ai anuyt secouru ung frère
En sa grande necessité.
Je l'ay faict par joyeuseté,
Car il en estoit empesché.
Par quoy, sire, si j'ay péché,
J'en requier absolution.

LE CURÉ.

Fille, dictes vostre raison
Jusqu'à la fin de voz pechez.

MARGOT.

Sire, bien veulx que les sachez.
Je diray tout sans riens rabatre.
Il me le fit troys foys ou quatre
Sans descendre, le beau Robin.
Ne sçay s'il estoit jacobin,

Cordelier, augustin ou carme.
Mais je vous jure, sur mon ame,
Qu'il le faisoit de très bon hayt.

Le Curé.

De peché n'y avez point faict;
Il gaigne la gloire des cieulx
Qui faict bien aux religieux;
De cela soyez [bien] certaine.

Margot.

Avecques moy coucha ung moyne
Dedans la meilleur de noz chambres;
Ses genoulx mist entre mes jambes
Plus de sept foys celle nuytée.
Je ne sçay se j'en suis dampnée.
Qu'en dictes-vous sus ce passaige?

Le Curé.

Je vous tiens pour très bonne et sage
D'avoir faict si très belle aulmosne
De tous les cardinaux de Romme
Vous donray absolution.

Margot.

Sire, entendez ma raison.
Souvent mon voysin je secours,
Et si m'en voys à luy le cours,
Laissant mon mary quant il dort.
Le peché si fort me remort
Que ne sçay si je m'en repente.

Le Curé.

La chose n'est pas convenante
De soy repentir de bien faire;
Des grans peines du purgatoire
Et d'enfer le tourment villain

Je vous absoudray tout à plain.

MARGOT.

Sire, entendez d'ung pelerin
Qu'alloit l'autre jour son chemin
Et ne sçavoit où aberger.
Or je vous dis, pour abreger,
Que j'eux de luy très grant pitié,
Et lors, d'une grant amytié,
En ma chambre le fis loger.
Si luy donnay bien à manger
Et à boire pour ce repas.
Puis après je ne faillis pas
A mon lit faire et arrancher,
Et avec(ques) moy le fis coucher.
Lors nous mismes en si grand peine
Qu'à peu ne nous faillit l'aleine;
Par force de tarrabaster,
Notre lict ne peult arrester;
Car l'ostel si fort en trembla
Que le lict à terre tomba,
Dont j'en fus très fort esbahye.
Sur [ce], je ne sçay que j'en dic,
Ne se je m'en doy repentir.
Mais je vous dis bien, sans mentir,
Que j'en fus très fort desplaisante;
Ne cuydés pas que je vous mente;
Par ma foy, je dis verité.

LE CURÉ.

M'amye, vous avez esté
Femme d'une très grant constance
Quant le pelerin à plaisance
Avez bien logé et au large.

MARGOT *en plorant.*

Sire, ung aultre cas me charge;
Mais ne sçay se je l'ose dire.

LE CURÉ.

Pourquoy non?

MARGOT.

Hélas! c'est le pire
Peché que je fis en ma vie.

LE CURÉ.

Si fault-il bien qu'on le die,
Ou la confession ne vault oncques.

MARGOT.

Sire, je [le] vous diray doncques,
Affin que de tout soye quitte.
L'aultre jour trouvay ung hermite
Pres d'ung grant chemin en ung boys,
Lequel tenoit entre ses doys
A plain poing une gente chose.

LE CURÉ.

Il ne fault point parler par glose;
Qu'estoit-ce?

MARGOT.

Je croy q'une endoille
Toute vive.

LE CURÉ.

Ou une c......,
Avisez bien lequel c'estoit.

MARGOT.

Sire, par ma foy, ell avoit
La teste bien rouge devant,
Et ung chapperon pour le vent
Qui estoit dessus la couronne;
Elle estoit d'une façon bonne,
Grosse, belle à l'advenant,
Dure, roide au remanant,
Et au pied deux belles sonnettes,
Tant belles et tant joliettes
Qui sonnoyent si doulx que rage.
Quant je la vis, j'eux grand couraige
De m'aprocher pour mieux la veoir.

LE CURÉ.

Et puis?

MARGOT.

A le vous dire voir,
Me dit que celle belle chose
Avoit grant froid, dont je suppose
Qu'il la tenoit entre ses mains.

LE CURÉ.

Après, m'amye, c'est du moins.
Et puis?

MARGOT.

Je la prins par la teste,
Cuidant que ce fut une beste,
Et la mis entre mes deux cuisses
Pour l'eschauffer.

LE CURÉ.

Ce sont grandz vices.
La mistes vous en vostre ventre?

MARGOT.

Elle s'i mist, puis sault, puis entre
Si doulcement que c'estoit raige.

LE CURÉ.

En cela n'a point de dommaige;
Ce n'est que bien, comme j'entens.

MARGOT.

Quant il eut fatrouillé long-temps
Et (qu'il) voulut la chose reprendre,
Elle fut si povre, si tendre,
Si molle, que c'estoit pitié,
Et plus petite la moytié
Que n'estoit au commencement,
Et si plouroit fort tendrement,
Dont, lasse, je fus esperdue
Quant je la vis ainsi fondue
Et gastée par mon meschief;
Car, quant il cuida de rechef
S'en jouer com(me) premièrement,
Il ne peult; car, par mon serment,
Elle plia par le milieu;
Si en requier pardon à Dieu
Et à vous absolution.

LE CURÉ.

Vous avez grand devotion
D'eschauffer celle povre beste.

MARGOT.

Je luy frottay trop la teste,
Et velà dont vint le dommaige.

LE CURÉ.

Il vous parloit d'ung bon couraige.
Qu'i a-il plus ?

MARGOT.

Sire, j'ay dit
Tout quant que j'ay faict ne mesdit,
Au moins dont j'aye souvenance.

LE CURÉ.

Vous estes femme de conscience,
Et qu'avez vescu sainctement.
Or m'amye, premièrement,
Pour pénitence, vous irez
Visiter les lieux où sçaurez
Que sont les frères de nostre ordre,
Comme les frères de la Corde,
Prescheurs, Carmes et Jacobins,
Tous les soirs ou tous les matins,
Tant que vous serez en jeunesse.
Au curé de vostre paroisse,
S'il a de vostre corps mestier,
Ne luy en faictes pas dangier;
Paradis gaignerés terrestre,
Qui fera bien au povre prestre
Et grant profit au povre moyne;
Et s'il survient sur la sepmaine
Quelque pelerin deslogé,
Qu'en vostre chambre soit logé
Et avecques vous le couchez.
J'ordonne que faisez debvoir
De souvent visiter et veoir
L'hermite du boys au ramage,
Et portez, comme femme sage,

De bon vin la plaine bouteille,
Pour vous festoyer soubz la fueille,
Et apportez ung bon jambon.

Il luy met la main sur la teste et dit

Ainsi gaignerez le pardon,
Et voz pechez s'effaceront
In secula seculorum.

MARGOT.

Amen.

Cy fine la confession Margot.

NOTA. — Il existe au Musée Britannique une autre version de cette farce, sous le même titre, in-8. gothique de 4 ff., sans lieu d'impression. Elle est beaucoup plus courte que celle-ci, qui en est une paraphrase.





FARCE NOUVELLE

TRES BONNE ET FORT JOYEUSE

DE GEORGE LE VEAU

A quatre personnaiges, c'est assavoir

GEORGE LE VEAU
SA FEMME
LE CURÉ
ET SON CLERC

GEORGE LE VEAU *commence.*

Ha, se j'eusse sceu, j'eusse sceu,
Et si j'eusse bien apperceu
La plus que très fière arrogance,
La glorieuse oultrecuydance
De ma femme, et son fier maintien,
On m'eust beaucoup de foys dit rien
Devant que je l'eusse esté prendre.
Quoy dea, tousjours me vient reprendre,
Au couché, au boire, au menger,
Disant que(je)suis ung estranger,
Et me demande qui je suis.
Qui je suis respondre ne puis;
Je n'en eus oncq rien en memoire,
Puisqu'il est trait, il le fault boire
Et l'avaller tout doulcement.

LA FEMME.

Mais croire on ne peut le tourment
Que a une fille de maison,
A qui on donne sans raison
Ung badault sans nulle science;
Chargée en sens ma conscience
D'avoir dit ouy seullement.

GEORGE LE VEAU.

Au repentir n'en suis vrayment,
Dire ouy me couste bien chier.
Mais plus je n'y vueil esplucher,
Voila; ce qui est faict est faict.
Tout mon desir et tout mon faict,
Quant je viens de plaine vollée
Qu'on me presente une accollée.
Pour ce tout à coup qu'on me baise.

LA FEMME.

Je ne suis pas bien à mon ayse;
Laissez-moy.

GEORGE LE VEAU.

Voicy trop fasché.
Qu'esse cy? Suis-je homme lasché
De vice ne de sotte entreprise?
Je ne vueil point qu'on me desprise,
Car je vous pense bien valoir.

LA FEMME.

Je croy bien.

GEORGE LE VEAU.

J'ay assez vouloir
De bien faire à qui m'aymera,
Et qui aultrement le fera

Il s'en pourra bien repentir.

LA FEMME.

Et que ferez-vous?

GEORGE LE VEAU.

Sans mentir,
Je feray ce que je feray.
Qu'esse cy?

LA FEMME.

Je m'en defferay;
Feray, ha, il tiendra gravelle.

GEORGE LE VEAU.

Escoutez.

LA FEMME.

Quoy?

GEORGE LE VEAU.

Si la cervelle
Me monte au dessus des cheveulx,
Il y aura bruyt.

LA FEMME.

Je le veulx.
Pourtant, se tu es estranger,
Me veulx-tu à ton vueil renger?
La manière seroit jolye.

GEORGE LE VEAU.

Je te monstreray ta follye,
Ton orgueil et ta sotte gloire.

LA FEMME.

Qui es-tu?

GEORGE LE [VEAU].

Qui je suis?

LA FEMME.

Et voyre,
D'où es-tu?

GEORGE LE VEAU.

D'où je suis?

LA FEMME.

Ouy.

GEORGE LE VEAU.

Je suis moy.

LA FEMME.

Va, sotte memoyre,
Qui es-tu?

GEORGE LE [VEAU].

Qui je suis?

LA FEMME.

Et voyre?

GEORGE LE VEAU.

D'où je suis? Donnez-luy à boyre.
Je suis...

LA FEMME.

Sot.

GEORGE LE VEAU.

Je suis resjouy.

LA FEMME.

Qui es-tu?

GEORGE LE VEAU.

Qui je suis?

LA FEMME.

Et, voyre,
D'où es-tu?

GEORGE LE VEAU.

D'où je suis?

LA FEMME.

Ouy.

GEORGE LE VEAU

Jamais dire je ne l'ouy.
Je suis et ne suis pas bien.
Par bieu, je le sçauray. Rien, rien.
Je ne veulx point qu'on me reproche,
Si on ne veult que [je] le torche.

LA FEMME.

Il est beaucoup de plus beaulx jeux.

GEORGE LE VEAU.

Puis que qui [suis] sçavoir tu veulx,
Tu le sçauras; ne t'en soucye.
Chercher me fault la prophetie
Au moustier où receuptz baptesme.
Voyla le curé; c'est luy-mesme;
A luy me convient adresser.
Monsieur, Dieu vous vueil advancer.

LE CURÉ.

Dieu gard, George. Qui vous admayne?

GEORGE LE VEAU.

Qui? dea, ceste faulce villaine.

LE CURÉ.

Qui?

GEORGE LE VEAU.

Ma femme, qui me martyre.

LE CURÉ.

Villain, il ne fault (pas) ainsi dire.
La chose à vous n'est pas honneste;
D'où vient ce debat?

GEORGE LE VEAU,

De sa teste,
Que je ne puis faire tourner.

LE CURÉ.

De quoy, le rost?

GEORGE LE VEAU.

Tant sermonner!
Mais tourne-on le rost de la teste?
Pensez-vous que soys une beste?
Je dis tourner à mon apoint.

LE CURÉ.

Quoy, ainsi?

GEORGE LE VEAU.

M'entendez-vous point?

LE CURÉ.

Nenny.

GEORGE LE VEAU.

J'entens tourner, de faire
A mon plaisir, sans qu'el diffère.
Entendez-vous?

LE CURÉ.

C'est aultre chose.

GEORGE LE VEAU.

Je vous prye, sans longue pose,
Vous me conseillez sur ce cas.
Tousjours me demande hault et bas
Qui je suis et d'où suis venu.

LE CURÉ.

Respondre lui estes tenu,
Quant à ce point.

GEORGE LE VEAU.

Vous dictes bien ;
Mais mauldict soit qui en sçait rien,
Comment le puissay-je sçavoir.

LE CURÉ.

Vous ferez de chercher debvoir
Qui furent voz premiers parens.
Mais le point le plus apparens,
C'est que à Dieu vous recommandez,
Et, si avez de l'autruy, rendez.
Pendant, vers vostre femme iray,
Et si bien luy remonstreray
Qu'elle aura tort, n'ayez soucy.

GEORGE LE VEAU.

Je vous attendray icy,
Tant que ayez faict ceste entreprinse,
Et priray Dieu dans nostre esglise,
Devotement, comme avez dit.

LE CURÉ.

Or ay-je maintenant credit
A mon plaisir d'aller veoir celle
Qui trop tient mon cueur en tutelle.
Ganymèdes !

LE CLER[C].

Plaist-il, mon maistre.

LE CURÉ.

Bouger ne te fault de cet aistre.
Tu sçays assez que cela vault,
Car voyla George ; ce badault
Doibt à Dieu faire sa prière.
Responds-luy tout beau par derrière
Qu'il fault obeyr à la teste
De sa femme bonne et honneste,
Et ce que acroyre luy fera
Obeysse, ou dampné sera ;
Puis nous verrons belle risée.

LE CLERC.

La chose est bien devisée ;
Laissez faire à moy de cella.

LE CURÉ.

Or fay bien doncques. La voyla.
Et puis, comme vous va, la belle ?

LA FEMME.

A, Monseigneur, je suis bien celle
Qui vous vueil faire tout plaisir.
Et vous portez ?

LE CURÉ.

Tout à loysir
Le sçaurez quant il vous plaira.

LA FEMME.

Dictes-moy donc quant ce sera.

LE CURÉ.

Je le vous diray. Mais, pour l'heure,

La chose ne seroit pas seure ;
Car j'ay laissé vostre mary
En l'esglise très fort marry,
Lequel vers moy s'en est venu,
Et m'a compté le contenu
De vostre teste. Le povre homme
Ne dormira jamais en somme
Tant que Dieu lui donne à congnoistre
De quel père et mère a pu naistre,
Et en est en grand(e) fantaisie.

LA FEMME.

Puisqu'il entre en sa frenaisie,
Il en trouvera quelque chose.

LE CURÉ.

Pour mieulx vous advertir, ma rose,
Ganymèdes, ce bon prophète,
Si tost que aura l'orayson faicte,
Luy doibt respondre, à ce propice,
Au lieu de Dieu, qu'il obeysse
A tout ce que vous luy direz.
Par ce moyen vous le ferez
Croire en voz dieux.

LA FEMME.

La touche est bonne.

LE CURÉ.

Affin que mieulx le cas se ordonne,
Faignez à point ne le congnoistre.
Et, s'il n'est habillé en maistre,
Je soye tondu.

LA FEMME.

Il est faict.

Mais au deppartir, en effect,
J'auray ung bayser.

LE CURÉ.

C'est raison.

LA FEMME.

Adieu.

LE CURÉ.

Je reviens, Alison.
Sans moy le cas ne se peult faire.
Se doubte-il point de nostre affaire?

LA FEMME.

Nenny non.

LE CURÉ.

Adieu; tant mieulx vault.

GEORGE LE VEAU.

Se je ne trouve bas ou hault
Qui je suis, ce sera mon dam.
Qui suis-je? D'où? Je suis d'Adam;
Il engendra moy et mon père,
Et fist d'une coste sa mère....
Je ne sçay déjà que je dis.
C'est au terrestre paradis,
Et toutesfoys je ne fuz oncques;
J'ay failly. De qui suis-je doncques?

LE CLERC, *à part.*

Mon serment, voyla sot propos.

GEORGE LE VEAU.

Si n'auray-je jamais repos
Que n'en vienne à bout à ce coup.
Abraham engendra Jacob,
Jacob Pharaon de Thamar.

Je y suys ; six onces font le marc ;
Je faulx. Isaac, au temps qu'i vit,
Engendra Noé et David ;
Et David quoy ? riens n'y entens.

LE CURÉ.

A quoy passez-vous cy le temps,
George ?

GEORGE LE VEAU.

Et, Monsieur le curé,
Suis maintenant asseuré ;
Avez-vous son hault mal lasché ?

LE CURÉ.

Non certes, et si ay tasché
La avoir par doulces parolles ;
Mais tousjours maintient ses parolles
Qu'el(le) ne scet dont estes venu.

GEORGE LE VEAU.

Venu ! Se le dyable cornu
Ne l'emporte, elle le sçaura
Qui je suis ; elle le verra
A ses despens. Vaille que vaille,
A-vous point une croniquaille,
Pour y regarder ?

LE CURÉ.

De tant belles ;
Vous y verrez malles, fumelles,
Coingnez, mailletz de toute forge.

GEORGE LE VEAU.

Or ça, ça, laissez faire à George.

LE CURÉ.

Maintenant asseuré vous estes.

GEORGE LE VEAU.

Prestés-moy ung peu voz lunettes.

LE CURÉ.

Tenez, n'ayez les yeulx esblouys.

GEORGE LE VEAU.

Cherchons la ligne sainct Loys,
Et puis le frère de ma seur.

LE CURÉ.

Vous verrez, et vous tenez seur,
Vostre genealogie accroistre.

GEORGE LE VEAU.

Caïn, qui fut de loy prestre,
Qui forgea et arma Abel,
Dont est sorty Zorobabel,
Fut-il pas oncle de ma tante?

LE CURÉ.

Il peult estre.

GEORGE LE VEAU.

J'en prins descente.
Dis-je bien? Je m'en romps la teste;
Je ne suis pas de là.

LE CLERC.

Quel beste!
Il est yvre sans vin de vigne.

GEORGE LE VEAU.

Ne seroys-je point de la ligne
Des pers de France?

LE CURÉ.

Assavoir mon.

GEORGE LE VEAU.

Le premier roy fut Pharaon,
Instituant la loy salicque.

LE CURÉ.

Servez-vous bien de ceste ligne.

GEORGE LE VEAU.

Je ne sçay, je n'y congnois rien.

LE CURÉ.

Clovis fut (le) premier roy chrestien.

GEORGE LE VEAU.

Je suis chrestien et le veulx estre.
Ergo, ce seroit mon ancestre;
J'en suis net comme ung œuf de poulle.
Mais je n'euz pas la saincte ampoulle
A mon sacrement; il est faulx;
Aussi je n'ay pas les crapaulx
En mes armes, suis en arroy.
Dangobert fut dixiesme roy,
Filz d'Isaye ou d'Absalon;
Je n'en tiens cerveau ne tallon;
Je n'en viendray jamais à fin.
Quant je ne fuz jamais daulphin,
Comme(nt) eut esté le roy mon père.

LE CURÉ.

Il fault veoir ung peu plus derrière.

GEORGE LE VEAU.

De y penser le cerveau m'effondre.

LE CLERC.

Vrayement, s'il ne se faict reffondre,
Il mourra en la peau d'ung fol.

GEORGE LE VEAU.

Héé, pendue soit par le col
Ma femme, avec son caquet.

LE CLERC.

Il est digne d'estre Jacquet.

LE CURÉ.

Il faut proceder plus avant.

GEORGE LE VEAU.

Voyla mon père là devant
Assis en la première ligne,
Et fault brancher droict comme vigne;
Mon frère aisné en ce rondeau,
(Et) voicy Gervais, voicy Colin,
Voicy maistre Hector Jobelin,
Qui fut en vivant, par usaige,
Premier fol de nostre villaige;
Voicy en ceste ordre derrenière
Le frère à nostre chamberière;
Voicy Thibault, voicy Poncet;
Me voicy le dernier des sept,
Gentilhomme de nom et d'armes,
Et troys de mes frères gendarmes,
Qui ne cassèrent jamais lance.

LE CURÉ.

Pendant que avez bonne silence,
Cherchez oultre, s'il est mestier.

GEORGE LE VEAU.

Voicy mon père savetier,
Et ma mère vient d'ung marchant.
Que on ne me soit plus reprochant.
Voy les cy en droictes cronicques.
Tous mes frères sont mechanicques,
Par quoy me trouve en ce lignaige,

Gentilhomme, se j'eusse ung paige,
De par ma mère.

LE CURÉ.

C'est le compte.

GEORGE LE VEAU.

A dea, se je suis duc ou conte,
Appartient-il à ceste folle
De demander en chaulde colle
Qui je suis? Je suis gentilhomme.
Me voicy, en compte et en somme,
Et, qui plus est, j'ay le regnom
D'estre le premier de ce nom
Et le dernier; car de soixante
Ou quatre-vingtz, que je ne mente,
Je n'y trouve que moy sans plus.

LE CURÉ.

Que a-vous faire du surplus,
Puis que gentil estes du mains?

GEORGE LE VEAU.

On le voit aux piedz et aux mains,
A mes bras et à mon corsaige.

LE CLERC.

Ung estronc de chien au visaige
Du gentilhomme pour sa peine.

GEORGE LE VEAU.

Corbieu, voicy maulvaise veine.

LE CURÉ.

Comment?

GEORGE LE VEAU.

Je suis bien recullé;

Car je n'avoys pas carcullé
Que ceste ligne estoit bastarde.

LE CURÉ.

Cela est très laict.

GEORGE LE VEAU.

Le feu m'arde
Se je sçay au vray qui je suis !
Puisque entendre rien je ne puis,
A vostre advis qu'est-il de faire ?

LE CURÉ.

Mon amy, le plus nécessaire
Est devers Dieu faire orayson.

GEORGE LE VEAU.

Je m'y en voys : Dieu, d'Alyson
Je me complains; faictes moy sage,
El m'a reprouché mon lignaige;
Qui je suis ne luy sçavois dire;
Pour ce je vous pry[e], beau sire,
Que, se j'ay tort et elle droict,
Que me annoncez en cest endroict
Comment c'est qu'il fault que je face.

LE CLERC *faisant Dieu.*

George, se avoir veulx ma grace,
Croire te convient, sans diffame,
Tout tant que te dira ta femme,
Et obeyr à son vouloir;
Aussi tu feras ton debvoir,
A ton curé la disme rendre
De ton bestial; pense d'entendre
Pour ton salut ce que te dis.
Ceste robbe de paradis

Te donne, que tu vestiras;
Puis, quant devers ta femme yras,
Ton nom congnoistras en substance.

GEORGE LE VEAU.

Grans mercys, seigneur. Et c'el(le) tance,
Diray-je rien?

LE CLERC.

Mot ne demy.

GEORGE LE VEAU.

Je m'y en vois donc, mon amy;
Grans mercys de vostre orayson,
Curé; je voys à la maison
Faire ainsi que Dieu m'a commandé.

LE CURÉ.

Que à vous soye recommandé
Tousjours.

GEORGE LE VEAU.

N'en ayez soucy;
Car vous aurez tantost ouy [icy?]
La disme à quoy je suis tenu.

LE CURÉ.

Allez, George.

LE CLERC.

Le contenu
Est-il pas bien executé?

LE CURÉ.

C'est à toy très bien discuté;
Nous en rirons.

GEORGE LE VEAU.

Dieu gard, ma femme.

LA FEMME.

Vostre femme, villain infemme!
Ostez moy ce dyable cornu.

GEORGE LE VEAU.

Et vrayment je suis revenu
Pour faire ainsi que Dieu m'a dit.

LA FEMME.

Ostez-moy ce dyable mauldit;
Mes voysins, venez cy trestous.

LE CURÉ.

Qui a-il? Alyson, qu'avez-vous?
Comment, vous nommez l'ennemy!

LA FEMME.

De l'eau benoiste, mon amy;
Je croy que je deviendray folle.

LE CURÉ.

Ganymèdes, ça mon estolle.

LE CLERC.

Tenoris et conjurare.

LE CURÉ.

Diabolis inficare
Super nivem dealbabor.
Ego volo, te prenabo.
Que quiers-tu en ceste maison?

GEORGE LE VEAU.

Rien que je saiche que Alison.

LA FEMME.

Doulx Jésus, il me mengera.

GEORGE LE VEAU.

Non fera, Alison, non fera;
Aprochez de moy hardyment.

LE CURÉ.

Qui es-tu donc?

GEORGE LE VEAU.

George, vrayment.
D'aultre ne suis pas, que je sache.

LA FEMME.

Quel George? Dea, c'est une vache
Bien velue, ou ung thoreau.

LE CURÉ.

Ma foy, Alison, c'est un veau;
Tenez, qu'il a grandes oreilles!

GEORGE LE VEAU.

Ung veau; dea, voicy grant merveilles;
Et qui dyable m'a ainsi faict?

LE CLERC.

Qui? Dea, quelque peché infaict
Que vous avez vers Dieu commis.

GEORGE LE VEAU.

Ma foy, je te croy. Mes amys.
Alison, à jamais, jamais
Ne feray rien, je vous prometz,
Qui vous desplaise.

LA FEMME.

Voicy raige
D'ouyr ung veau former langaige;
Il vient de quelque pays neuf.

GEORGE LE VEAU.

Alyson, je suis filz de beuf.
D'où je suis ne vous soucyez.

LA FEMME.

Comment? Veaulx vont à quatre piedz;
Puis qu'estes veau, aller y fault.

GEORGE LE VEAU.

Ce n'est pas; à quatre piedz
Je obeyray, soit hault ou bas,
A vous, Alyson; voys-je bien?

LE CURÉ.

C'est ung veau, il ne s'en fault rien.

LE CLERC.

Se je le picque, à vostre adveu,
Vous le sçaurez bien.

GEORGE LE VEAU.

Beveu.

LA FEMME.

Voicy (ung) grant esbahyssement.

LE CLERC.

Il n'en est guères aultrement.

GEORGE LE VEAU.

Agardez; Dieu me l'avoit dit
Que, quant je vestiroys l'habit,
Congnoistre debvoys qui j'estoye.
Filz ne suis-je d'oyson ne d'oye;
Vrayement, j'ay bien trouvé mon non.

LA FEMME.

Et comment?

GEORGE LE VEAU.

George le grant veau.
Alyson, je vous crye mercy.
Plus n'aurez de sçavoir soucy
Qui je suis; je suis filz de vache,
Et si n'ay mesfaict, que je sache,
Si ce n'est à ce cas de crime
Que je n'ay pas payé la disme
Des veaulx envers nostre curé.

LA FEMME.

Tenez-vous pour tout asseuré
Que Dieu vous a faict pour ce cas
Gros veau.

GEORGE LE VEAU.

Qu'on le paye en effaict;
En rien ne vous desdiray.

LA FEMME.

Tenez donc, Monsieur le curé,
Menez, du cueur très charitable,
Se gros veau de disme à l'estable,
Puisque Dieu ainsi l'a promis.

GEORGE LE VEAU.

Plus George ne suis, mes amys;
J'ay pire nom que esperit d'abisme.

LE CURÉ.

Or allons sus, gros veau de disme;
A quatre piedz vous fault aller.

LE CLERC.

Je voys au devant du boucher
Qu'il apporte son grant cousteau.

GEORGE LE VEAU.

Helas, c'est faict du povre veau;
Voicy l'heure de son trespas.
Alyson, ne me oubliez pas;
Que je boyve avant que mourir.

LA FEMME.

Je ne vous sçauroye secourir,
Foy que doy à sainct Mathieu.

LE CURÉ.

Or avant, partons de ce lieu,
Et concluons, sans faire frime,
Que, par la voulenté de Dieu,
George est [de]venu veau de disme.

Ci fine la farce de George le Veau.
Imprimé nouvellement à Lyon,
en la maison de feu Bar-
nabé Chaussard, près
Nostre-Dame de
Confort.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

Introduction. v

1. Le Conseil du Nouveau marié, à deux personnages, c'est assavoir : le Mary et le Docteur. 1
2. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Nouveau marié qui ne peult fournir à l'appoinctement de sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : le Nouveau Marié, la Femme, la Mère et le Père. 11
3. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de l'Obstination des femmes, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Mary et la Femme. 21
4. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Cuvier, à troys personnages, c'est assavoir : Jaquinot, sa Femme et la Mère de sa femme. 32
5. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, c'est assavoir : Jolyet, la Femme et le Père. 50
6. Farce nouvelle, à cinq personnaiges, des Femmes qui font refondre leurs marys, c'est assavoir : Thibault, Collart, Jennette, Pernette et le Fondeur. 63
7. Farce nouvelle et fort joyeuse du Pect, à quatre personnages, c'est assavoir : Hubert, la Femme, le Juge et le Procureur. 94
8. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, des Femmes qui demandent les arrerages de leurs maris et les font obliger par *nisi*, à cinq personnages, c'est assavoir : le Mary, la Dame, la Chambrière et le Voysin. 111
9. Farce nouvelle d'ung Mary jaloux qui veult es-

prouver sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : Colinet, la Tante, le Mary et sa Femme. 128
10. Farce moralisée, à quatre personnaiges, c'est assavoir : deux Hommes et leurs deux Femmes, dont l'une a malle teste et l'autre est tendre du cul. 145
11. Farce nouvelle et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : le Mary, la Femme, le Badin qui se loue et l'Amoureux. 179
12. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Pernet qui va au vin, à troys personnaiges, c'est assavoir : Pernet, sa Femme et l'Amoureux. 195
13. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, d'un Amoureux, à quatre personnages, c'est assavoir : l'Homme, la Femme, l'Amoureux et le Médecin. 212
14. Colin qui loue et despite Dieu en un moment, à cause de sa femme, à troys personnages, c'est assavoir : Colin, sa Femme et l'Amant. 224
15. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Gentilhomme, Lison, Naudet, la Damoyselle. 250
16. Farce nouvelle, à troys personnaiges, c'est assavoir : le Badin, la Femme et la Chambrière. 271
17. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jeninot qui fist un roy de son chat, par faulte d'aultre compaignon, en criant : Le roy boit, et monta sur sa maistresse pour la mener à la messe, à trois personnaiges, c'est assavoir : le Mary, la Femme et Jeninot. 289
18. Farce nouvelle de frère Guillebert, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : Frère Guillebert, l'Homme vieil, sa Femme jeune, la Commère. 305
19. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Guillerme qui mangea les figues du curé, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Curé, Guillerme, le Voysin et sa Femme. 328
20. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jenin filz de rien, à quatre personnaiges, c'est assavoir : la Mère et Jenin, son fils, le Prestre et le Devin. 351

21. La Confession Margot, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Curé et Margot. 372

22. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de George le Veau, à quatre personnaiges, c'est assavoir : George le Veau, sa Femme, le Curé et son Clerc. 380

FIN.



CATALOGUE

DE LA

BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

ET DES AUTRES OUVRAGES

DU FONDS DE P. JANNET



PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

Rue de Richelieu, 15

1er juin 1856

	Pages.
Préliminaires.	3
Théologie, Morale.	9
Beaux-Arts.	11
Poésie.	12
Théâtre.	20
Romans et Contes.	26
Facéties.	29
Histoire.	31
Polygraphes et Mélanges.	33
Ouvrages de différents formats.	41
Courrier de la librairie.	45
Le Blanc, Maurepas.	46
Muse historique.	47
Library of old authors.	48



AVERTISSEMENT.

Lorsque j'entrepris, il y a trois ans, la publication de la *Bibliothèque elzevirienne*, je m'étais posé ce problème :

« Publier une collection d'ouvrages d'é-
» lite, dignes de tous par leur exécution matérielle,
» à la portée de tous par la modicité de leur prix. »

Jusque alors, les curiosités littéraires du genre de celles qui doivent composer en grande partie la *Bibliothèque elzevirienne* n'étaient — lorsqu'on les publiait — tirées qu'à un très petit nombre d'exemplaires, destinés à des amateurs riches et fervents. La rareté native et le prix exorbitant de ces publications les rendaient inabordables pour le plus grand nombre des lecteurs, et particulièrement pour ceux qui lisent pour les autres : les littérateurs ne sont pas tous assez riches pour acheter des livres sans regarder au prix.

En présence du mouvement qui porte la génération actuelle vers l'étude sérieuse des mœurs, de la littérature et de l'histoire du passé, je crus faire une chose utile en vulgarisant, autant qu'il serait en mon pouvoir, les documents propres à faciliter cette étude.

Malgré ma foi dans la possibilité de créer un public nouveau pour ce genre de livres, je crus devoir faire de mon mieux pour satisfaire les goûts du public déjà existant, goûts que je partage d'ailleurs : je trouve qu'un bon texte ne perd rien à être imprimé avec un certain luxe.

Le luxe dans les livres, je l'entends à ma manière. Peu de texte dans un grand format, sur de beau papier très blanc, brillant, glacé, satiné — mais brûlé, cassant, d'une qualité déplorable — ce n'est pas là mon fait. Le format, je le veux commode ; le papier, je le veux solide avant tout; du texte, j'en veux pour mon argent. Qu'il soit net, lisible sans fatigue, et cela me suffit.

Au point de vue des résultats — je ne parle pas des moyens — l'art d'imprimer les livres a fait peu de progrès depuis deux siècles. Les petits volumes sortis des presses des Elzevier auront long-temps encore de nombreux admirateurs. En donnant à ma collection le nom de ces imprimeurs illustres, j'ai compris l'étendue des obligations que je m'imposais. J'ai fait de mon mieux pour ne pas rester trop au dessous de mes modèles. J'ai fait fondre des caractères[1], graver des ornements, fabriquer du papier[2], modifier des presses. Les éloges que des amateurs d'une autorité considérable ont bien voulu donner à mes petits livres me prouvent que je suis dans la bonne voie. Je tâcherai d'atteindre le but.

1. Incessamment je donnerai le spécimen des nouveaux caractères que j'ai fait graver.

2. Voir le filigrane.

Si le format et l'exécution matérielle de mes volumes ont trouvé des approbateurs, l'entreprise en elle-même a été bien accueillie. Le public sur lequel je comptais a répondu à mon appel; son concours m'a permis d'entreprendre la publication d'un assez grand nombre de volumes, qui sont sous presse ou en préparation.

Je ne crois pas nécessaire de donner un catalogue détaillé des ouvrages que je me propose de faire entrer dans la *Bibliothèque elzevirienne*. Il suffit de rappeler le plan général. Cette collection doit se composer : 1° d'ouvrages anciens, inédits ou rares, utiles pour l'étude des mœurs, de la littérature ou de l'histoire ; 2° des ouvrages antérieurs au XVIIIe siècle qui jouissent d'une réputation méritée. Les ouvrages postérieurs au XVIIe siècle ne seront admis que par exception.

D'ailleurs, chaque volume qui paraît jette un nouveau jour sur le plan que je me suis tracé. Ainsi j'ai publié :

Théologie. *L'Internelle Consolation.*

Moralistes. *La Rochefoucauld, La Bruyère, le Livre du chevalier de la Tour*, qui serait mieux placé parmi les conteurs. Plus tard je donnerai *Montaigne, Charron, Vauvenargues.*

Beaux-Arts. *Memoires pour servir à l'histoire de l'Academie de peinture. — Le livre des peintres et graveurs.* J'ai d'autres ouvrages du même genre à faire paraître.

POÉSIE. *Recueil de poésies des XVe et XVIe siècles, Lescurel, Villon, Roger de Collerye, Regnier, Saint-Amant, Senecé, Chapelle et Bachaumont, Les Memoriaux de Saint-Aubin des Bois, Flore et Blanchefleur, Gerard de Rossillon.* J'ai sous presse ou en préparation : *Recueil général des Fabliaux, le Dolopathos, le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dôle, Matheolus, Coquillart, Gringore, les Poésies de Marguerite de France, reine de Navarre, Mellin de Saint-Gelais, Clément Marot, Ronsard, Vauquelin de la Fresnaye, Desportes, Du Bellay, Théophile, d'Aubigné, la Fontaine, le Roman de la Rose,* et quelques autres.

THÉATRE. Huit volumes de l'*Ancien Théâtre françois*, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille*, par M. J. Taschereau, pour servir de Préliminaires aux Œuvres de Corneille, en ce moment sous presse. Plus tard je donnerai les œuvres de *Molière*, de *Racine*, un *Recueil général de Farces*, un Recueil d'ouvrages dramatiques relatifs à notre histoire, etc.

ROMANS ET CONTES. *Melusine, Jean de Paris*, le *Roman bourgeois, Don Juan de Vargas, Six mois de la vie d'un jeune homme, Hitopadésa.* J'ai en préparation *Jean de Saintré, le Roman comique, l'Histoire amoureuse des Gaules*, et plusieurs autres romans et une suite considérable de conteurs.

FACÉTIES. *Morlini, les Quinze joyes de mariage,* es *Evangiles des Quenouilles, la Nouvelle fabrique*

des excellents traits de verité, *les Caquets de l'Accouchée*, *le Dictionnaire des Précieuses.* J'ai sous presse ou en préparation : *Rabelais*, *Tabourot Bruscambille*, *Tabarin*, et beaucoup d'autres.

HISTOIRE. L'*Histoire notable de la Floride*, les *Aventures du baron de Fæneste*, les *Mémoires de la Marquise de Courcelles*, les *Mémoires de Madame de la Guette.* J'ai sous presse quelques autres relations de voyages, les *Mémoires de l'abbé de Choisy*, les *Souvenirs de Madame de Caylus*, et en préparation plusieurs ouvrages intéressants.

Paris, 1er *juin* 1856.

P. JANNET.

AVIS IMPORTANT

(du 15 février 1855)

Les volumes de la Bibliothèque elzevirienne *sont imprimés sur papier collé et très chargés d'encre : il est difficile de les relier tout de suite sans les maculer. D'un autre côté, leur couverture en papier blanc perd promptement sa fraîcheur, et on ne peut les garder long-temps brochés. J'ai pris le parti de faire couvrir ces volumes d'un élégant cartonnage en toile, à la ma-*

nière anglaise, ce qui permettra aux amateurs soit de les garder toujours ainsi, soit de ne les faire relier que dans un an ou deux. A partir d'aujourd'hui, tous les volumes seront vendus cartonnés, non rognés et non coupés, SANS AUGMENTATION DE PRIX. *Les personnes qui possèdent des volumes brochés* non coupés *pourront les échanger, sans frais, contre des volumes cartonnés; quant aux volumes coupés, je me chargerai de les faire cartonner moyennant 75 centimes.*





BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

THÉOLOGIE.

EN VENTE :

L'*Internelle Consolation*, première version françoise de l'Imitation de Jesus-Christ. Nouvelle édition, publiée par MM. L. MOLAND et Ch. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

MORALISTES.

EN VENTE.

Réflexions, Sentences et Maximes morales de LA ROCHEFOUCAULD. Nouvelle édition, conforme à celle de 1678, et à laquelle on a joint les Annotations d'un contemporain sur chaque maxime, les variantes des premières éditions et des notes nouvelles, par G. DUPLESSIS. Préface par SAINTE-BEUVE. 1 vol. 5 fr.

Les *Annotations d'un contemporain* sur les *Maximes*

de la Rochefoucauld ont été attribuées à Mme de La Fayette. Elles paraissent ici pour la première fois. Quelques unes seulement avaient été publiées par Aimé Martin.

Les Caractères de THÉOPHRASTE, traduits du grec, avec les *Caractères ou les mœurs de ce siècle,* par LA BRUYÈRE. Nouvelle édition, collationnée sur les éditions données par l'auteur, avec toutes les variantes, une lettre inédite de La Bruyère et des notes littéraires et historiques, par Adrien DESTAILLEUR. 2 volumes. 10 fr.

Cette édition est le fruit de plusieurs années de travail. M. Destailleur s'est attaché à reproduire toutes les variantes des éditions données par l'auteur. Il a indiqué avec soin les passages des moralistes anciens et modernes qui se sont rencontrés avec La Bruyère. Il a fait assez pour que M. S. de Sacy ait pu dire : « Voilà enfin un La Bruyère auquel il ne manque rien.»

Le livre du chevalier de la Tour Landry pour l'enseignement de ses filles; publié d'après les manuscrits de Paris et de Londres, par M. Anatole de MONTAIGLON, membre résidant de la Société des Antiquaires de France. 5 fr.

Ce livre, œuvre d'un gentilhomme du XIVe siècle, contient de précieux renseignements sur les mœurs du moyen âge. Les sentiments du chevalier sur l'éducation des filles, déduits avec une naïveté, une liberté d'expressions qui paraissent étranges aux lecteurs de notre époque, sont appuyés du récit d'aventures empruntées à la Bible, aux chroniques et aux souvenirs personnels du chevalier de la Tour, récits souvent piquants et toujours gracieux, qui assignent à son livre une place distinguée parmi les œuvres des conteurs français.



BEAUX-ARTS.

EN VENTE.

Memoires pour servir à l'Histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture, depuis 1648 jusqu'en 1664, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Impériale, par M. Anatole de MONTAIGLON. 2 volumes. 8 fr.

Ces Mémoires, que M. de Montaiglon attribue à Henri Testelin, secrétaire de l'Académie de peinture pendant plus de trente ans, contiennent une foule de renseignements précieux sur les artistes qui brillèrent en France au XVII[e] siècle.

Épuisé.—Il ne reste plus que quelques exemplaires en *papier fort*, à 16 fr.

Le livre des peintres et graveurs, par Michel DE MAROLLES, abbé de Villeloin. Nouvelle édition, revue par M. Georges DUPLESSIS. 1 vol. 3 fr.

Ce petit livre, curieux spécimen de l'incroyable versification d'un écrivain beaucoup trop fécond, a cependant un mérite : il apprendra une infinité de choses aux hommes les plus versés dans l'histoire de l'art.



POÉSIE.

EN VENTE.

Recueil de poésies françoises des XVe et XVIe siècles, morales, facétieuses, historiques, réunies et annotées par M. A. DE MONTAIGLON.

Tomes I à III. Chaque volume : 5 fr.

Dans ce recueil figureront les pièces anonymes piquantes et devenues rares, les œuvres de poètes qui n'ont laissé que peu de vers, les pièces les plus remarquables d'écrivains féconds, mais qu'on ne peut réimprimer en entier.

Le premier volume contient :

1. Le Debat de l'homme et de la femme (par frère Guillaume Alexis).
2. Le Monologue des Nouveaulx Sotz de la joyeuse Bende.
3. Les Tenèbres de Mariage.
4. Les Ditz de maistre Aliborum, qui de tout se mesle.
5. S'ensuit le mistère de la saincte Lerme, comment elle fut apportée de Constantinople à Vendosme.
6. Les Regretz de messire Barthelemy d'Alvienne, et la Chançon de la defense des Venitiens.
7. La Patenostre des Verollez.
8. Varlet à louer à tout faire (par Christophe de Bordeaux, Parisien).
9. Chambrière à louer à tout faire (par le même).
10. S'ensuyvent les Re retz et Complainte de Nicolas Clereau, avec la mort d'iceluy (par Gilles Corrozet).
11. Dyalogue d'ung Tavernier et d'un Pyon, en françoys et en latin.
12. Le Pater noster des Angloys.
13. Le Doctrinal des nouveaux mariés.

14. La piteuse desolation du monastère des Cordeliers de Maulx, mis à feu et bruslé.
15. Discours joyeux des Friponniers et Friponnières, ensemble la Confrairie desdits Friponniers et les Pardons de ladite Confrairie.
16. La vraye medecine qui guarit de tous maux et de plusieurs autres.
17. La medecine de maistre Grimache, avec plusieurs receptes et remèdes contre plusieurs et diverses maladies, toutes vrayes et approuvées.
18. La grande et triumphante monstre et bastillon de six mille Picardz, faicte à Amiens, à l'honneur et louenge de nostre sire le Roy, le XX juing mil cinq cens XXXV.
19. La Replicque des Normands contre la Chanson des Picardz.
20. Les Contenances de table.
21. Le Testament de Martin Leuther.
22. Sermon joyeulx de la vie Saint Ongnon, comment Nabuzardan, le maistre cuisinier, le fit martirer, avec les miracles qu'il faict chacun jour.
23. Les Commandements de Dieu et du Dyable.
24. La Complaincte du nouveau marié, avec le Dit de chascun, lequel marié se complainct des extenciles qui luy fault avoir à son mesnaige, et est en manière de chanson, avec la Loyauté des hommes.
25. De la Nativité de Monseigneur le Duc, filz premier de Monseigneur le Dauphin.
26. Sermon joyeulx d'un Ramonneur de cheminées.
27. Eglogue sur le retour de Bacchus, en laquelle sont introduits deux vignerons, assavoir : Colinot de Beaulne et Jaquinot d'Orleans, composé par Calvi de la Fontaine.
28. Les Ditz des bestes et aussy des oiseaulx.
29. La legende et description du Bonnet carré, avec les proprietez, composition et vertus d'icelluy.
30. Le Discours du trespas de Vert Janet.
31. Le Blason des Basquines et Vertugalles.
32. Les Souhaitz du monde.

Le second volume contient :

33. Sermon nouveau et fort joyeulx auquel est contenu tous les maulx que l'homme a en mariage. Nouvellement composé à Paris.
34. Le Doctrinal des filles à marier.
35. Nuptiaux virelays du mariage du roy d'Escosse et de

madame Magdeleine, première fille de France, ensemble une ballade de l'apparition des trois deesses, avec le Blazon de la cosse en laquelle a tousjours germiné la belle fleur de lys. Faict par Jean Leblond, sieur de Branville.

36. La Loyaulté des femmes, avec les Neuf preux de gourmandise et aussi une bonne recepte pour guerir les yvrongnes.

37. Les moyens d'eviter merencolie, soy conduire et enrichir en tous estatz par l'ordonnance de Raison, composé nouvellement par Dadouville.

38. Le Courroux de la Mort contre les Angloys, donnant proesse et couraige aux François.

39. La Pronostication des anciens laboureurs.

40. Les sept marchans de Naples, c'est assavoir: l'adventurier, le religieux, l'escolier, l'aveugle, le villageois, le marchant et le bragart.

41. S'ensuit le Sermon fort joyeux de saint Raisin.

42. La Complainte de Nostre-Dame, tenant son chier filz entre ses bras, descendu de la croix.

43. Les droits nouveaulx establis sur les femmes.

44. S'ensuyt le Doctrinal des bons serviteurs.

45. S'ensuyt ung Sermon fort joyeulx pour l'entrée de table.

46. La Complaincte de Monsieur le Cul contre les inventeurs des vertugalles.

47. La Prinse de Pavie par Monsieur d'Anguien, accompaigné du duc d'Urbin et plusieurs capitaines envoyez par le Pape.

48. La Boutique des usuriers, avec le recouvrement et abondance des vins, composé par M. Claude Mermet, notaire de Sainct-Rambert en Savoye, 1574.

49. Bigorne qui mange tous les hommes qui font le commandement de leurs femmes.

— Note sur Bigorne et sur Chicheface.

50. La Remembrance de la Mort.

51. Le Blason des barbes de maintenant, chose très joyeuse et recreative.

52. La Reformation des tavernes et destruction de Gormandise, en forme de dialogue.

53. La Plaincte du Commun contre les boulengers et ces brouillons taverniers ou cabaretiers et autres, avec la Desesperance des usuriers.

54. La Doctrine du père au fils.

55. Monologue nouveau et fort joyeulx de la Chambrière desproveue du mal d'amours.

56. La Folye des Angloys, composée par Me L. D.

57. Apologie des Chambrières qui ont perdu leur mariage à la blancque.

58. L'Heur et guain d'une Chambrière qui a mis son mariage à la blanque pour soy marier, repliquant à celles qui y ont le leur perdu.

59. Le Banquet des chambrières fait aux Estuves le jeudy gras, 1541.

60. Prosa cleri parisiensis ad ducem de Mena, post cædem regis Henrici III. — Prose du clergé de Paris addressée au duc de Mayne après le meurtre du roy Henry III, traduite en françois par Pierre Pighenat, curé de Saint-Nicollas-des-Champs, 1589.

61. Le Debat de la Vigne et du Laboureur.

62. La Vie de saint Harenc, glorieux martir, et comment il fut pesché en la mer et porté à Dieppe.

Le tome III contient :

63. Sermon joyeulx d'ung fiancé qui emprunte ung pain sur la fournée à rabattre sur le temps advenir.

64. Le monologue des sots joyeulx de la nouvelle bande, la declaration du preparatif de leur festin, mis en lumière par le seigneur du Rouge et Noir, adressant à tous joyeux sotz et aultres.

65. Epistre envoyée par feu Henry, roy d'Angleterre, à Henry, son fils, huytiesme de ce nom, à presant regnant audict royaulme (1512).

66. Le danger de se marier, par lequèl on peut cognoistre les perils qui en peuvent advenir, tesmoins ceux qui ont esté les premiers trompez.

67. Le grant testament de Taste-Vin, roy des pions.

68. Le debat et procès de Nature et de Jeunesse, à deux personnages, c'est assavoir Jeunesse, Nature, avec les joyeulx commandemens de la table et plusieurs nouveaulx ditiés.

69. Les Omonimes, satire des mœurs corrompues de ce siècle, par Antoine du Verdier, homme d'armes de la compagnie de monsieur le seneschal de Lyon (1572).

70. L'art de rhetorique pour rimer en plusieurs sortes de rimes.

71. La resolution de Ny Trop Tost Ny Trop Tard Marié.

72. Les souhaitz des hommes.

73. Les souhaitz des femmes.

74. La voye de paradis, avec aucunes louanges de Nostre-Dame.

75. Le jaloux qui bat sa femme.
76. Les secrets et loix de mariage, par Jehan Divry.
77. Le songe doré de la Pucelle.
78. Les presomptions des femmes mondaines.
79. La deploration des trois Estatz de France sur l'entreprise des Anglois et Suisses, par Pierre Vachot (1513).
80. Sermon joyeux de la patience des femmes obstinées contre leurs marys, fort joyeux et recreatif à toutes gens.
81. L'epistre du Chevalier gris à la très noble et très superillustre princesse et très sacrée vierge Marie, fille et mère du très grant et très souverain monarche universel Jesus de Nazareth.
82. Deploration et complaincte de la mère Cardine de Paris, cy-devant gouvernante du Huleu, sur l'abolition d'iceluy.
83. L'Enfer de la mère Cardine.

Le tome IV paraîtra dans les premiers jours de juin. La Collection formera cinq ou six volumes.

Gerard de Rossillon, poème provençal, suivi d'une traduction en vers français du XIIe ou du XIIIe siècle, publié par M. FRANCISQUE-MICHEL. 1 vol. 5 fr.

Floire et Blancheflor, deux textes différents, publiés et annotés par M. Edelestand DU MÉRIL. 1 vol. 5 fr.

Chansons, ballades et rondeaux de Jehannot de LESCUREL, poète françois du XIVe siècle, publiés d'après le manuscrit unique, par M. A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 2 fr.

Dans sa préface, l'éditeur s'est attaché à faire ressortir l'importance de ces poésies, d'ailleurs très remarquables, comme spécimen de la langue du XIVe siècle, « langue plus claire, plus intelligible, plus voisine « de notre langue actuelle que celle de bien des œuvres « postérieures. »

OEuvres complètes de François VILLON. Nouvelle édition, revue, corrigée et mise en ordre,

avec des notes historiques et littéraires, par P. L.-JACOB, bibliophile. 1 vol. 5 fr.

OEuvres complètes de ROGER DE COLLERYE. Edition revue et annotée par M. Charles D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Extrait abrégé des vieux Memoriaux de l'abbaye de Saint-Aubin-des-Boys, en Bretagne. 1 vol. 2 fr.

Pièce en vers, publiée par M. Francisque-Michel. Quoique datée du XIIe siècle, elle est réellement du XVIIe. C'est le résultat d'une de ces supercheries qu'on s'est parfois permises pour relever l'illustration de certaines familles.

OEuvres de Mathurin REGNIER, avec les commentaires revus et corrigés, précédées de l'*Histoire de la Satire en France*, pour servir de discours préliminaire, par M. VIOLLET LE DUC. 1 vol. 5 fr.

Le travail de M. Viollet Le Duc, publié pour la première fois en 1822, a été revu et modifié par lui pour la nouvelle édition. L'*Histoire de la satire* a reçu des additions.

OEuvres complètes de SAINT-AMANT, revues et annotées par Ch. L. LIVET. 2 vol. 10 fr.

Cette édition est le résultat d'un travail de plusieurs années. M. Livet a réuni dans ces deux volumes tous les ouvrages de Saint-Amant, imprimés et inédits. De nombreuses notes expliquent les allusions, éclaircissent les passages difficiles, et font connaître les nombreux personnages nommés dans ces œuvres.

OEuvres choisies de SENECÉ, revues sur les diverses éditions et sur les manuscrits originaux, par M. E. CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

OEuvres posthumes de SENECÉ, publiées d'après

les manuscrits autographes, par M. Emile CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

OEuvres de CHAPELLE et de BACHAUMONT. Nouvelle édition, revue et corrigée sur les meilleurs textes, notamment sur l'édition de 1732, précédée d'une notice par M. TENANT DE LATOUR. 1 vol. 4 fr.

SOUS PRESSE :

Recueil général des Fabliaux et Contes des poètes françois, revus sur les manuscrits et annotés par M. A. DE MONTAIGLON.

Ce Recueil formera quatre volumes à 5 fr. Le premier paraîtra en juin.

Le Dolopathos, recueil de contes en vers, du XIIe siècle, par HERBERS, publié d'après les manuscrits par MM. Ch. BRUNET et A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 5 fr.

Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dôle, en vers, du XIIIe siècle, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique du Vatican, par M. Gustave SERVOIS. 1 vol. 5 fr.

Le Roman de la Rose, par Guillaume DE LORRIS et Jean DE MEUNG. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de MELLIN DE SAINT-GELAIS, avec un commentaire inédit de Bernard DE LA MONNOYE. 2 vol. 10 fr.

Les Marguerites de la Marguerite, et autres poésies de la reine de Navarre. 2 vol. 10 fr.

Poésies de Guillaume COQUILLART, revues et

annotées par M. Charles D'HÉRICAULT. 1 volume. 5 fr.

OEuvres de Clément MAROT. 2 vol. 10 fr.

Le livre de Matheolus. — Le Rebours de Matheolus. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de Pierre GRINGORE, avec des notes par MM. Anatole DE MONTAIGLON et Charles D'HÉRICAULT. 4 vol. 20 fr.

OEuvres complètes de RONSARD, avec variantes et notes. 6 volumes. 30 fr.

Les Tragiques et autres poésies de Theodore-Agrippa D'AUBIGNÉ. Edition annotée par M. Ludovic LALANNE. 2 vol. 10 fr.

OEuvres complètes de THÉOPHILE, revues et annotées par M. ALLEAUME. 2 vol. 10 fr.



THÉATRE.

EN VENTE :

Ancien théâtre françois, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notices et éclaircissements. Tomes I à VI. Chaque vol. 5 fr.

Les trois premiers volumes sont la reproduction d'un recueil unique conservé au Musée Britannique, à Londres, contenant 64 pièces dont voici les titres :

TOME I.

1. Le Conseil du Nouveau marié, à deux personnages, c'est assavoir : le Mary et le Docteur.
2. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Nouveau marié qui ne peult fournir à l'appoinctement de sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : le Nouveau Marié, la Femme, la Mère et le Père.
3. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de l'Obstination des femmes, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Mari et la Femme.
4. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Cuvier, à troys personnages, c'est assavoir : Jaquinot, sa Femme et la Mère de sa femme.
5. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, c'est assavoir : Jolyet, la Femme et le Père.
6. Farce nouvelle, à cinq personnaiges, des Femmes qui font refondre leurs maris, c'est assavoir : Thibault, Collart, Jennette, Pernette et le Fondeur.
7. Farce nouvelle et fort joyeuse du Pect, à quatre personnages, c'est assavoir : Hubert, la Femme, le Juge et le Procureur.
8. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, des Femmes qui demandent les arrerages de leurs maris, et les font obliger par *nisi*, à cinq personnages, c'est assavoir : le Mary, la Dame, la Chambrière et le Voysin.

9. Farce nouvelle d'ung Mary jaloux qui veult esprouver sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : Colinet, la Tante, le Mary et sa Femme.

10. Farce moralisée, à quatre personnaiges, c'est assavoir : deux Hommes et leurs deux Femmes, dont l'une a malle teste et l'autre est tendre du cul.

11. Farce nouvelle et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : le Mary, la Femme, le Badin qui se loue et l'Amoureux.

12. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Pernet qui va au vin, à troys personnaiges, c'est assavoir : Pernet, sa Femme et l'Amoureux.

13. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, d'un Amoureux, à quatre personnages, c'est assavoir : l'Homme, la Femme, l'Amoureux et le Médecin.

14. Colin qui loue et despite Dieu en ung moment à cause de sa femme, à troys personnages, c'est assavoir : Colin, sa Femme et l'Amant.

15. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Gentilhomme, Lison, Naudet, la Damoyselle.

16. Farce nouvelle à troys personnages, c'est assavoir : le Badin, la Femme et la Chambrière.

17. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jeninot qui fist un roy de son chat, par faulte d'autre compagnon, en criant : Le roy boit ! et monta sur sa maistresse pour la mener à la messe, à troys personnaiges, c'est assavoir : le Mary, la Femme et Jeninot.

18. Farce nouvelle de frère Guillebert, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : Frère Guillebert, l'Homme vieil, sa Femme jeune, la Commère.

19. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Guillerme qui mangea les figues du curé, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Curé, Guillerme, le Voysin et sa Femme.

20. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jenin filz de rien, à quatre personnaiges, c'est assavoir : la Mère et Jenin, son fils, le Prestre et ung Devin.

21. La Confession Margot, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Curé et Margot.

22. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de George le Veau, à quatre personnaiges, c'est assavoir : George le Veau, sa Femme, le Curé et son Clerc.

TOME II.

23. Sermon joyeux de bien boire, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Prescheur et le Cuysinier.

24. Farce nouvelle, très bonne et très joyeuse, de la Résurrection de Jenin-Landore, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Jenin, sa Femme, le Curé et le Clerc.

25. Farce nouvelle, fort joyeuse, du Pont aux Asgnes, à quatre personnages, c'est assavoir : Le Mary, la Femme, Messire *Domine de* et le Boscheron.

26. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, d'un Pardonneur, d'un Triacleur et d'une Tavernière, c'est assavoir : le Triacleur, le Pardonneur et la Tavernière.

27. Farce nouvelle du Pasté et de la Tarte, à quatre personnaiges, c'est assavoir : deux Coquins, le Paticier et sa Femme.

28. Farce nouvelle de Mahuet, badin, natif de Baignolet, qui va à Paris au marché pour vendre ses œufz et sa cresme, et ne les veult donner sinon au pris du marché, et est à quatre personnages, c'est assavoir : Mahuet, sa Mère, Gaultier et la Femme.

29. Farce nouvelle et fort joyeuse des Femmes qui font escurer leurs chauldcrons et deffendent que on ne mette la pièce auprès du trou, à troys personnages, c'est assavoir : la première Femme, la seconde et le Maignen.

30. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, d'un Chauldronnier, c'est assavoir : l'Homme, la Femme et le Chauldronnier.

31. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnaiges, c'est assavoir : le Chaulderonnier, le Savetier et le Tavernier.

32. Farce joyeuse, très bonne et recreative pour rire, du Savetier, à troys personnaiges, c'est assavoir : Audin, savetier ; Audette, sa Femme, et le Curé.

33. Farce nouvelle d'ung Savetier nommé Calbain, fort joyeuse, lequel se maria à une savetière, à troys personnaiges, c'est assavoir : Calbain, la Femme et le Galland.

34. Farce nouvelle, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Cousturier, Esopet, le Gentilhomme et la Chambrière.

35. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnaiges, c'est assavoir : Maistre Mimin le Gouteux, son varlet Richard le Pelé, sourd, et le Chaussetier.

36. Farce nouvelle d'ung Ramoneur de cheminées, for. joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Ramoneur, le Varlet, la Femme et la Voysine.

37. Sermon joyeux et de grande value
A tous les foulx qui sont dessoubz la nue,
Pour leur monstrer à saiges devenir,
Moyennant ce que, le temps advenir,
Tous sotz tiendront mon conseil et doctrine,
Puis congnoistront clerement, sans urine,
Que le monde pour sages les tiendra
Quand ils auront de quoy : notez cela.

38. Sottie nouvelle, à six personnaiges, c'est assavoir : le Roy des Sotz, Triboulet, Mitouflet, Sottinet, Coquibus, Guippelin.

39. Sottie nouvelle, à cinq personnages, des Trompeurs, c'est assavoir : Sottie, Teste Verte, Fine Mine, Chascun et le Temps.

40. Farce nouvelle, très bonne, de Folle Bobance, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Folle Bobance, le premier Fol, gentilhomme; le second Fol, marchant, et le tiers Fol, laboureux.

41. Farce joyeuse, très bonne, à deux personnaiges, du Gaudisseur qui se vante de ses faictz, et ung Sot qui lui respond au contraire, c'est assavoir : le Gaudisseur et le Sot.

42. Farce nouvelle, très bonne et fort recreative pour rire, des cris de Paris, à troys personnaiges, c'est assavoir : le premier Gallant, le second Gallant et le Sot.

43. Farce nouvelle du Franc Archier de Baignolet.

44. Farce joyeuse de Maistre Mimin, à six personnaiges, c'est assavoir : le Maistre d'escolle; Maistre Mimin, estudiant; Raulet, son père; Lubine, sa mère; Raoul Machue, et la Bru Maistre Mimin.

45. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, de Pernet qui va à l'escolle, c'est assavoir : Pernet, la Mère, le Maistre.

46. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : la Mère, le Filz et l'Examinateur.

47. Farce nouvelle de Colin, filz de Thevot le Maire, qui vient de Naples et amène ung Turc prisonnier, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Thevot le Mère, Colin son filz, la Femme, le Pelerin.

48. Farce nouvelle, à trois personnaiges, c'est assavoir: Tout Mesnaige, Besogne faicte, la Chamberière qui est malade de plusieurs maladies, comme vous verrez ci dedans, et le Fol qui faict du medecin pour la guarir.

49. Le Debat de la Nourrice et de la Chamberière, à troys personnaiges, c'est assavoir : la Nourrisse, la Chamberière, Johannes.

50. Farce nouvelle des Chamberières qui vont à la messe de cinq heures pour avoir de l'eaue beniste, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Domine Johannes, Troussetaqueue, la Nourrice et Saupiquet.

TOME III.

51. Moralité nouvelle des Enfans de Maintenant, qui sont des escoliers de Jabien, qui leur monstre à jouer aux cartes et aux dez et entretenir Luxures, dont l'ung vient à Honte, et de Honte à Desespoir, et de Desespoir au gibet de Perdition, et l'aultre se convertist à bien faire. Et est à treize personnages, c'est assavoir : le Fol, Maintenant, Mignotte, Bon Advis, Instruction, Finet, premier enfant; Malduict, second enfant; Discipline, Jabien, Luxure, Honte, Desespoir, Perdition.

52. Moralité nouvelle, contenant
Comment Envie, au temps de Maintenant,
Fait que les Frères que Bon Amour assemble
Sont ennemys et ont discord ensemble,
Dont les parens souffrent maint desplaisir,
Au lieu d'avoir de leurs enfans plaisir.
Mais à la fin Remort de conscience,
Vueillant user de son art et science,
Les fait renger en paix et union
Et tout leur temps vivre en communion.

A neuf personnaiges, c'est assavoir : le Preco, le Père, la Mère, le premier Filz, le second Filz, le tiers Filz, Amour fraternel, Envie, et Remort de conscience.

53. Moralité nouvelle d'ung Empereur qui tua son nepveu qui avoit prins une fille à force; et comment, ledict Empereur estant au lict de la mort, la sainte Hostie luy fut apportée miraculeusement. Et est à dix personnaiges, c'est assavoir : l'Empereur, le Chappelain, le Duc, le Conte, le Nepveu de l'Empereur, l'Escuyer, Bertaut et Guillot, serviteurs du Nepveu; la Fille violée, la Mère de la Fille, avec la sainte Hostie qui se présenta à l'Empereur.

54. Moralité ou histoire rommaine d'une Femme qui avoit voulu trahir la cité de Romme, et comment sa Fille la nourrit six sepmaines de son lait en prison, à cinq personnaiges, c'est assavoir : Oracius, Valerius, le Sergent, la Mère et la Fille.

55. Farce nouvelle, fort joyeuse et morale, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Bien Mondain, Honneur spirituel, Pouvoir Temporel et la Femme.

56. Farce nouvelle, très bonne, morale et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : Tout, Rien et Chascun.

57. Bergerie nouvelle, fort joyeuse et morale, de Mieulx que devant, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Mieulx que devant, Plats Pays, Peuple pensif et la Bergière.

58. Farce nouvelle moralisée des Gens Nouveaulx qui mangent le monde et le logent de mal en pire, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le premier Nouveau, le second Nouveau, le tiers Nouveau et le Monde.

59. Farce nouvelle, à cinq personnaiges, c'est assavoir : Marchandise et Mestier, Pou d'Acquest, le Temps qui court et Grosse Despense.

60. La vie et l'histoire du Maulvais Riche, à traize personnaiges, c'est assavoir : le Maulvais Riche, la Femme du Maulvais Riche, le Ladre, le Prescheur, Trotemenu, Tripet, cuisinier; Dieu le Père, Raphaël, Abraham, Lucifer, Sathan, Rahouart, Agrappart.

61. Farce nouvelle des Cinq Sens de l'Homme, moralisée et fort joyeuse pour rire et recréative, et est à sept personnaiges, c'est assavoir : l'Homme, la Bouche, les Mains, les Yeulx, les Piedz, l'Ouye et le Cul.

62. Debat du Corps et de l'Ame.

63. Moralité nouvelle, très bonne et très excellente, de Charité, où est demontré les maulx qui viennent aujourd'huy au Monde par faulte de Charité, à douze personnaiges : le Monde, Charité, Jeunesse, Vieillesse, Tricherie, le Pouvre, le Religieux, la Mort, le Riche Avaricieux et son Varlet, le Bon Riche vertueux et le Fol.

64. Le Chevalier qui donna sa Femme au Dyable, à dix personnaiges, c'est assavoir : Dieu le Père, Nostre Dame, Gabriel, Raphael, le Chevalier, sa Femme, Amaury, escuyer; Anthenor, escuyer; le Pipeur et le Dyable.

Le tome IV contient les œuvres dramatiques d'Etienne Jodelle; les *Esbahis*, de Jacques Grevin ; la *Reconnue*, de Remy Belleau. Les tomes V et VI con-

tiennent les huit premières comédies de Pierre de Larivey. La dernière pièce fait partie du tome VII, qui contient en outre *les Contens*, par Odet de Tournèbu; *les Neapolitaines*, par François d'Amboise; *les Déguisez*, par Jean Godard; *la nouvelle Tragi-comique* du capitaine Lasphrise. — Le tome VIII contient *Tyr et Sidon*, par Jean de Schelandre; *les Corrivaux*, par Pierre Troterel, sieur d'Aves; *l'Impuissance*, par Veronneau; *Alizon*, par L. C. Discret.

Ce recueil sera complet en dix volumes. Le dernier volume contiendra un Glossaire.

Les Comédies de Pierre de LARIVEY, Champenois. 2 vol. 20 fr.

Ces deux volumes contiennent les neuf comédies de Pierre de Larivey. C'est un tirage à part, à cent exemplaires, avec titre particulier, des tomes V et VI et de partie du tome VII de *l'Ancien théâtre françois.*

Histoire de la vie et des ouvrages de CORNEILLE, par M. J. TASCHEREAU. 1 vol. 5 fr.

Introduction aux *OEuvres complètes de Pierre* CORNEILLE, qui sont sous presse et formeront 6 vol. à 5 fr. Le premier volume paraîtra en juin.

SOUS PRESSE :

Mystère de la Passion, par Arnoul GRÉBAN, publié d'après les manuscrits par MM. C. d'HÉRICAULT et L. MOLAND. 3 vol. 15 fr.

ROMANS ET CONTES.

EN VENTE :



elusine, par Jehan d'Arras; nouvelle édition, publiée d'après l'édition originale de Genève, 1478, in-fol., par M. Ch. BRUNET. 1 vol. 5 fr.

Le Roman de Jehan de Paris, publié d'après les premières éditions, et précédé d'une notice par Emile MABILLE. 1 vol. 3 fr.

Le Roman bourgeois, ouvrage comique, par Antoine FURETIÈRE. Nouvelle édition, avec des notes historiques et littéraires par M. Edouard FOURNIER, précédée d'une Notice par M. Ch. ASSELINEAU. 1 vol. 5 fr.

Le *Roman bourgeois,* décrié au XVIIe siècle par les ennemis de l'auteur, mal réimprimé au XVIIIe, était à peine connu au XIXe. L'édition publiée par MM. Asselineau et Fournier a révélé à nos contemporains un des livres les plus sensés, les plus amusants, les mieux écrits du siècle de Louis XIV, le plus précieux peut-être pour l'étude des mœurs bourgeoises et littéraires à cette époque.

Six mois de la vie d'un jeune homme (1797), par VIOLLET LE DUC. 1 vol. 4 fr.

Les Aventures de Don Juan de VARGAS, racontées par lui-même, traduites de l'espagnol, sur le manuscrit inédit, par Charles NAVARIN. 1 vol. 3 fr.

A tort ou à raison, on regarde généralement cet ouvrage comme un livre apocryphe, un pastiche, une imitation des romans de Le Sage et des contes de Voltaire. Ajoutons qu'on déclare l'imitation très heureuse; partant, le livre d'une lecture agréable et facile, écrit avec beaucoup d'esprit et de talent.

Hitopadésa, ou L'instruction utile, recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit, avec des notes historiques et littéraires et un Appendice contenant l'indication des sources et des imitations, par M. Ed. LANCEREAU, membre de la Société Asiatique. 1 vol. 5 fr.

On trouve dans ce volume beaucoup de fables et de contes qui ont passé dans les littératures modernes, particulièrement dans la nôtre.

SOUS PRESSE :

Nouvelles françoises en prose, du XIII siècle, avec Notices et notes par MM. MOLAND et Ch. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Le Roman comique, par SCARRON, revu et annoté par M. Victor FOURNEL. 2 vol. 10 fr.

Histoire amoureuse des Gaules, par BUSSY-RABUTIN, revue et annotée par M. Paul BOITEAU D'AMBLY, suivie des Romans historico-satiriques du XVIIe siècle, recueillis et annotés par M. C.-L. LIVET. 3 vol. 15 fr.

Les nouvelles recreations et joyeux devis de Bonaventure DES PERIERS, suivis du *Cymbalum Mundi* et des *Poesies*, le tout revu sur les éditions originales et annoté par M. Louis LACOUR. 2 vol. 10 fr.

Les Cent nouvelles nouvelles, d'après le seul manuscrit connu, récemment découvert par l'éditeur. 1 vol. 5 fr.

Propos rustiques, Baliverneries, contes et discours d'Eutrapel, par Noel DU FAÏL, sieur DE LA HÉRISSAYE. 2 vol. 10 fr.

L'Heptameron de la reine de Navarre. 2 volumes. 10 fr.

Les Serées de Guillaume Bouchet. 3 vol. 15 fr.

Le Decameron de Boccace, traduction d'Antoine LE MACON. 2 vol. 10 fr.

Les facetieuses nuits du seigneur Straparole, traduites par Jean LOUVEAU et Pierre DE LARIVEY. 2 vol. 10 fr.

La Philosophie fabuleuse, par Pierre DE LARI-

VEY, edition revue et annotée par M. Ed. LANCEREAU. 1 vol. 5 fr.

Le Violier des histoires romaines, ancienne traduction françoise des *Gesta Romanorum*. 2 volumes. 10 fr.

FACÉTIES.

EN VENTE :



ORLINI *novellæ, fabulæ et comœdia*. Editio tertia, emendata et aucta. 1 vol. 5 fr.

Ouvrage peu connu, par suite de l'extrême rareté des éditions précédentes, et précieux pour l'histoire des contes et des fables. La *Comédie* a trait à l'expédition envoyée par Louis XII à la conquête du royaume de Naples.

Les quinze Joyes de mariage. Nouvelle édition, conforme au manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, avec les variantes des anciennes éditions et des notes. 1 vol. 3 fr.

Cet ouvrage si remarquable, qu'on attribue à l'auteur du *Petit Jehan de Saintré*, Antoine de la Sale, a toujours eu de nombreux admirateurs, au nombre desquels se trouvent Rabelais et Molière. Il a été imprimé plusieurs fois ; l'éditeur a reconnu l'existence de quatre textes différents, tous plus ou moins tronqués. En s'aidant des anciennes éditions et du manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, il est parvenu à rétablir le texte tel qu'il a dû sortir de la plume de l'auteur. Les variantes recueillies à la fin du volume justifient pleinement ce travail, et les notes placées au bas des pages rendent l'intelligence du texte facile aux personnes même les moins versées dans la connaissance de notre littérature du moyen âge.

Les Evangiles des Quenouilles. Nouvelle édition,

revue sur les éditions anciennes et les manuscrits, avec Préface, Glossaire et Table analytique. 1 vol. 3 fr.

« Ceci n'est pas seulement un livre amusant : c'est « encore un des livres les plus précieux pour l'histoire « des mœurs, des opinions et des préjugés... C'est le « répertoire le plus curieux des croyances, des erreurs « et des préjugés répandus au moyen âge parmi le peu- « ple. » (*Extrait de la Préface.*)

La Nouvelle Fabrique des excellens traits de verité, par Philippe D'ALCRIPE, sieur de Neri en Verbos. Nouvelle édition, augmentée des *Nouvelles de la terre de Prestre Jehan*. 1 volume. 4 fr.

Cet ouvrage, de la fin du XVI[e] siècle, est le type et la source de ces nombreuses histoires où l'exagération joue un si grand rôle. De ce volume viennent en droite ligne les *Facetieux devis et plaisans contes du sieur du Moulinet*, les histoires de M. de Crac et de sa famille, et les célèbres *Aventures du baron de Münchhausen*. En somme, c'est un livre fort amusant, et qui fait connaître un des côtés de l'esprit railleur de nos pères.

Recueil general des Caquets de l'Accouchée. Nouvelle édition ; revue sur les pièces originales et annotée par M. Edouard FOURNIER, avec une Introduction par M. LE ROUX DE LINCY. 1 vol. 5 fr.

Dans cet ouvrage, les mœurs, les usages, les abus du premier quart du XVII[e] siècle, sont passés en revue avec autant de liberté que de malice. Grâce aux notes dont cette édition est accompagnée, ce livre facétieux sera désormais un de ceux que l'on consultera avec le plus de fruit sur l'histoire du temps.

Le Dictionnaire des Pretieuses, par le sieur de Somaize. Nouvelle édition, augmentée de divers opuscules du même auteur relatifs aux

Precieuses, et d'une clef historique et anecdotique par M. C. L. LIVET. 2 vol. 10 fr.

SOUS PRESSE :

OEuvres de RABELAIS, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes des anciennes éditions, des notes et un Glossaire. 2 vol. 10 fr.

Les Contes de Pogge, florentin, traduction française du XVe siècle. 1 vol. 5 fr.

Les Bigarrures et touches du seigneur des Accords, avec les contes du sieur GAULARD, et les Escraignes dijonnoises. 2 vol. 10 fr.

Tabarin, 2 vol. 10 fr.

Bruscambille. 2 vol. 10 fr.

HISTOIRE.

EN VENTE :

H*istoire notable de la Floride,* contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes françois, descrits par le capitaine LAUDONNIÈRE; à laquelle a été ajousté un *Quatriesme voyage, fait par le capitaine* GOURGUES. 1 volume. 5 fr.

Epuisé. Il reste quelques exemplaires papier fort au prix de 10 fr.

Les Aventures du baron de Fæneste, par Théodore-Agrippa D'AUBIGNÉ. Edition revue et annotée par M. Prosper MÉRIMÉE, de l'Académie françoise. 1 vol. 5 fr.

Mémoires de la Marquise de Courcelles, écrits par elle-même, précédés d'une Notice et accompagnés de notes par M. Paul POUGIN. 1 vol. 4 fr.

Mémoires de Madame de la Guette. Edition revue et annotée par M. C. MOREAU. 1 vol. 5 fr.

SOUS PRESSE :

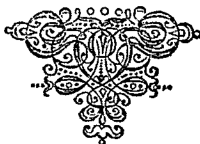
Souvenirs de madame de Caylus. 1 vol.

Mémoires des Voyages du sieur Demarez, revus sur le seul exemplaire connu de l'édition originale, et annotés par M. Charles NAVARIN. 1 vol. 5 fr.

Relation des trois ambassades du comte de Carlisle, de la part de Charles II, vers Alexey Michailowitz, czar de Moscovie, Charles, roy de Suède, et Frederic III, roy de Danemarck. Nouvelle édition, avec préface, notes et glossaire par le prince Augustin GALITZIN. 1 volume. 5 fr.

Mémoires de l'abbé de Choisy, suivis de l'*Histoire de la Comtesse des Barres,* avec préface et notes par M. Gustave DESNOIRESTERRES. 1 vol. 5 fr.

Histoire du Pérou, traduite de l'espagnol sur le manuscrit inédit du P. Anello OLIVA, par M. H. TERNAUX-COMPANS. 1 vol. 4 fr.





POLYGRAPHES ET MÉLANGES.

EN VENTE :

V*ariétés historiques et littéraires*, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers, avec des notes par M. Edouard FOURNIER. Tomes I à IV. Le volume, 5 fr.

Le 1er volume contient :

1. Ensuit une remonstrance touchant la garde de la librairie du Roy, par Jean Gosselin, garde d'icelle librairie.

2. Le Diogène françois, ou Les facetieux discours du vray anti-dotour comique blaisois.

3. Histoires espouvantables de deux magiciens qui ont esté estranglez par le diable, dans Paris, la semaine saincte.

4. Discours faict au parlement de Dijon sur la presentation des Lettres d'abolition obtenues par Helène Gillet, condamnée à mort pour avoir celé sa grossesse et son fruict.

5. Histoire veritable de la conversion et repentance d'une courtisane venitienne.

6. Les singeries des femmes de ce temps descouvertes, et particulièrement d'aucunes bourgeoises de Paris.

7. La Chasse et l'Amour, à Lysidor.

8. Dialogue fort plaisant et recreatif de deux marchands : l'un est de Paris et l'autre de Pontoise, sur ce que le Parisien l'avoit appelé Normand.

9. Discours prodigieux et espouvantable de trois Es-

paignols et une Espagnolle, magiciens et sorciers, qui se faisoient porter par les diables de ville en ville.

10. Histoire admirable et declin pitoyable advenu en la personne d'un favory de la cour d'Espagne.

11. Examen sur l'inconnue et nouvelle caballe des frèyes de la Rozée-Croix.

12. Role des presentations faictes au Grand Jour de l'Eloquence françoise.

13. Recit veritable du grand combat arrivé sur mer, aux Indes Occidentales, entre la flotte espagnole et les navires hollandois, conduits par l'amiral Lhermite, devant la ville de Lyma, en l'année 1624.

14. Discours veritable de l'armée du très vertueux et illustre Charles, duc de Savoye et prince de Piedmont, contre la ville de Genève.

15. Histoire miraculeuse et admirable de la contesse de Hornoc, flamande, estranglée par le diable, dans la ville d'Anvers, pour n'avoir trouvé son rabat bien godronné, le 15 avril 1616.

16. Discours au vray des troubles naguères advenus au royaume d'Arragon.

17. Recit naïf et veritable du cruel assasinat et horrible massacre commis le 26 aoust 1652, par la Compagnie des frippiers de la Tonnellerie, en la personne de Jean Bourgeois.

18. Les Grands Jours tenus à Paris par M. Muet, lieutenant du petit criminel.

19. La revolte des Passemens.

20. Ordonnance pour le faict de la police et reglement du camp.

21. Combat de Cyrano de Bergerac avec le singe de Brioché, au bout du Pont-Neuf.

22. La prinse et deffaicte du capitaine Guillery.

23. Le bruit qui court de l'Espousée.

24. La conference des servantes de la ville de Paris.

25. Le triomphe admirable observé en l'aliance de Betheleem Gabor, prince de Transilvanie, avec la princesse Catherine de Brandebourg.

26. La descouverture du style impudique des courtisannes de Normandie à celles de Paris, envoyée pour estrennes, de l'invention d'une courtisanne angloise.

27. La Rubrique et fallace du monde.

28. Plaidoyers plaisans dans une cause burlesque.

29. Les merveilles et les excellences du Salmigondis de l'aloyau, avec les Confitures renversées.

Le second volume contient:

1. Mémoire sur l'état de l'Académie françoise, remis à Louis XIV vers l'an 1696.

2. Le Miroir de contentement, baillé pour estrenne à tous les gens mariez.

3. Le Patissier de Madrigal en Espagne, estimé estre Dom Carles, fils du roy Philippe.

4. Discours sur l'apparition et faits pretendus de l'effroyable Tasteur, dédié à mesdames les poissonnières, harengères, fruitières et autres qui se lèvent le matin d'auprès de leurs maris, par l'Angoulevent.

5. La Destruction du nouveau moulin à barbe.

6. Dissertation sur la veritable origine des moulins à barbe.

7. Les cruels et horribles tormens de Balthazar Gerard, Bourguignon, vray martyr, souffertz en l'execution de sa glorieuse et memorable mort, pour avoir tué Guillaume de Nassau, prince d'Orenge.

8. Histoire des insignes faussetez et suppositions de Francesco Fava, medecin italien.

9. Histoire veritable et divertissante de la naissance de mie Margot et de ses aventures.

10. Le caquet des poissonnières sur le departement du roy et de la cour.

11. La Moustache des filous arrachée, par le sieur du Laurens.

12. Accident merveilleux et espouvantable du desastre arrivé le 7 mars 1618 d'un feu inremediable lequel a bruslé et consommé tout le Palais de Paris.

13. Ordonnances generales d'amour.

14. L'Adieu du plaideur à son argent.

15. Rencontre et naufrage de trois astrologues judiciaires, Mauregard, J. Petit et P. Larivey, nouvellement arrivez en l'autre monde.

16. Discours de l'inondation arrivée au fauxbourg S.-Marcel-lez-Paris par la rivière de Bièvre, 1625.

17. La Permission aux servantes de coucher avec leurs maistres, ensemble l'Arrest de la part de leurs maistresses.

18. La muse infortunée contre les froids amis du temps.

19. Remonstrance aux nouveaux mariez et mariées et

ceux qui desirent de l'estre, ensemble pour cognoistre les humeurs des femmes.

20. Le Tocsin des filles d'amour.

21. Plaisant galimatias d'un Gascon et d'un Provençal, nommez Jacques Chagrin et Ruffin Allegret.

22. Particularitez de la conspiration et la mort du chevalier de Rohan, de la marquise de Villars, de Van den Ende, etc.

23. Cartels de deux Gascons et leurs rodomontades, avec la dissection de leur humeur espagnole.

24. Le hazard de la blanque renversé et la consolation des marchands forains.

25. Sermon du cordelier aux soldats, ensemble la responce des soldats au cordelier.

26. L'ouverture des jours gras, ou l'entretien du carnaval.

27. Histoire veritable du combat et duel assigné entre deux demoiselles sur la querelle de leurs amours.

28. L'innocence d'amour, à Lysandre.

Le tome III contient :

1. Placet des amans au roy contre les voleurs de nuit et les filoux.

2. Reponse des filoux (par Mlle de Scudery).

3. Recit veritable de l'attentat fait sur le precieux corps de N.-S. Jesus-Christ entre les mains du prestre disant la messe, le 24 mai 1649, en l'église de Sannois.

4. Histoire prodigieuse du fantome cavalier solliciteur qui s'est battu en duel le 27 janvier 1615, près Paris.

5. La chasse au vieil grognard de l'antiquité. 1622.

6. L'Onophage, ou le mangeur d'asne, histoire veritable d'un procureur qui a mangé un asne.

7. Les Regrets des filles de joie de Paris sur le subject de leur bannissement.

8. Histoire joyeuse et plaisante de M. de Basseville et d'une jeune demoiselle, fille du ministre de St-Lo, laquelle fut prise et emportée subtilement de la maison de son père.

9. L'ordre du combat de deux gentilshommes faict en la ville de Moulins, accordé par le roy nostre sire.

10. La Response des servantes aux langues calomnieuses qui ont frollé sur l'ance du panier ce caresme ; avec l'advertissement des servantes bien mariées et mal pour-

veues à celles qui sont à marier, et prendre bien garde à eux avant que de leur mettre en mesnage.

11. Nouveau reglement general sur toutes sortes de marchandises et manufactures qui sont utiles et necessaires dans ce royaume, par de la Gomberdière.

12. Le Trebuchement de l'ivrongne, par G. Colletet.

13. Lettres nouvelles contenant le privilége et l'auctorité d'avoir deux femmes.

14. Règles, Statuts et Ordonnances de la caballe des filous reformez depuis huict jours dans Paris, ensemble leur police, estat, gouvernement, et le moyen de les cognoistre d'une lieue loing sans lunettes.

15. Privilège des Enfans Sans-Souci, qui donne lettre patente à madame la comtesse de Gosier Sallé.... pour aller et venir par tous les vignobles de France.

16. La Rencontre merveilleuse de Piedaigrette avec maistre Guillaume revenant des Champs-Elizée, avec la genealogique des coquilberts.

17. Le Ballieux des ordures du monde.

18. Discours veritable des visions advenues au premier et second jour d'aoust 1589 à la personne de l'empereur des Turcs, sultan Amurat, en la ville de Constantinople, avec les protestations qu'il a fait pour la manutention du christianisme.

19. Le Pasquil du rencontre des cocus à Fontainebleau.

20. Exemplaire punition du violement et assassinat commis par François de La Motte, lieutenant du sieur de Montestruc, en la garnison de Metz en Lorraine, à la fille d'un bourgeois de ladite ville, et executé à Paris le 5 décembre 1607.

21. Le Satyrique de la cour, 1624.

22. Les Estranges tromperies de quelques charlatans nouvellement arrivez à Paris, descouvertes aux despens d'un plaideur, par C. F. Duppé.

23. La Pièce de cabinet, dédiée aux poètes du temps (par E. Carneau).

24. Priviléges et reglemens de l'Archiconfrérie vulgairement dite des Cervelles emouquées ou des Ratiers.

25. Advis de Guillaume de la Porte, hotteux ès halles de la ville de Paris.

26. Les Misères de la femme mariée, où se peuvent voir les peines et tourmens qu'elle reçoit durant sa vie, mis en forme de stances par Mme Liebault.

27. Les Priviléges et fidelitez des Chastrez, ensemble la

responce aux griefs proposez en l'arrest donné contre eux au profit des femmes.

28. Le Pont-Neuf frondé.

29. La Tromperie faicte à un marchand par son apprenty, lequel coucha avec sa femme, qui avoit peur de nuict, et de ce qui en advint, avec le testament du martyr amoureux.

30. Legat testamentaire du prince des Sots à M. C. d'Acreigne, Tullois, pour avoir descrit la defaite de deux mille hommes de pied, avec la prise de vingt cinq enseignes, par Monseigneur le duc de Guyse.

31. Oraison funèbre de Caresme prenant, composée par le serviteur du roy des Melons andardois.

Le tome IV contient :

1. Brief discours de la reformation des mariages.

2. Les jeux de la cour.

3. Songe.

4. Le tableau des ambitieux de la cour, nouvellement tracé par maistre Guillaume à son retour de l'autre monde.

5. Lettre d'ecorniflerie et declaration de ceux qui n'en doivent jouir.

6. L'estrange ruse d'un filou habillé en femme, ayant duppé un jeune homme d'assez bon lieu soubs apparence de mariage.

7. Le passe-port des bons beuveurs.

8. Factum du procez d'entre messire Jean et dame Renée.

9. Le purgatoire des hommes mariez, avec les peines et les tourmentz qu'ils endurent incessamment au subject de la malice et mechanceté des femmes.

10. Memoire touchant la seigneurie du Pré-aux-Clercs, appartenant à l'Université de Paris, pour servir d'instruction à ceux qui doivent entrer dans les charges de l'Université.

11. Histoire horrible et effroyable d'un homme plus qu'enragé qui a esgorgé et mangé sept enfans dans la ville de Chaalons en Champagne. Ensemble l'execution memorable qui s'en est ensuivie.

12. L'entrée de Gaultier Garguille en l'autre monde, poème satyrique.

13. Les estrennes du Gros Guillaume à Perrine, presentées aux dames de Paris et aux amateurs de la vertu.

14. La lettre consolatoire escripte par le general de la compagnie des Crocheteurs de France à ses confrères, sur

son restablissement au dessus de la Samaritaine du Pont-Neuf, narratifve des causes de son absence et voyages pendant icelle.

15. Les plaisantes ephemerides et pronostications très certaines pour six années.

16. Epitaphe du petit chien Lyco-phagos, par Courtault, son conculinaire et successeur en charge d'office, à toutes les legions des chiens academiques, par Vincent Denis Perigordien.

17. La grande cruauté et tirannie exercée par Mustapha, nouvellement empereur de Turquie, à l'endroit des ambassadeurs chrestiens, tant de France, d'Espaigne et d'Angleterre. Ensemble tout ce qui s'est passé au tourment par luy exercé à l'endroit de son nepveu, lui ayant fait crever les yeux.

18. Le different des Chapons et des Coqs touchant l'alliance des Poulles, avec la conclusion d'yceux.

19. Recit en vers et en prose de la farce des Precieuses.

20. Histoire miraculeuse de trois soldats punis divinement pour les forfaits, violences, irreverences et indignités par eux commises avec blasphèmes execrables contre l'image de monsieur saint Antoine, à Soulcy, près Chastillon-sur-Seine, le 21[e] jour de juin dernier passé (1576).

21. Le fantastique repentir des mal mariez.

22. Le grand procez de la querelle des femmes du faux-bourg Saint-Germain avec les filles du faux-bourg de Montmartre, sur l'arrivée du regiment des Gardes. Avec l'arrest des commères du faux-bourg Saint-Marceau intervenu en ladicte cause.

23. Les contre-veritez de la court, avec le dragon à trois testes.

24. Le coq-à-l'asne, ou le pot aux roses, adressé aux financiers.

25. Traduction d'une lettre envoyée à la reine d'Angleterre par son ambassadeur, surprise près le Moüy par la garnison du Havre de Grâce, 15 juin 1590.

26. Remonstrance aux femmes et filles de la France. Extrait du prophète Esaye, au chapitre III de ses propheties.

27. Histoire veritable du combat et duel assigné entre deux demoiselles sur la querelle de leurs amours.

28. L'Innocence d'amour, à Lysandre.

Le tome V[e] est sous presse.

SOUS PRESSE.

OEuvres complètes de Pierre de BOURDEILLES, abbé de BRANTHOME, et d'André de BOURDEILLES, son frère aîné, publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, augmentées de nombreux fragments inédits, et annotées par MM. Prosper MÉRIMÉE, de l'Académie française, et Louis LACOUR, archiviste paléographe.

OEuvres complètes de La Fontaine, revues et annotées par M. MARTY-LAVEAUX. 4 volume. 20 fr.

Chroniques des Samedis de Mlle de Scudéry, recueillies par CONRART, annotées par PELLISSON-FONTANIER, et publiées par M. F. FEUILLET DE CONCHES. 1 vol. 5 fr.

Nota. Il a été tiré de chaque volume de la *Bibliothèque elzevirienne* quelques exemplaires sur papier fort, qui se vendent le double du prix des exemplaires ordinaires.



OUVRAGES DE DIFFÉRENTS FORMATS.

Bibliographie lyonnaise du XV[e] *siècle*, p r M. A. PÉRICAUD aîné. Nouv. édit. *Lyon*, imprimerie de Louis Perrin, 1851, in-8. 1re partie. 7 50
2e partie. 4 »
3e partie. 2 »

Bibliotheca scatologica, ou Catalogue raisonné des livres traitant des vertus, faits et gestes de très noble et très ingénieux Messire Luc (à Rebours), seigneur de la Chaise et autres lieux, mêmement de ses descendants et autres personnages de lui issus. Ouvrage traduit du prussien et enrichi de notes très congruantes au sujet, par trois savants *en us*. In-8. 15 »

Catalogue de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste, rédigé et mis en ordre par Aimé VINGTRINIER, son bibliothécaire. *Lyon*, 1853, 2 vol. gr. in-8. (18,641 articles.) 12 »

Catalogue des livres imprimés, manuscrits, estampes, dessins et cartes à jouer composant la bibliothèque de M. C. Leber, avec des notes par le collecteur. Tome IV, contenant le supplément et la table des auteurs et des livres anonymes. *Paris*, 1852, in-8, avec 6 grav. 8 »
Grand papier, fig. col. 25 »
Grand papier vélin, fig. col. 30 »

Choix de fables de La Fontaine, traduites en vers basques par J.-B. ARCHU. *La Réole*, 1848, in-8. 7 50

Chronique et hystoire faicte et composee par reverend pere en Dieu TURPIN, contenant les prouesses et faictz darmes advenuz en son temps du tres magnanime Roy Charlemaigne et de son nepveu Raouland. (*Paris*, 1835), in-4 goth. à 2 col., avec lettres initiales fleuries et tourneures. 20 »
Pap. de Hollande. 25 »

Dialogue (Le) du fol et du sage. (*Paris*, 1833), pet. in-8 goth. 9 »
Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »
Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »

Dialogue facetieux d'un gentilhomme françois se complaignant de l'amour, et d'un berger qui, le trouvant dans un bocage, le reconforta, parlant à luy en son patois. Le tout fort plaisant. *Metz*, 1671 (1847), in-16 oblong. 9 »

Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, par Fr. SABBATHIER. *Paris*, 1815, in-8. (Tome 37e et dernier.) 6 »

Dit (Le) de menage, pièce en vers du XIVe siècle, publié, pour la première fois par M. G.-S. TREBUTIEN. (Paris, 1835,) in-8 goth. 2 50

Pap. de Holl. 4 »

Dit (Un) d'aventures, pièce burlesque et satirique du XIIIe siècle, publiée pour la première fois par M. G.-S. TREBUTIEN. (*Paris*, 1835,) in-8 goth. 2 50

Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues (par Copineau). *Paris*, 1774, in-8. 4 »

Histoire des campagnes d'Annibal en Italie pendant la deuxième guerre punique, suivie d'un abrégé de la tactique des Romains et des Grecs, par Fréd. GUILLAUME, général de brigade. *Milan*, de l'impr royale, 1812, 3 vol. gr. in-4 et atlas de 49 planches gr. in-fol. 20 »

Histoire du Mexique, par don Alvaro TEZOZOMOC, trad. sur un manuscrit inédit par H. TERNAUX-COMPANS. *Paris*, 1853, 2 vol. in-8. 15 »

Lai d'Ignaurès, en vers, du XIIe siècle, par RENAUT, suivi des lais de Melion et du Trot, en vers, du XIIIe siècle, publiés pour la première fois par MM. MONMERQUÉ et Francisque MICHEL. *Paris*, 1832, gr. in 8, pap. vél., avec deux *fac-simile* color. 9 »

Pap. de Holl. 15 »

Pap. de Chine. 15 »

Lanternes (Les), histoire de l'ancien éclairage de Paris, par Edouard FOURNIER, suivie de la réimpression de quelques poèmes rares. (Les nouvelles lanternes, 1745. — Plaintes des filoux et écumeurs de bourses contre nosseigneurs les réverbères, 1769. — Les ambulantes à la brune contre la dureté du temps, 1769. — Les sultanes nocturnes, 1769.) *Paris*, 1854, in-8. 2 »

Lettre d'un gentilhomme portugais à un de ses amis de Lisbonne sur l'exécution d'Anne Boleyn, publiée par M. Francisque MICHEL. *Paris*, 1832, br. in-8, pap. vélin. 3 »

Manuel du libraire et de l'amateur de livres, par M. Jacq.-Ch. BRUNET, quatrième édition originale. *Paris*, 1842-1844, 5 vol. in-8 à deux colonnes. 200 »

Moralité de la vendition de Joseph, filz du patriarche Jacob;

comment ses frères, esmeuz par envye, s'assemblèrent pour le faire mourir..... *Paris*, 1835, in-4 goth. format d'agenda, pap. de Holl. 36 »

Moralité de Mundus, Caro, Demonia, à cinq personnages. — Farce des deux savetiers, à trois personnages. *Paris*, Silvestre, 1838, in-4 goth. format d'agenda. 12 »

Moralité nouvelle du mauvais riche et du ladre, à douze personnages. (*Paris*, 1833,) petit in-8 goth. 9 »
Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »
Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »

Moralité très singulière et très bonne des blasphémateurs du nom de Dieu. (*Paris*, 1831,) pet. in-4 goth. format d'agenda, pap. de Holl. 36 »

Mystère de saint Crespin et de saint Crespinien, publié pour la première fois par L. Dessalles et P. Chabaille. *Paris*, 1836, gr. in-8 orné d'un *fac-simile.* 14 »
Pap. de Holl. (*fac-simile* sur vélin). 30 »
Pap. de Chine. 30 »

Payen (Dr J. F.). — **publications relatives à Montaigne.**

1° *Notice bibliographique sur Montaigne.* Paris, 1837, in-8. (*Epuisée.*)

2° *Documents inédits ou peu connus sur Montaigne.* Paris, 1847, in-8, portrait, *fac simile.* (*Epuisés.*)

3° *Nouveaux documents inédits ou peu connus sur Montaigne.* 1850, in-8, *fac-simile.* 3 fr.

4° *De Christophe Kormart et de son analyse sur les Essais de Montaigne.* Paris, 1849, in-8. (*Epuisé.*)

5° *Documents inédits sur Montaigne*, n° 3. — Éphémérides, Lettres, et autres Pièces autographes et *inédites* de Montaigne et de sa fille Eléonore. Paris, Jannet, 1855, in-8, *fac-simile.* 3 fr.

Recherches sur Montaigne, *documents inédits*, n° 4. — Examen de la vie publique de Montaigne, par M. Grün. — Lettres et remontrances nouvelles. — Bourgeoisie romaine. — Habitation et tombeau à Bordeaux. — Vues, plans, cachets, *fac-simile.* — R. Sebon. Paris, 1856, in-8. 5 fr.

Poésies françoises de J.-G. Alione (d'Asti), composées de 1494 à 1520, avec une notice biographique et bibliographique par M. J.-C. Brunet. *Paris*, 1836, pet. in-8 goth. orné d'un *fac-simile.* 15 »

Proverbes basques, recueillis (et publiés avec une traduction française) par Arnauld Oihénart. *Bordeaux*, 1847, in-8. 10 »

Recueil de réimpressions d'opuscules rares ou curieux relatifs à l'histoire des beaux-arts en France, publié par les soins de MM. T. Arnauldet, Paul Chéron, Anatole de Montaiglon. In-8, papier de Hollande. (Tirage à 100 exemplaires.)

I. Ludovicus Henricus Lomenius, Briennæ comes, de pinacotheca sua. 1 50

II. Vie de François Chauveau, graveur, et de ses deux fils, Evrard, peintre, et René, sculpteur, par J.-M. Papillon. 3 50

Relation des principaux événements de la vie de Salvaing de Boissieu, premier président en la chambre des comptes de Dauphiné, suivie d'une critique de sa généalogie et précédée d'une Notice historique, par Alfred de Terrebasse. *Lyon*, impr. de Louis Perrin, 1850, in-8, fig. 7 »

Roman de Mahomet, en vers, du XIII[e] siècle, par Alex. du Pont, et livre de la loi au Sarrazin, en prose, du XIV[e] siècle, par Raymond Lulle; publiés pour la première fois et accompagnés de notes par MM. Reinaud et Francisque Michel. *Paris*, 1831, gr. in-8 pap. vél., avec deux *fac-simile* coloriés. 12 »

Roman de la Violette ou de Gérard de Nevers, en vers, du XIII[e] siècle, par Gibert de Montreuil, publié pour la première fois par M. Francisque Michel. *Paris*, 1834, gr. in-8 pap. vél. avec trois *fac-simile* et six gravures entourées d'arabesques et tirées sur papier de Chine. 36 »

Pap. de Chine. 60 »

Roman (Le) de Robert le Diable, en vers, du XIII[e] siècle, publié pour la première fois par G.-S. Trébutien. *Paris*, 1837, pet. in-4 goth. à deux col., avec lettres tourneures et grav. en bois. 30 »

Pap. de Holl. 36 »

Pap. de Chine. 36 »

Roman du Saint-Graal, publié pour la première fois par Francisque MICHEL. *Bordeaux*, 1841, in-12. 4 »

Table des auteurs et des prix d'adjudication des livres composant la bibliothèque de M. le comte de La B*** (La Bédoyère). Gr. in-8, pap. vél. 2 50

Table des prix d'adjudication des livres composant la bibliothèque de M. L*** (Libri). *Paris*, 1847, in-8. 1 50

Table des prix d'adjudication des livres de M. l. m. d. R. (du Roure). *Paris*, 1848, in-8. 1 25

Trésor des origines, ou Dictionnaire grammatical raisonné de la langue française, par Ch. POUGENS. *Paris*, imprimerie royale, 1819, in-4. 6 »

Manuel-Annuaire de l'imprimerie, de la librairie et de la presse, par F. GRIMONT, avocat, s. Chef du bureau de la librairie au Ministère de l'intérieur. In-12. 4 »

Sous presse le *Manuel* pour 1857, complément de la 1re édition, avec tables analytiques de toutes les matières contenues dans les deux volumes.

LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

COURRIER DE LA LIBRAIRIE

Ce Journal paraît tous les samedis. Il contient les documents officiels concernant l'imprimerie, la librairie, et tout ce qui s'y rattache, — une Chronique judiciaire, — le Catalogue, d'après les documents officiels, des livres, cartes, estampes, œuvres de musique, etc. imprimés en France. — A titre de prime, les abonnés reçoivent le *Catalogue général de la librairie française au XIXe siècle*, par M. Paul Chéron; ouvrage exclusivement imprimé pour eux, et qui ne sera pas mis dans le commerce. Ils reçoivent en outre un *Bulletin d'annonces*, distribué gratuitement chaque semaine à 6,000 exemplaires. — Prix de l'abonnement pour un an : Au Journal seul : Paris, 8 fr.; départements, 9 fr.; Étranger, 10 fr.; — Au Journal avec le *Catalogue général* : Paris, 20 fr.; départements, 22 fr.; Etranger, 24 fr. — Bureaux, à Paris, rue Bonaparte, 8; à Leipzig, chez T. O. Weigel. — Rédacteur en chef, G. Guiffrey. Propriétaire-Gérant, P. Jannet.

LIBRARY OF OLD AUTHORS.

M. John Russel Smith, libraire à Londres, vient de commencer la publication d'une collection destinée à prendre en Angleterre la place occupée en France par la *Bibliothèque elzevirienne.* Plusieurs ouvrages sont en vente ou sous presse. Tous les volumes sont imprimés uniformément et avec soin, avec des fleurons et lettres ornées, reliés en percaline. et se vendent à des prix modérés. Voici la liste des premières publications.

En vente :

The Dramatic and Poetical Works of JOHN MARSTON. Now first collected and edited by J. O. Halliwell. 3 vols. cart. en toile. 22 50

The Vision and Creed of Piers Ploughman. Edited by Thomas Wright; a new edition, revised, with additions to the Notes and Glossary. 2 vols. cart. 15 »

JOHN SELDEN'S Table Talk. A new and improved Edition, by S. W. SINGER. 1 vol., port. cart. 7 50

Francis Quarles's Enchiridion. 1 vol cart. 4 50

INCREASE MATHER'S Remarkable Providences of the Earlier Days of American Colonization. With Introductory Preface by GEORGE OFFOR. Portrait. 7 50

The Poetical Works of WILLIAM DRUMMOND of Hawthornden. Edited by W. B. Turnbull. Portrait. 7 50

Sous presse :

The Journal of a Barrister of the name of MANNINGHAM, for the years 1600, 1601, and 1602; containing Anecdotes of Shakspeare, Ben Jonson, Marston, Spenser, Sir W. Raleigh, Sir John Davys, etc. Edited from the MS. in the British Museum, by Thomas Wright.

The Rev. JOSEPH SPENCE'S Anecdotes of Books and Men, about the time of Pope and Swift. A new Edition by S. W. Singer.

The Prose Works of GEOFFREY CHAUCER, including the Translation of Boethius, the Testament of Love, and the Treatise on the Astrolabe. Edited by T. Wright.

King JAMES'S Treatise on Demonology. With Notes.

GEORGE WITHER'S Hymns and Songs of the Church.

The Poems, Letters and Plays of Sir JOHN SUCKLING.

THOMAS CAREW'S Poems and Masque.

The Miscellanies of JOHN AUBREY, F. R. S.

Dépôt à Paris, *chez* P. JANNET, *éditeur de la Bibliothèque Elzevirienne*, *rue Richelieu*, 15.

Paris, imprimerie Guiraudet et Jouaust, 338, r. S.-Honoré.